

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

28

Les wagons-mémoires

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 28

LES WAGONS-MÉMOIRE

(1986)



CHAPITRE PREMIER

La bibliothèque d'archives manuelles de Karachi Station occupait le centre vital de la cité. L'ensemble était constitué de wagons en aluminium peints en rouge et jaune, et de loin ces deux couleurs tranchaient sur les verts et les gris environnants. Celui qu'on appelait Gus, le traîne-wagon, le clochard ferroviaire, restait interloqué par l'importance de ces rames-bibliothèques qui devaient regrouper au moins une centaine de wagons à impériale, sinon plus.

Sa draisine-taxi était tirée par un cheval de petite taille et tous les moyens de transports urbains faisaient appel à la traction animale. Il avait même vu des bœufs attelés à de lourdes plates-formes de marchandises. La Compagnie ferroviaire manquait de ressources énergétiques. En fait le charbon et l'huile nécessaires étaient réservés à la puissante armée du seigneur de la guerre qui dirigeait la Concession.

Grâce à l'argent et aux cartes de transport intercompagnies trouvés sur le cadavre du Tarphys Pacra, Gus avait pu voyager normalement depuis Market Station. À la frontière, les guerriers chargés de fourrures épaisse l'avaient considéré avec mépris. Un cul-de-jatte ne pouvait être dangereux. Surtout un cul-de-jatte venant fouiner dans la B.A.M. Encore un rat de bibliothèque inoffensif, pensaient ces barbares aux mœurs brutales.

Karachi Station avait tout du caravanséral et du camp retranché. Les fumées des feux montaient vers les verrières noircies et les patrouilles se déplaçaient à cheval sur les quais au mépris des impératifs de la CANYST qui régissait les conditions de vie de la société ferroviaire.

Une station de hordes dépenaillées, agressives, avec la puanteur des animaux laissés en liberté, la fumée âcre des feux, les cris, les

hurlements des sous-officiers dans tous les coins de la ville, les tentes où s'entassaient les femmes légitimes et voilées, tandis que les prostituées au contraire exhibaient leurs corps sans vergogne. Tout un monde primitif, sauvage, archaïque, et au milieu cette bibliothèque énorme qui renfermait une partie de la mémoire humaine. Ces documents écrits, livres, manuscrits, journaux, avaient échappé au zèle des informaticiens de la Fédération et offraient leur contenu à tous ceux qui osaient faire le voyage.

On disait que la B.A.M. était un piège qui attirait les intellectuels de la planète pour le compte du seigneur de la guerre, le Khan Voltan les empêchant ensuite de repartir, les obligeant à travailler pour lui dans les ateliers d'armement.

Le cocher de sa draisine le regarda s'éloigner, marchant sur ses mains gantées. Il ressemblait vraiment à un pingouin avec son corps à l'oblique pour éviter de toucher la glace crasseuse du quai et permettre à ses bras de fonctionner.

À l'entrée de la bibliothèque on lui demanda une caution de cent dollars en liquide et ensuite on le laissa aller à sa guise.

Depuis des mois il recherchait une station mythique qui portait le nom de Concrete Station. C'était tout ce qui surnageait de ses souvenirs à la suite d'une amnésie totale. Il avait découvert aussi son nom, tatoué sur son bras, pas exactement, marqué au fer rouge plutôt : « Ragus ». Et le Tarphys qu'il avait tué en état de légitime défense avait même ajouté le prénom de Lienty à ce nom. Lienty Ragus. Il ne savait pas d'où venait ce vocable.

Tout d'abord il se dirigea vers la section réservée à l'organisation ferroviaire de la Fédération Australasienne et aux indicateurs d'horaires, ainsi qu'aux manuels d'*Instructions Ferroviaires*.

Un énorme fichier manuel était à la disposition des visiteurs et il grimpa sur un tabouret pour l'atteindre, sous les regards à peine surpris des quelques rares personnes présentes. Une jeune fille voilée lui proposa son aide mais il la remercia.

Avant d'atteindre Karachi Station et cette bibliothèque des archives manuelles, il avait dépensé beaucoup d'argent et de temps à interroger les centrales de computeurs et les intermétos qui assuraient la liaison entre les différents types de matériel informatique. Il avait acquis la certitude que des « interdicts »

frappaient toutes les informations sur l'objet de ses recherches. Pourtant, un hasard miraculeux lui avait révélé le nom de la B.A.M, dans cette station lointaine.

Il n'existe pas de Concrete Station dans la liste alphabétique des stations de l'Australasienne mais il n'en était pas tellement surpris.

Il sortit de ses fourrures cette brochure trouvée chez un certain Jaxell, féru de sorcellerie et de parapsychologie. Il l'avait lue des dizaines de fois, essayant d'y trouver un sens caché. En apparence c'était un texte stupide qui décrivait une sorte de paradis merveilleux avec une grande naïveté.

Comme il existait une section réservée à cette littérature, il essaya de retrouver la brochure, mais justement celle qui consacrait quinze lignes à Concrete Station avait disparu. Les Tarphys, cette famille de tueurs à gages au service de la Panaméricaine, et peut-être même de la caste des Aiguilleurs, avaient dû passer par là. Gus n'était nullement découragé, sachant que parmi ces millions d'ouvrages regroupés dans la B.A.M. il finirait par trouver son renseignement. Une simple affaire de temps et désormais il n'était plus pressé. Il allait s'installer dans cette bibliothèque pour une longue période. On pouvait obtenir un compartiment single, prendre ses repas à l'une des cafétérias. Des savants étrangers séjournaient là jusqu'à plusieurs années et aucune censure n'existaient.

Curieusement le seigneur de la guerre, Voltan Khan, avait toujours protégé la B.A.M., et même si elle lui servait parfois de réservoir d'intelligence il la considérait avec respect. Au cours de ses expéditions militaires contre les Concessions ferroviaires voisines, il se montrait impitoyable pour ceux de ces hommes qui détruisaient des documents écrits. Et chaque fois il faisait apporter aux conservateurs des containers énormes de livres, de journaux, de documents de toute nature. Grâce à l'argent que l'administration de la B.A.M. recevait des visiteurs, elle pouvait également faire des achats importants dans le reste de la planète.

Il travailla toute la journée à établir un plan de recherche et, après un repas rapide à la cafétéria la plus proche de son compartiment, il alla se coucher. Mais avant de s'endormir il prit quelques précautions pour ne pas se laisser surprendre par un

Tarphys.

Cette famille d'assassins, puissante et protégée, devait savoir que Pacra avait été tué. Il avait abandonné son corps dans un wagon de riz qui roulait vers le Nord actuellement.

Dès lors il ne vit plus le temps passer et il profitait de l'endroit pour renflouer sa pauvre mémoire, se refaisait des souvenirs différents, moins intimes, plus universels. Il apprenait l'histoire de la Société ferroviaire, celle des grandes Compagnies, tous les soubresauts de cette survie de l'homme dans un univers hostile où la température moyenne était de moins cinquante degrés.

Néanmoins chaque soir il se rendait au service des documents de parapsychologie et continuait à rechercher des textes sur Concrete Station. Il se spécialisait dans l'étude des différentes formes de paradis que les religions et les superstitions offraient à leurs adeptes, et dans ce fatras espérait un jour découvrir cette station mystérieuse.

Les quelques personnes qui fréquentaient le même compartiment l'impressionnaient par leur air d'appartenir à un autre monde, et leur façon d'ignorer la réalité quotidienne. Il y avait une jeune femme brune qui parfois entrait en transe et arrachait ses vêtements pour se rouler sur le plancher. Les bibliothécaires ne faisaient plus attention à elle, surveillant seulement ses gestes car une fois elle avait déchiré plusieurs magazines anciens.

Il y avait aussi un certain Oliern, du moins il se faisait appeler ainsi, qui lui effectuait des recherches plus rationnelles sur la perception du diable dans les différentes religions.

— Les Néo-Catholiques, par exemple, ont tendance à nous présenter les Roux, le Peuple du Froid, comme l'émanation du Mal, donc de Satan. Je suis horrifié par ce dogme... Vous vous intéressez aux Roux ?

— Pas tellement, avoua Gus.

— Ici il n'y en a guère... Les verrières finiront par céder sous le poids des glaces. Il faudrait qu'ils viennent les nettoyer mais les guerriers les traitent mal, entraînent leurs femmes à l'intérieur de la station et comme elles ne peuvent supporter le chaud elles meurent au bout de quelques heures. Ils ont fini par quitter la Concession.

Gus, après plusieurs jours de réflexion, lui demanda si ses recherches sur le diable l'avaient entraîné à s'interroger sur la

notion de Paradis.

— Bien sûr, fit Oliern en riant. C'est l'antithèse, le côté jour alors que l'enfer est le côté nuit... Vous vous intéressez au Paradis ? Mais quel Paradis ? Le chrétien, le musulman ?

Le cul-de-jatte restait réticent.

— Vous connaissez cette brochure ? demanda-t-il en sortant le magazine de sa poche.

— Bien sûr. Il y en a ici... Toute la collection... Peu intéressant car c'est une accumulation de notions mal enregistrées, un ensemble de spéculations incongrues... Mais parfois on y trouve quelques perles de valeur... Il faudrait avoir le temps de tout consulter.

— Ce qui m'intéresse c'est cet article, dit Gus.

Oliern le lut avec application puis haussa les épaules.

— Ce professeur Marcus est un imposteur.

— Vous le connaissez ?

— Non. Mais il a écrit d'autres articles du genre dans d'autres livraisons aussi ridicules.

— Cette brochure date de plusieurs années, fit remarquer Gus.

— Elle ne paraît plus depuis longtemps.

Peu après il rechercha le professeur Marcus dans le fichier qui le renvoya à une vingtaine d'articles parsemés dans la même publication. Il demanda tous les numéros concernés et les emporta dans son compartiment.

Il s'endormit dessus car cette littérature consternante ne réussissait pas à captiver son intérêt. Il se réveilla en pleine nuit comme si quelque chose l'avait alerté. Il vérifia la fermeture de sa porte à glissière, prit le pistolet trouvé sur le cadavre du Tarphys.

Puis il réalisa que c'était son propre cerveau qui, continuant à fonctionner, l'avait sorti de son sommeil. Fiévreusement, il reprit les brochures déjà parcourues et relut les articles du professeur Marcus, finit par trouver ce qui avait choqué son subconscient alors qu'il s'endormait sur ces articles.

Mes lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que je vais prochainement entreprendre un voyage, un très long voyage dont il est fort possible que je ne revienne pas. Je fournirai d'autres précisions dans un prochain numéro.

Gus eut beau chercher, ce fameux numéro lui manquait et il en aurait pleuré de rage. Il ne parvint pas à se rendormir, et dès que les compartiments ouvrirent, il se précipita à la section de parapsychologie.

— Vous ne m'avez pas donné tous les numéros que j'ai demandés, dit-il à la jeune femme qui fournissait les livres réclamés.

— J'en suis désolée.

Elle alla chercher sur les rayons mais comme son absence se prolongeait Gus finit par éprouver une terrible angoisse.

Elle revint enfin :

— Ce magazine est sorti. Voici quinze jours. Il ne devrait pas tarder à rentrer.

— Sorti ?... Vous voulez dire qu'il n'est plus dans la bibliothèque ?

— Non... C'est un lecteur externe... Pas un chercheur qui prend pension ici, qui l'a demandé.

— Il habite Karachi Station ?

La jeune femme baissa ses yeux très maquillés de khôl. Elle portait un voile de gaze qui laissait deviner son nez court et sa bouche sensuelle.

— Je n'ai pas le droit de donner ce genre de précision.

— Vous pouvez quand même envoyer un message le priant de retourner le magazine le plus rapidement possible ? La durée du prêt est largement dépassée.

— C'est exact, murmura-t-elle, mais je ne le ferai pas. Et même si je le faisais mon chef de service ne laisserait pas partir ce message.

Gus regarda autour de lui avec suspicion puis se pencha. Il était debout sur un tabouret, en équilibre sur ses mains, le corps projeté en avant :

— Pour quel motif ? Puis-je le savoir ?

— C'est une personne de l'entourage du Khan qui a emprunté ce magazine... Oh, en général elle rapporte toujours les documents qu'elle emprunte. Mais d'après les renseignements que je puis avoir, elle se trouve précisément en voyage. Je suis pleinement confiante. Quand elle reviendra, elle rapportera la brochure et je pourrai vous la prêter alors.

Gus faillit en demander plus mais elle s'éloigna très vite et il redescendit de son tabouret avec ses acrobaties habituelles. Quelqu'un de l'entourage du Khan ? Et justement en voyage ? C'était tout de même curieux. Justement à cause de cette brochure où le professeur Marcus devait expliquer que, lui aussi, partait en voyage pour une destination mystérieuse. Gus avait toutes les raisons de penser qu'il s'agissait d'une tentative pour rejoindre Concrete Station.

CHAPITRE II

Dès qu'il apprit qu'elle devait retourner dans la Compagnie de la Banquise pour quelque temps, le journaliste africain Assoud vint lui rendre visite. Le géant arborait une sorte de pelisse en forme de djellaba.

— Vous nous abandonnez alors que je suis en train de remonter la piste des assassins de Zeloy, et que peut-être je découvrirai quelque chose sur Lien Rag ?

— Vous continuez à penser à ce gène d'éveil qui aurait sorti Lien Rag de la torpeur ambiante ? Vous continuez à penser qu'il était programmé pour accomplir son destin à partir d'une certaine époque ?

— Pas forcément à partir d'une date fixée mais en fonction des événements et des rencontres... Quand je reconstitue avec minutie l'horaire de ces jours-là, j'en arrive à plusieurs conclusions troublantes.

— Vous avez retrouvé le livre de bord de Lien Rag au sujet de ces fameux jours ?

— Oui. Section de Glaciologie du Département des infrastructures ferroviaires.

Il la regarda d'un air si appuyé qu'elle se sentit gênée :

— Qu'ai-je fait ? Suis-je si affreuse que vous me regardiez de la sorte ?

— Vous êtes intervenue dans la vie de Lien Rag ce jour-là, comme Skoll le métis de Roux, comme Floa Sadon.

— Une simple rencontre dans le couloir de son train de prospection. Un de ses amis m'avait amenée dans son compartiment, dit-elle en rougissant.

Le géant hocha la tête et continua de la fixer :

- Votre nom est bien Yeuse ?
- Bien sûr.
- Sans autre nom ?
- Mes parents allaient au plus court et ont pensé que c'était suffisant. C'est tout à fait légal, vous savez ?
- Oui, je sais. Y a-t-il d'autres Yeuse dans la famille ?
- Je l'ignore...
- C'est le nom d'un arbre ?
- D'une variété de chêne avant l'époque glaciaire.
- Vous avez déjà essayé d'écrire votre nom en écriture anglaise par exemple ?
- Je ne sais pas ce que ça veut dire.

Il sortit un carnet et un crayon de sa poche et écrivit avec application : *Yeuse*.

Elle prit le carnet et sourit.

— C'est joli écrit ainsi.

— On n'utilise pas ce genre de cursive penchée à droite. On écrit tout en script.

Il reprit son carnet et écrivit à nouveau quelque chose, lui tendit le bloc.

— Je lis *Yeux*.

— C'est ce que j'ai voulu écrire mais remarquez une chose. Selon la personne qui écrit on pourrait très bien lire « *Yeux* » si on lie le « s » et le « e ».

Yeuse sourit malgré elle.

— Vous croyez que c'est important ?

— Tout est important. Le nom de Lien Rag par exemple. Rag vient d'une altération de Ragus et à l'envers Ragus donne Sugar c'est-à-dire sucre en français.

— Mais « *Yeux* » serait un mot de français archaïque.

— C'est ce qui m'intéresse car la famille Ragus a été dans le temps une farouche combattante de la langue française archaïque.

Cette fois Yeuse n'eut plus envie de sourire.

— Mais ce mot de Sugar viendrait d'où ?

— Je l'ignore mais je finirai par le découvrir.

— Je serai donc à l'origine de « l'éveil » de Lien Rag ? Mais la rencontre a été fortuite.

— Rien n'est fortuit. Jamais.

Le géant l'impressionnait par la vigueur de son affirmation. Elle se sentait aussi plus que troublée, inquiète d'être peut-être à l'origine de tous ces bouleversements. Ce n'était pas seulement l'amour, le besoin physique de l'autre qui les avaient rapprochés Lien Rag et elle ?

— Je suis aussi programmée, dans ce cas ?

— Il y a de grandes chances. Vos parents sont en vie ?

— Malheureusement non.

— Pouvez-vous retrouver votre famille, des collatéraux, savoir qui a décidé de ce prénom ?

Elle soupira :

— Ce sera difficile et de plus je dois rejoindre la Compagnie de la Banquise pour plusieurs mois.

— Je trouve ce départ bien mal venu alors que nous avons des chances d'en savoir plus sur Lien Rag et sur les raisons qui ont poussé ses assassins à le frapper. Vous ne voulez pas le venger ?

Elle n'avait fait part à personne des confidences de Sernine, l'ambassadeur de la Sibérienne, et en fait elle ne rentrait pas directement dans sa Compagnie d'origine, mais se proposait d'aller faire un tour du côté de Gravel Station où le pirate Kurts aurait été vu la dernière fois avec Lien Rag. Les deux hommes se préparaient alors à rejoindre, disaient-ils, la « Voie Oblique », la fameuse voie que Lien Rag cherchait depuis près de vingt ans.

— Vous paraît-il penser à autre chose.

— Oui, aux préparatifs de mon voyage. Je crains la traversée de la banquise méditerranéenne qui, dit-on, se réchauffe de jour en jour.

— Toute la terre se réchauffe, mais en Méditerranée il y a des volcans très actifs qui engendrent des courants chauds. La banquise se réduit, se fend. Vous ne devriez pas emprunter le réseau qui transite par ma Compagnie mais prendre plus à l'Est malgré certains dangers.

Il lui dit aussi qu'il regrettait qu'elle ne soit pas là lorsque viendrait le procès de Vicra, le maître Aiguilleur, qui serait certainement l'événement de ces dernières années.

— C'est lui qui a fait assassiner Zeloy, le journaliste de votre Compagnie qui voulait lui aussi écrire la vie de Lien Rag. J'utilise largement les archives qu'il a laissées. Du moins celles que l'on a

retrouvées. Vicra avait dû ordonner qu'on en fasse disparaître le maximum.

— Il est possible que le procès soit remis, dit-elle, sous prétexte d'un surcroît d'instruction. Floa Sadon est en train de renouer avec Lady Diana de la Panaméricaine. C'est son intérêt. Du moins celui de ta Transeuropéenne.

— Accepteriez-vous de me fournir quelques éléments sur vos origines ? De façon que je puisse enquêter durant votre absence. J'ai hâte de savoir si ce nom de Yeuse a été volontairement choisi ou non. Est-ce qu'il y a eu déjà des filles du côté paternel ?

Yeuse secoua la tête :

— Je n'en sais rien.

— Avez-vous des tantes, par exemple ?

— Je ne crois pas. Il doit me rester un oncle et quelques cousins, mais j'ignore où ils se trouvent.

— L'Office Généalogique pourra certainement me donner des précisions si je sais ce que je dois demander. Le nom patronymique de votre famille.

— Semper. Je m'appelle Semper, mais je n'utilise que le nom de Yeuse ainsi que m'y autorisent les Accords de New York Station.

— Semper, fit Assoud lentement. Très bien. Maintenant autre chose. Lors de votre voyage en Sibérienne avez-vous entendu parler du nouveau dogme sur la datation exacte de la période glaciaire ?

Yeuse se demanda comment il avait pu en avoir connaissance, Sernine lui ayant recommandé le secret pour l'instant.

— J'ai entendu de vagues rumeurs en effet.

— Nous ne serions pas en 2362 de l'ère chrétienne mais de l'ère glaciaire. Notre histoire, pour des raisons inconnues, mais politiques certainement, expliquent les théoriciens de cette hypothèse, n'aurait été qu'artificiellement datée. Il est vrai qu'on n'arrive guère à remonter au-delà de deux cents ans en arrière. Cent quatre-vingts tout au plus. Voilà qui expliquerait certaines mutations, l'apparition d'espèces évoluées capables de résister au froid, comme les Hommes Roux, les animaux, et les baleines qui rampent sur la banquise...

N'avait-il donc jamais entendu parler des baleines volantes que l'on commençait à signaler dans la Compagnie de la Banquise ? Il était vrai que le Président Kid s'efforçait d'empêcher la divulgation

de cette nouvelle, mais un attaché d'ambassade arrivé depuis peu avait fait état des ombres géantes qui venaient la nuit hanter la plus haute coupole de Titanopolis, la capitale.

— J'avoue que cette théorie me séduirait assez. Les plus farouchement opposés sont évidemment les Néo-Catholiques. Il leur faudrait avouer que la liste des papes s'est interrompue pendant deux millénaires au moins.

— Ce n'est qu'une hypothèse habile, bâtie sur des extrapolations sans assises scientifiques, dit-elle.

— Réfléchissez, voyons. N'a-t-il pas fallu ces vingt-quatre siècles pour mettre en place ces fabuleux réseaux ferrés qui enveloppent la planète ? On retrouve souvent des rails dans des endroits inattendus...

— En trois cents ans on peut en faire autant.

— Avec des moyens limités d'extraction minière, par exemple ? Je vous dis que la Grande Panique a tellement duré que la mémoire collective y a sombré, sans espoir de pouvoir revivre un jour. On nous a redonné une autre mémoire...

— Qui, on ?

— Ceux qui détiennent les secrets, ceux qui font assassiner Lien Rag, Zeloy et tant d'autres qui essayent d'approcher ces fabuleux secrets.

Elle avait hâte qu'il s'en aille, craignant de se trahir tant au sujet de Lien Rag que de ce dogme de nouvelle datation.

Il éclata de rire :

— Je sais que vous êtes intime avec Sernine qui vous admire... Il a dû vous faire des confidences. Il paraîtrait que dans sa Concession les travaux scientifiques sur le sujet sont très avancés et que la Convention du Moratoire a voté secrètement un très gros budget pour financer les recherches. Ne me dites pas que vous ignorez tout ça. Que se passe-t-il, Yeuse, n'avez-vous plus confiance en moi ?

La jeune femme sourit avec le maximum de chaleur mais elle fut consciente de montrer quelque réticence. Pour rien au monde elle ne voulait qu'on sache qu'elle avait décidé de repartir sur la nouvelle trace de Lien Rag, là-bas à Gravel Station. Cette fois elle ne commettait aucune imprudence.

— Vous comptez vous absenter longtemps ? fit-il pour détendre l'atmosphère.

— Deux mois certainement.

— Vous reviendrez ?

Elle hésita imperceptiblement :

— Bien sûr, à moins que le Président Kid ne nomme quelqu'un d'autre à mon poste.

— Le souhaiteriez-vous ?

— J'aimerais retrouver Kaménépolis et reprendre la direction des affaires culturelles de cette ville.

— Vous en aviez fait un grand pôle d'attraction et nulle part ailleurs on n'y produisait d'aussi grands spectacles, des livres aussi importants. Et je ne parle ni des arts plastiques ni de la musique et de la danse. Ce fut une grande réussite.

Cette fois elle était touchée, submergée par une vague de mélancolie au rappel de ces années fiévreuses.

CHAPITRE III

Au bout de quelques jours Gus apparut complètement abattu au démonologue Oliern qui l'invita à passer une soirée dans une taverne en dehors de la bibliothèque.

— C'est fréquenté par les intellectuels de la station... Je vous assure qu'il en existe. Vous ne voyez que ces guerriers barbares, leurs feux de camp, leurs animaux, mais il y a des endroits raffinés très peu connus. Nous irons boire de l'alcool et regarder danser de jolies filles. Ça vous changera les idées.

Mais pour s'y rendre en draisine attelée à un cheval il fallait longer les campements, affronter les fumées, les odeurs de viande grillée. Les guerriers du camp faisaient rôtir des moutons entiers dans tous les coins.

— Ils ne mangent que de la viande de crainte de perdre leur fougue au combat et leur virilité... Résultat ils crèvent jeunes, les artères bouchées...

— Quand partent-ils en expédition ?

— L'ennui c'est qu'ils se trouvent dans une impasse. Voltan Khan a tellement ravagé ses voisins que ceux-ci se sont étroitement unis et menacent d'envahir la Concession. Ils se sont équipés de trains blindés dans cette perspective. Le Khan n'a que de vieux convois pourris et des chevaux.

Des vaches et des moutons encombraient leur voie et le cocher dut descendre de son siège pour les chasser. Cette draisine avait dû marcher à la vapeur dans le temps mais on avait démonté la chaudière et les cylindres.

À son grand étonnement Gus aperçut d'autres véhicules du type du leur, mus par des bœufs enfermés dans une sorte de cage ronde. L'animal, sans cesse sollicité par un aiguillon, n'en finissait pas de

marcher dans ce cylindre en bois qui entraînait d'autres engrenages si bien que l'engin se déplaçait à petite vitesse.

— Curieux... Vous savez que les trains intercompagnies manquent souvent de combustible en arrivant dans la gare de Karachi Station, et qu'ils doivent attendre des jours de pouvoir repartir ? Le Khan utilise toutes ses ressources pour la guerre et ses plaisirs, ainsi que ceux de ses soldats. Cette viande dont ils s'empifffrent coûte très cher. Ils pourraient avoir des cultures sous serres avec une dépense moindre.

Gus découvrait d'autres quartiers au-delà des camps de tentes en peaux. Il y avait comme une esquisse de centre commercial et administratif et la taverne en question se trouvait dans un wagon de la rame de la Direction économique.

L'intérieur était décoré de façon bizarre, avec des feuillages en plastique et des fleurs en papier. Au centre un bassin d'eau turquoise recevait les épanchements d'un jet d'eau chétif mais la fumée empêchait de voir les autres détails. Ils se retrouvèrent dans un box qui ressemblait à une cabine de voilier ancien. On leur apporta une cruche, des gâteaux épicés et de l'eau.

— C'est un alcool très doux mais traître. Je ne sais pas comment ils le fabriquent.

Peu après des filles arrivèrent en robe blanche très longue, très pudiques, et entrèrent dans le bassin où elles commencèrent à jouer comme des gamines, s'aspergeant avec leurs mains réunies en conque ou se poussant sous le jet d'eau. Si bien que très vite leur robe mouillée colla à leur corps et ne cacha plus rien de leurs mystères.

Ce soir-là Gus découvrit sa misère sexuelle, crut retrouver de vagues souvenirs érotiques à la vue de ces seins moulés par le tissu humide. Une des filles, assez timide, focalisa tout son désir et il craignit d'attirer l'attention tant il devenait obscène.

— Vous pouvez consommer, lui dit Oliern.

Le démonologue, à force d'étudier Satan, s'apparentait peu à peu à l'objet de ses recherches, surtout dans cette taverne mal éclairée. Gus crut lui voir des lueurs rouges dans le regard et un sourire désagréable qui découvrait ses grandes dents jaunes.

— Pas cher, dix dollars... Jolie, la petite avec ses cheveux nattés. On voit la tache de son sexe sous la robe... Moi je l'imagine d'un bleu

de nuit, et vous ?

Gus préféra avaler son alcool d'un coup et tendre la main vers la cruche. Oliern avait appelé un garçon et lui parlait à voix basse en glissant un billet dans sa main.

Il se pencha ensuite vers son compagnon :

— Voilà qui est fait. Elle s'appelle Lilith... Elle vous attendra dans la coulisse. Vous me devez dix dollars.

Gus secoua la tête :

— Non, pas question. Je n'ai pas envie d'elle...

— Vous n'avez rien à craindre. Personne ne fera attention à votre handicap.

— N'insistez pas.

— Tant pis, soupira Oliern, je me sacrifie.

Il avala son alcool et se leva. Pendant son absence Gus termina la cruche et en commanda une autre.

Le savant revint avec un air très satisfait qui achevait de le rendre suspect aux yeux de Gus.

— J'avais raison, sa toison est bleutée et parfumée. Si vous voulez elle vous attend, je lui ai parlé de vous.

Gus grommela et continua de boire. Ce fut ce soir-là qu'il fit ses confidences à Oliern, se lamentant sur la brochure emportée par un personnage de l'entourage du Khan.

Ils avaient difficilement trouvé une draisine pour rentrer et ils avaient dû marcher un peu pour se rendre jusqu'au dépôt de ces véhicules. Gus titubait sur ses bras et pour Oliern c'était un spectacle aussi hilarant qu'insolite. Ce fut dans la draisine attelée à un poney qu'il se confia.

— Je vois de qui il s'agit. C'est une femme, la cousine du Khan. Elle s'intéresse à toutes ces stupidités, en effet. Le Khan lui-même est attiré par la sorcellerie.

— Elle est en voyage ?

— Il est vrai qu'elle n'est pas revenue depuis quelque temps. Je me renseignerai demain. Vous êtes trop frais émoulu dans la bibliothèque pour que le personnel vous fasse confiance.

Le lendemain, regrettant cette nuit inutile, il retourna à la section de parapsychologie où Oliern était déjà à sa table de travail.

— Moakia n'est plus à la cour du Khan et on dit que ce dernier s'inquiète pour elle. D'autres l'accusent d'avoir fui avec un homme

étranger. Ce serait un beau scandale. Vous pensez qu'elle se trouve dans cette station mystérieuse ? Comment avez-vous dit déjà ? Concrete Station ? Avec le professeur Marcus.

Il s'esclaffait et Gus sentait une colère meurtrière l'envahir.

— Bah, qu'importe une brochure sans importance. On doit trouver mieux dans la section des légendes.

Gus s'éloignait quand cette expression le rattrapa. Il revint, se hissa sur un fauteuil pour toiser Oliern :

— La section des légendes ?

— Section des légendes et des mythes. C'est un fond précieux pour les écrivains sans imagination ou les réalisateurs de téléfilms. Vous trouverez ce fond dans le grand wagon-rotonde à l'autre bout de la bibliothèque. C'est loin, très loin. Il vous faudra une heure pour y parvenir. Vous feriez mieux de déjeuner là-bas, à l'autre cafétéria.

Chaque jour il découvrait un peu plus l'immensité de la bibliothèque. Il se demandait si le nombre des wagons n'approchait pas le millier.

Il marcha longtemps, dut demander souvent son chemin car les rames s'articulaient entre elles selon une géométrie curieuse. Il avait l'impression que les voies ferrées partaient d'un point commun et formaient des circonvolutions, se terminant par un périphérique qui devait atteindre plusieurs kilomètres.

En route il trouva des petites boutiques, des étals minuscules où l'on vendait des boissons, du thé et de la nourriture. Tout un menu peuple était autorisé à séjourner dans la B.A.M. pour y tenir ses petits commerces, et il supposa que la plupart logeaient sur place et ne quittaient jamais les lieux.

L'alcool de la veille lui ôtait ses forces et il dut à plusieurs reprises s'arrêter pour boire une tasse de thé. Un vieil homme qui tirait l'eau d'un énorme samovar de cuivre lui demanda s'il était bien Penguin Concrete.

On l'appelait ainsi quand il était clochard ferroviaire ou traîne-wagon. Mais depuis personne n'avait songé à l'appeler de cette façon car il restait discret sur ses recherches.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Ne vous appelait-on pas ainsi dans la Dépression Indienne ? fit le vieillard sans s'émouvoir.

— Y étiez-vous vous-même ?

— Non, mais mon fils, oui. Est-il vrai que vous recherchez une station magique ?

Gus ne sut que répondre et regarda ailleurs, songeant à la distance qu'il lui restait à parcourir. Le vieillard lui prépara une autre tasse de thé :

— Cadeau. J'ai connu des gens qui cherchaient la station magique que l'on appelle Concrete Station. Je crois qu'il y a toujours eu des gens pour la chercher, en fait. Non seulement elle mais aussi la « Voie Oblique ».

Le cul-de-jatte frissonna :

— La « Voie Oblique » ? J'ignore ce que vous voulez dire.

L'autre cligna de l'œil dans la barbe sale qui montait jusqu'à ses sourcils.

— Bien sûr, bien sûr.

— Concrete Station, oui, j'en ai entendu parler, mais on me dit que c'est une légende.

— Tout finit par devenir légende. Autrefois il existait un animal à long nez qui pouvait attraper sa nourriture avec. Légende, hein et pourtant cela s'appelait un éléphant et des millions de gens en ont vu autrefois quand il n'y avait pas toutes ces glaces.

Gus buvait doucement sa tasse de thé très sucré, brûlant.

— Vous allez là-bas à la section des légendes. J'ai toujours rêvé d'y aller aussi mais je n'ai jamais le temps. Il faudrait y séjourner des jours entiers, voire des mois. Vous auriez dû faire appel à un glisseur.

— Un glisseur ?

Le vieux tendit les bras et Gus vit passer un attelage très simple. Un homme assis sur une couverture, laquelle était dotée de deux cordes que tirait un jeune homme maigre.

— Ça glisse très bien sur ce parquet ciré. Vous voulez que j'en appelle un ?

Gus faillit accepter mais il jugea indigne de se faire ainsi traîner.

— Mon fils raconte d'étranges histoires. Il a fait un grand voyage jusqu'à Stanley Station. Ce doit être là-bas qu'il vous a aperçu. Mon fils s'intéresse aux ordinateurs. Il veut entrer dans l'administration de la Compagnie. Il fréquente beaucoup les gens de la Traction, ceux de la conduite et les Aiguilleurs. On dit que les Aiguilleurs n'aiment

pas trop les gens qui croient aux légendes.

Gus s'éloigna sur ses mains. Devait-il prendre ces paroles pour un avertissement discret ? À force de vivre dans l'immense bibliothèque l'homme avait peut-être acquis une certaine bonté qui faisait défaut aux guerriers.

Le Khan était-il cupide ? Les Tarphys pouvaient payer cher pour le récupérer. Et les Aiguilleurs les aideraient. Allait-il devoir quitter cet endroit qui lui paraissait si agréable, en définitive ?

Lorsqu'il atteignit la section des mythes et légendes, ses bras ne pouvaient plus le soutenir. Pourtant il était musclé et avait longtemps marché sur la banquise, mais le séjour dans cet endroit l'amollissait et il mangeait trop à sa faim, devenait plus lourd.

On lui confirma qu'il pouvait également louer un compartiment-chambre dans cet endroit éloigné et, rassuré, il commença de consulter les fichiers.

Il trouva très vite un petit livre mal imprimé qui s'intitulait *Les Stations Mirifiques*. L'auteur n'était autre que le professeur Marcus. Le livre paraissait pourtant très ancien et il ne s'expliquait pas ce mystère puisque le professeur Marcus pouvait être supposé en vie.

CHAPITRE IV

Ma Ker étudiait le dernier rapport des techniciens sur les difficultés que représentait l'installation du réacteur nucléaire à bord de *Soleil du Monde*, le dirigeable géant de cinq cents mètres de long. Ils ne pensaient pas y parvenir avant des semaines.

C'est alors que Jdrien, le Messie des Roux, entra dans son bureau. Elle faillit l'insulter. Elle détestait son apparence d'être simple et bon, sa chevelure longue et dorée, sa musculature, ses peaux de bêtes et jusqu'à son regard scrutateur qui savait lire dans le cerveau des autres puisque, comme son demi-frère Liensun, Jdrien était télépathe.

— Jelly a peur, dit-il.

Elle le regarda, interloquée.

— Que dites-vous ?

— Jelly l'amibe a peur.

— Elle vous l'a fait savoir ? fit-elle, ironique.

— Oui. J'ai découvert sinon le siège de son intelligence, du moins un centre nerveux où se développent les émotions et les réactions défensives de l'animal. Elle a peur car les Sibériens ont trouvé le moyen de la détruire. D'après ce que j'ai cru comprendre, ils auraient déjà conquis cent kilomètres carrés. Il ne resterait plus rien de son protoplasma.

— C'est... c'est inimaginable, voire impossible... Nos observateurs n'ont rien remarqué.

— Il s'agit d'essais limités d'un nouveau produit. Une bactérie nouvelle. Dès qu'ils la fabriqueront en grande quantité Jelly sera condamnée et vous avec.

Ma Ker le regarda comme s'il devenait fou.

— Vous avez lu ça dans les pensées de cette amibe géante ? Une

pensée dispersée sur des millions de kilomètres cubes, pratiquement inexistante parce que trop diluée ?

— Vous oubliez ce centre nerveux qui regroupe à peu près toutes les informations susceptibles de la faire réagir. Je n'invente rien. Jelly a compris qu'une nouvelle bactérie pouvait la dévorer, la détruire, et bientôt votre base Fraternité II sera à découvert.

Des mois ! Des années pour faire admettre aux Rénovateurs du Soleil l'idée de cette base dans le sein même de la monstrueuse amibe. Des mois d'études puis de conquêtes, et toujours la menace d'être phagocyté par le monstre. Depuis que Jdrien avait traversé le protoplasma pour les rejoindre, sa seule force mentale suffisant à anesthésier l'instinct cannibale de Jelly, c'était mieux. Il veillait à ce que l'amibe ne commette aucune attaque sournoise. Elle devait l'admettre alors que cet homme, ce Messie des Roux comme on l'appelait, était son ennemi.

— J'en ai déduit que les Sibériens préparent des quantités énormes de bactéries pour venir à bout de cette masse qui s'étale sur un demi-million de kilomètres carrés dans cette partie nord de la Banquise Pacifique.

Cette fois Ma Ker laissa le désespoir l'envahir.

Elle se leva et s'approcha de la carte où figuraient les contours de la monstruosité.

— Ils ont commencé ici, dit Jdrien. Dans ce secteur où ils n'ont que peu de matériel. Nous devrions aller survoler l'endroit pour nous rendre compte.

— Que va-t-elle faire ?

— Toutes ses autodéfenses sont mobilisées contre l'envahisseur, mais les fibres nerveuses de l'animal sont déjà sûres que c'est la fin et qu'il n'y a rien à faire. Et cette gelée énorme commence de s'affoler.

— Nous avons besoin de plusieurs semaines pour mettre le réacteur en place dans le dirigeable géant.

— Il paraît aussi que ça ne va pas très fort là où vous avez l'intention d'aller, dans la Sun Company. Mon demi-frère se conduit en dictateur et parque les Rénovateurs en dehors des villes. Vous voulez entraîner tous ces gens là-bas, dans les montagnes les plus hautes du monde ?

— Nous n'avons pas d'autres endroits où aller et vous le savez

bien. Nous sommes traqués. Liensun n'est pas un dictateur. Il veut que les Rénos s'habituent lentement, s'intègrent à cette population traditionnelle qui ne doit pas subir le contrecoup d'une arrivée massive de gens plus évolués techniquement.

Jdrien la regardait tranquillement, sans se moquer, avec même un grand respect. Elle haussa les épaules :

— De toute façon vous haïssez votre demi-frère.

— Pas du tout. Je pense que nous formons un tout indispensable à cette planète. Si nous arrivions à trouver des points d'accord nous pourrions réaliser de grandes choses. Mais en attendant il faut que nous aidions Jelly à résister.

— Vous voulez dire qu'elle accepterait que nous l'aidions ?

— C'est plus compliqué et plus simple. Dès qu'elle constatera de façon physique que nous pouvons empêcher les Sibériens de la détruire, elle aura la notion de notre puissance et acceptera notre aide. Il n'est pas possible de lui faire un discours démonstratif.

CHAPITRE V

Dans son article sur Concrete Station, le professeur Marcus reprenait le texte déjà publié dans la brochure trouvée chez l'informaticien Jaxell à Stanley Station. Mais à la suite de déductions assez compliquées et parfois incompréhensibles, il en concluait que Concrete Station ne pouvait se trouver que dans la Dépression Indienne.

Le mot « concrete » doit être considéré avec une excessive attention puisqu'il a plusieurs significations. La langue anglaise s'étant abâtardie au cours des siècles, se gonflant de mots allemands, français, espagnols, chinois, etc., il convient de se reporter à des décennies en arrière pour bien faire le point. « Concrete » signifiait « solide », et aussi « ciment », « béton ». De nos jours on peut ajouter la définition de « réel », voire la notion de « quotidien ».

Or rien n'est moins quotidien que cette station mirifique perdue dans la Dépression Indienne. Concrete insiste sur l'idée de solidité car dans la Dépression, la banquise est reine et les assises de l'inlandsis les plus rares du monde. C'est un premier point. Mais je pense que cette station est construite en béton qui autrefois était un matériau excessivement dur. On ne l'utilise plus à la surface de notre planète, sauf exceptions rares. Par contre on s'en sert dans les puits de mine, les tunnels subglaciaires comme le fameux tunnel Nord-Sud que la Panaméricaine construit d'un pôle à l'autre. Cette idée de béton nous conduit à penser que Concrete Station est une ville unique à la surface de notre terre glacée. En complète contradiction avec les impératifs dictés par les

Accords de New York Station, lesquels sont sévèrement contrôlés par la CANYST.

S'il y a exception il y a miracle. Comment Concrete Station a-t-elle pu continuer d'exister en dépit des interdits et des commissions de surveillance ? C'est déjà une des raisons qui me l'a fait inscrire à ce catalogue des cités mirifiques.

Mais me dira-t-on, pourquoi une construction en béton au mépris de toutes les lois ? Puisque béton = immobilité. Alors que la plupart des autres stations mirifiques sont étroitement liées à la loi ferroviaire, Concrete Station est unique en son genre puisque à jamais fixée sur un inlandis, certainement celui d'une petite île perdue de l'ancien océan Indien. Mais on n'a pas utilisé le béton pour le simple plaisir d'ennuyer la CANYST, et de se montrer original.

La station doit avoir plusieurs siècles d'existence et sa construction remonte à l'époque solaire, du temps où les glaces ne recouvriraient pas notre monde. Dans ce cas elle devrait être complètement enfouie sous des dizaines de mètres et ne pas être visible sur la banquise immense de la Dépression. Pourtant certains l'ont vue, l'ont visitée et il existe un réseau secret qui y conduit directement, encore faudrait-il découvrir l'aiguillage qui en est la porte d'accès.

Leurs témoignages concordent, que ce soit celui de Mervil, mort il y a cinquante ans, et qui a décrit la station dans un magazine clandestin de l'époque. Ce magazine se nommait Q et n'était autre qu'un torchon pornographique qui reproduisait des photographies anciennes illustrant toutes sortes de débauches et jusqu'à la zoophilie. Il y avait aussi des textes, et celui de Mervil décrivait les plaisirs sexuels qu'il avait goûts dans Concrete Station avec des créatures de rêves. À sa façon Mervil donnait une description du paradis musulman avec ses houris, ces vierges sacrées promises aux croyants. J'ai mené une longue enquête sur le personnage et je suis à même d'affirmer qu'il n'a jamais été musulman et que toute religion lui était inconnue et objet de dérision.

J'en arrive à penser que Mervil a éprouvé le besoin de parler de Concrete Station et que, pour laisser un

témoignage, il n'a trouvé que ce misérable biais, au risque de tronquer la vérité. Mais peut-on le lui reprocher ? À travers les descriptions pornographiques il n'en fournit pas moins des détails intéressants. Je vais brièvement en relever quelques-uns avant de passer à d'autres témoignages de voyageurs qui ont aussi visité Concrete Station.

Mervil parle d'abord de la chaleur qui règne dans cet endroit où l'on peut vivre à peu près nu dans un environnement de serre. Ensuite on y trouve une quantité extraordinaire de nourriture et un confort inconnu de notre civilisation actuelle. Enfin, outre les plaisirs de la chair, Mervil parle de plaisirs plus intellectuels, sans préciser lesquels.

Toute la partie pornographique a été rajoutée pour les besoins de la parution et je pense que Mervil n'a pas rencontré de houris ni connu ces étreintes brûlantes.

Cette dernière précision du professeur Marcus était en complète contradiction avec son article paru dans la brochure, mais le livre était postérieur de plusieurs années. Le professeur avait eu le temps de réfléchir à la chose entre-temps. Gus allait reprendre sa lecture, mais il avait l'impression que quelque chose avait frôlé sa porte à glissière. Il avait toujours le pistolet à portée de sa main, dans le cas où les Tarphys oseraient le poursuivre jusque dans cette bibliothèque. Il était aussi possible qu'ils le rachètent à Voltan Khan pour une forte somme. Le Khan avait, disait-on, toujours besoin d'argent. Il attendit quelques minutes avant de reprendre sa lecture, se méfiant de sa curiosité qui le rendait sourd aux bruits extérieurs et par là même très vulnérable.

Concrete Station serait-elle une sorte de mausolée consacré à la culture d'avant la Grande Panique Glaciaire ? On pourrait le croire sur le seul rapport de Mervil, mais par chance j'ai trouvé autre chose dans une revue qui s'adresse aux chasseurs de phoques de la Dépression Indienne. Cette revue, maladroitement imprimée, a paru voici une trentaine d'années durant six ou sept ans tous les mois. Elle donnait surtout des indications sur les bonnes régions de pêche, sur

les accès et sur les mercuriales des marchés de la Dépression Indienne.

Je suis un fouineur-né et tout m'intéresse. Mais pour cette revue Seal, j'ai eu énormément de chance car je n'avais jamais songé à la consulter. C'est à cause d'une interdiction demandée par la CANYST que je m'y suis intéressé. J'ai eu le plus grand mal à retrouver les soixante-trois numéros que je possède et qui m'ont été donnés par un vieux pêcheur de phoques contre une caisse d'alcool.

Un certain Lyaron affirmait avoir découvert une sorte d'Eldorado de la pêche aux phoques dans la Dépression Indienne, mais, évidemment, il se gardait bien d'en donner la position. On peut douter de son récit mais il recoupe par certains aspects celui de Mervil.

Je laisse la parole à Lyaron.

« Un jour avec mon équipe nous avons trouvé un aiguillage drôlement enfoui sous deux mètres de glace. Ça s'est fait bêtement comme toujours dans ce genre d'histoires. On était en panne avec notre vieille loco-dromadaire. Vous connaissez ce type ancien de loco, l'habitacle est en haut, sur la chaudière, et comme ça on a bien chaud tout le temps. On avait une fuite de vapeur et on a dû s'arrêter sur le réseau secondaire (ne comptez pas que je vous donne son nom). La fuite était très forte et un jet de vapeur puissant fusait sur le côté gauche de la machine. Nous avons dû attendre que la vapeur s'évacue pour commencer la réparation. Je me souviens qu'on a joué aux cartes pendant deux heures et que même c'est ce tricheur de Feel qui a gagné.

« Quand on est descendus sur la banquise, on a vu le trou creusé par le jet de vapeur et, au fond, l'aiguillage. Faut dire que ce réseau secondaire est, comme qui dirait, bordé sur des centaines de kilomètres par des congères. De deux à cinq mètres de haut. Et voilà qu'on découvre l'aiguillage. Feel grimpe sur la congère et s'exclame : "Y a la suite de ce côté, les gars ! Même une jolie ligne qui file droit vers le Nord." C'était vrai. On a commencé par réparer puis avec la lance à vapeur on a complètement dégagé un passage dans la congère, on a débloqué l'aiguillage et droit sur le Nord. De

toute façon on n'avait pas le choix puisque depuis des semaines on cherchait du phoque et que l'huile baissait vite dans notre tender double citerne, huile et eau.

« On pensait trouver un trou à phoques dans le coin, mais il a fallu rouler au-delà de notre point de retour pour tomber dessus. Savez ce que c'est le point de retour ? On n'avait plus, au-delà, assez de carburant pour revenir au réseau secondaire. On risquait d'en crever.

« On l'a trouvé ce trou. Imaginez une mer intérieure avec des millions de phoques et, sur le côté, une station. Pas une station ordinaire sous verrière. Un bloc de couleur blanche avec des vitres épaisses d'un pouce.

« On se demandait bien sur quoi on était tombé, surtout que pour l'atteindre fallait passer un drôle de sas et qu'on avait la trouille tous les trois. Feel et moi on est allés là-dedans tandis que San restait aux commandes de la machine, à tout hasard. Les portes du sas se sont effacées et refermées derrière nous, mais quand on a fait demi-tour, elles se sont ouvertes à nouveau et ça nous a rassurés en partie.

« Il régnait là-dedans une chaleur pas possible. Ça n'avait rien à voir avec une station, rien du tout. Les rails s'arrêtaient après le sas et ensuite il y avait des quais mais sans rails, voilà je peux pas dire mieux. La chaleur devait d'ailleurs se communiquer à la banquise, ce qui expliquait la mer intérieure et les phoques gras et dodus à cause des harengs qui devaient aussi pulluler.

« Il y avait des salles, de drôles de machines, des étages et aussi des appareils de projection.

« Toutes sortes de films dans des boîtes très petites qui tenaient dans la main, et plus tard on en a utilisé des tas. Y en avait de chouettes avec des scènes de cul. »

Gus sourit. C'était donc ce que Mervil avait vu : des films, de simples films. Il n'avait jamais participé à des bacchanales et le chasseur de phoques était plus honnête que lui. Peut-être que Mervil avait un don de romancier ou de poète, plutôt. Gus regarda sa porte avec perplexité. Dans sa lecture qui le retranchait du

monde extérieur, il n'avait pas fait assez attention à ces menus bruits de couloir. Il semblait qu'on marchât dans la coursive. Sa montre indiquait deux heures du matin et il se demandait qui pouvait encore se promener dans la B.A.M. Les cafétérias étaient fermées depuis deux heures et les petits marchands devaient dormir dans les recoins où ils dressaient leur éventaire.

Il hésitait à reprendre sa lecture. Le récit de Lyaron était si net, si précis et réaliste qu'il craignait de se laisser emporter par cette plongée dans un monde complètement inconnu d'une station où les rails ne dépassaient pas le sas d'entrée.

Il répugnait à se lever, à quitter sa couchette chaude sachant que la température extérieure au compartiment était basse la nuit. D'ailleurs la B.A.M. n'était que piètement chauffée durant le jour, sous prétexte que la chaleur pouvait endommager les livres.

Finalement il reprit sa lecture en essayant de rester aux aguets.

« Mais c'est surtout pour la nourriture qu'on a fait des découvertes incroyables. Il y avait de tout, conservé dans la glace bien sûr, mais aussi selon une technique qu'on ne connaissait pas, avec de simples enveloppes d'une matière transparente sous laquelle on voyait la bouffe, et quelle bouffe ! M'en souviendrai toute ma vie. C'était bon. Il y avait aussi de quoi picoler. Des alcools et ce qu'on appelle des vins. Moi le vin je connais pas. Je sais qu'on peut en boire dans des restos super-chics et superchers, mais j'ai essayé une fois et ça m'a pas plu. Feel qui a mené la grande vie autrefois m'a certifié que les vins qu'on trouvait là étaient superbès. Je veux bien le croire car la bière, elle, était divine.

« On a fouiné partout mais on est allés ensuite chercher San pour qu'il participe à la fiesta. On s'est empiffrés et soûlés si bien que par la suite on a cru avoir rêvé. Complètement noirs on est allés voir le reste de la station et on a découvert ces curieuses locos. On n'est pas d'accord sur le chiffre. Moi je dis trois, les autres quatre et même six, mais ils devaient voir double. Des locos comme de gros missiles. Vous voyez ce que je veux dire ? Exactement comme d'énormes missiles. Des missiles de la taille d'une loco de cinq cents tonnes au moins. Non, j'exagère pas. Pour ça on

est tous les trois d'accord.

« Elles étaient au bout de la station et immobiles sur des rails lumineux. Là encore je dis la vérité. On a tous vu les rails lumineux comme du néon. Parfaitement du néon. On a même touché avec précaution et on n'a pas été brûlés. Même que San a vomi à cet endroit et que nous avons été choqués avec Feel, car c'était d'une propreté extraordinaire. Ce fichu San ne respecte rien, mais c'est pas sa faute. Il a toujours vécu comme un traîne-wagon. »

À ce mot Gus sourit et sortit de son enchantement. Il prit le verre sur la tablette voisine et but longuement. La description de Concrete Station lui avait séché la gorge.

« Faut dire qu'on a aussi découvert d'autres locos et même des draisines, mais du côté du sas, là où les rails se terminent. Il y a une sorte d'entrepôt avec ce genre de véhicules qu'on connaît bien. Des tas de ferrailles pour la plupart, sauf une sorte de draisine bien entretenue. San qui a servi dans la marine de je ne sais plus quelle Compagnie de la Fédération nous a soutenu que c'était une chaloupe d'unité de combat. On a bien voulu y croire.

« On n'a pas voulu dormir là et on a rejoint notre vieille "dromadaire" qui continuait de haleter à côté et ma foi on a été bien contents, car à force cette station nous foutait la trouille, avec cette matière dure et blanche qui la composait. Paraît que c'est du béton qu'on m'a dit plus tard, quand j'en ai rapporté un échantillon que j'ai obtenu avec un burin et un marteau, non sans mal car c'est rudement dur.

« Après on a chassé comme des dingues, on a rempli nos réservoirs et on a filé pour aller rechercher des tas et des tas de wagons-citernes. Tout un convoi. Mais ça ne s'est pas très bien passé. Feel a été arrêté pour je ne sais plus quoi et San s'est fait estropier dans un bouge, si bien qu'il doit être encore dans un train-hôpital, à moins qu'il ait repris son habitude de traîne-wagon.

« Et moi ? Ben pendant des années j'ai essayé de retrouver le fameux aiguillage. On avait bien relevé la

position, c'est sûr, mais dans le coin le compas s'affole drôlement et on n'est jamais sûr de rien. Il aurait fallu compter en kilomètres à partir de la dernière station. Mais celle-là est à huit cents kilomètres environ et il aurait fallu des appareils sophistiqués que je ne peux pas me payer. De même un détecteur de métaux pour l'aiguillage. Les congères qui bordent le réseau n'en finissent pas de bouger, de s'élever, de diminuer à cause des vents épouvantables qui soufflent dans le coin.

« Ça fait maintenant un bout de temps que cette histoire s'est passée et j'ai dû arrêter mes recherches pour travailler dans cette fonderie de graisse où je me trouve. J'ai raconté le truc à un copain qui a prévenu les gars de la revue Seal et c'est comme ça que j'ai pu encaisser quelques dollars pour les droits d'auteur de cette foutue équipée.

« Ce que je ne peux pas faire c'est indiquer le nom du réseau secondaire en question, car j'ai vendu tous les renseignements que je détenais à un gars intéressé. Une bonne somme que j'ai voulu investir dans une affaire foireuse. Le gars a dû aller là-bas, et s'il a eu la chance de retrouver l'aiguillage, il a pu voir les millions de phoques, la mer intérieure, la station en béton et les locos si merveilleuses sur leurs rails de lumière. »

Le professeur Marcus ajoutait que Lyaron était mort peu après la publication de ce récit, assassiné d'un coup de couteau à tuer les phoques et qu'on n'avait jamais retrouvé son assassin.

Ému aux larmes, Gus fut cependant très impressionné par la fin tragique du narrateur, et se demanda si elle n'était pas liée à ses confidences sur Concrete Station. *Seal* était une petite revue qui ne tirait pas beaucoup certainement, mais cela suffisait à indisposer ceux qui, comme les Tarphys en ce qui le concernait, étaient chargés d'empêcher ce genre de divulgation. Il se demandait même si cette famille de tueurs à gages qui exerçait sa redoutable mission depuis plus d'un siècle n'avait pas été à l'origine de la mort de ce Lyaron.

CHAPITRE VI

Ruanda, l'écrivain, aurait bien aimé retourner à Kaménopolis mais le Président Kid ne semblait plus pouvoir se passer de lui, et c'était la deuxième fois qu'ils partaient en voyage ensemble dans le train personnel du patron de la Compagnie de la Banquise.

— Les Sibériens ont trouvé le moyen de réduire la masse gélatineuse de cette monstrueuse amibe, annonça-t-il un matin à son ami.

Ruanda qu'on appelait R, c'était ainsi qu'il signait ses livres et ses pièces de théâtre, parut surpris :

— De quelle façon ?

— Une nouvelle souche de bactéries. Ils sont très forts dans ce domaine et on dit qu'ils arrivent à leur faire reproduire des métaux par exemple. Nous n'en sommes qu'au domaine des résines mais c'est déjà beaucoup pour nous. Désormais nous produisons des longueurs de rails qui ne subissent aucune contraction sous l'effet des différences de température. Nous avons le projet d'une poseuse qui sera directement alimentée par de puissantes batteries de bactéries. Les rails sortiront directement de ces unicellulaires avec les traverses, et peut-être même tout un réseau pour les télécommunications et l'acheminement de l'électricité. Les Panaméricains travaillent aussi là-dessus mais regardent nos progrès avec intérêt.

— Vous voyez Lady Diana ?

— De temps en temps.

Le fameux Viaduc sur la Banquise du Pacifique continuait de s'allonger vers l'Est et avait atteint la cote de 6 500 kilomètres. Ils roulaient à vitesse moyenne sur cette œuvre d'art et Ruanda avait pu visiter les colonies qui s'établissaient sur les branches latérales.

Certaines de ces branches étaient déjà très importantes et disparaissaient vers le Nord sur des distances respectables, parfois de plus de cent kilomètres.

— Pourquoi pas le Sud ?

— Lady Diana conteste nos frontières et pour l'instant je ne veux pas d'ennuis avec elle.

— Si les Sibériens détruisent Jelly et les Rénovateurs, ils vont en profiter pour occuper ce vaste territoire qui vous appartient ?

— Et qui est très riche, car Yeuse a découvert des quantités incroyables de peaux de phoques et d'ivoire abandonnés par cette goinfre de Jelly. Des millions de dollars qui nous reviennent. Malheureusement le Réseau du 160° manque d'ampleur et n'atteindra pas cette zone avant dix ans, peut-être plus. Je n'aurais peut-être pas dû parier sur l'Est mais sur le Nord, conquérir ce territoire au lieu de celui-ci qui est sujet à des bouleversements constants.

La banquise bougeait sans arrêt. Des volcans naissaient un peu partout, réchauffaient les eaux. Les glaces pesaient sur la croûte terrestre même, par l'intermédiaire des océans par nature incompressibles.

— Je vais vous faire découvrir un secret d'État, dit un soir le Kid d'un air très grave.

— Écoutez, dit R, je n'y tiens pas. Un jour vous avez failli me confier un autre de ces secrets que vous partagez avec Lady Diana et les patrons des autres Compagnies... Vous vous êtes arrêtés à temps. Et j'en suis tout heureux. Je ne tiens pas à être engagé dans ce genre d'histoires.

Le Kid eut un petit sourire crispé et offrit à boire. Ruanda remarqua que le train spécial s'engageait sur un viaduc latéral mais à voie unique. Il se contenta de boire en attendant la suite.

Une heure plus tard ils étaient immobilisés au bout de cette branche longue d'une quarantaine de kilomètres et non encore occupée par des colons.

— Nous allons dormir ici et demain je vous ferai réveiller avant l'aube.

Lorsque encore endormi il sortit dans le grand froid, R frissonna de terreur. Ils étaient en pleine banquise, sur un tronçon de viaduc qui ne lui inspirait qu'une confiance limitée, et il faisait

une nuit laiteuse. Le jour avait du mal à naître dans ces régions.

— Je vous demanderai ensuite le secret absolu, bien entendu. Vous voyez, ce tronçon est un obstacle pour les baleines qui essayent de rejoindre une grande mer intérieure plus au Sud.

— Que font-elles, elles rampent ?

Le Kid ne répondit pas et ils firent les cent pas. On leur apporta du café dans une Thermos mais boire avec les cagoules à l'aide d'une paille n'était pas très agréable.

— Les voilà, dit le Kid en tendant la main vers le Nord ; elles arrivent.

R regardait en bas sur la banquise et puis il les vit. Elles étaient au moins six, non huit, qui volaient à basse altitude.

— Est-ce que je rêve ? murmura-t-il pour lui-même.

— Non, dit le Kid. Bientôt ce ne sera même plus un secret d'État car il y a de plus en plus de témoins qui assistent au phénomène.

— Elles vont nous survoler... Quelle émotion de pouvoir à nouveau utiliser ce verbe dans son sens le plus archaïque. De nos jours nous ne survolons plus que les événements, les questions embarrassantes.

Elles flottaient et c'était la godille de leur immense queue qui les propulsait à petite vitesse.

— Les ombres qui hantaient Titanopolis il n'y a guère, murmura le Kid. Je viens souvent ici... Chaque fois j'espére que l'une d'elles descendra et que Rewa en sortira... Elle m'appelait Doj sans que j'aie su ce que ça signifiait. C'est une très jolie fillette et je croyais pouvoir la garder avec moi... Mais les Hommes-Jonas sont revenus la chercher et la femme qui vivait avec moi depuis des années a suivi l'enfant... Je suis seul.

— Toutes les haleines ne sont pas « habitées ».

— Je sais... Les Hommes-Jonas ne sont pas très nombreux... Ils vivent en symbiose dans, au maximum, cent baleines, alors que des milliers ont appris à voler grâce à leur filtre d'hélium... Mais de temps en temps j'espére.

Il y en avait une autre formation plus importante et ils restèrent là deux heures à regarder flotter les énormes cétacés aux corps parfois déchiquetés en surface par les prédateurs et les parasites.

— Je crois que c'est fini, dit le Kid. On a pu me prévenir au sujet de ce passage mais parfois je dois attendre des mois avant d'assister

à ce spectacle.

Ils retournèrent vers le train spécial :

— J'ai dû sacrifier Rewa car les habitants de Titanpolis paniquaient de voir ces ombres monstrueuses qui la nuit flottaient autour du dôme central... Depuis je suis désespéré... J'avais fondé de grands espoirs sur cette gosse.

CHAPITRE VII

— Ne me regarde pas ainsi, je t'en prie, Yeuse. Je sais que j'ai encore grossi et que bientôt je vais ressembler à la monstrueuse Lady Diana, mais que veux-tu, je compense quand ça va mal et j'ai de drôles d'ennuis depuis quelque temps.

À l'occasion de son départ pour la Compagnie de la Banquise, Yeuse rendait visite à Floa Sadon qui, officieusement, représentait le conseil d'administration de la Transeuropéenne. Aucun président n'ayant pu être nommé, elle assumait ces fonctions au titre de la plus grosse actionnaire de la Compagnie. En fait il s'agissait d'une véritable usurpation de pouvoir mais les principaux actionnaires, souvent âgés ou trop occupés à leurs plaisirs décadents, ne demandaient qu'à confier leur pouvoir de décision.

— N'exagérons rien, dit Yeuse. Tu devrais faire attention, c'est tout.

— Mes seins deviennent énormes, dit Floa en dégageant le haut de sa gorge.

Sa poitrine blanche parut déborder encore plus de sa robe.

— Je n'ai même pas le temps d'aller au club profiter des bains et me faire bronzer. Tu as donc décidé de m'abandonner ? Je suis dans une situation peu enviable.

— Tu as expulsé Kaine trop vite.

— J'ai préféré.

— Il pouvait être interrogé, fournir des preuves contre Vicra ton maître Aiguilleur... Il y a complot mondial car bien des secrets sont sur le point d'être éventés...La situation leur échappe de plus en plus et ils ne peuvent plus recourir à la guerre, du moins dans cette partie du monde.

Floa la prit par la taille et l'entraîna vers un profond divan.

Yeuse, troublée, ne trouva plus rien à dire tandis qu'elles s'enfonçaient ensemble dans un moelleux complice.

— Tu reviendras ? Au bout de ces deux mois de congé tu reviendras ?

— Je pense que oui, à moins que le Kid envisage quelqu'un d'autre.

— J'ai besoin de te savoir à proximité de moi, murmura Floa avec une sincérité qui bien que peut-être étudiéeacheva de bouleverser Yeuse.

Floa lui caressa le visage du bout des doigts et elle fermait les yeux avec ravissemement.

— On va repousser la date du procès. Il y a des tractations secrètes avec Lady Diana. J'ai besoin de nourriture et d'énergie et elle a besoin d'un statu quo. Tu sais que frère Pierre vient de partir précipitamment pour la Nouvelle Rome ? On dit que le pape est très mal. Tout le monde sait que frère Pierre est un religieux coriace qui peut lutter contre les ennemis de l'Église et surtout contre le nouveau dogme lancé par les Sibériens.

— Toi aussi, soupira Yeuse. Tu as entendu parler de cette affaire.

— Comme tout un chacun... Tu te rends compte s'il était prouvé que pendant deux mille ans les papes ont complètement disparu de la surface de la terre ?... S'il s'avérait que l'histoire a été falsifiée ?...

Yeuse pensa soudain à ce petit nombre de gens qui observaient une sorte de schisme religieux en honorant la mémoire de Grégoire XVII, le fameux pape de la Grande Panique Glaciaire qui aurait eu une fin de vie scandaleuse. Ces Grégoriens comme on les appelait étaient ses descendants directs éventuellement. Peut-être possédaient-ils des documents qui auraient pu infirmer ou prouver le dogme sibérien. Auparavant elle serait allée les voir, aurait enquêté, mais désormais elle ne pensait qu'à joindre Gravel Station.

— On m'a dit que tu voyageais comme n'importe qui dans un compartiment de luxe. Seule ?

— Qui veux-tu que j'emmène ?

— Oh, je pensais à Assoud, ce géant africain. Je serais heureuse que tu m'en débarrasses, il devient gênant. Et puis ce doit être une affaire, non, au lit ?

— Je n'en sais rien.

— Allons donc !

— Non, c'est vrai.

Floa lui passa l'index sur sa bouche et soudain le glissa entre ses lèvres. Yeuse regarda en face d'elle une immense tapisserie ancienne où des bergers jouaient de la flûte pour des dames très lourdement chargées d'habits, mais aux décolletés impudiques.

— Tu n'as jamais essayé ? Dommage, il m'ennuie, il va trop loin.

— Il reconstitue la vie de Lien Rag.

— Il en profite pour fouiner partout. Il risque de finir comme Zeloy.

C'était trop et Yeuse sortit de sa torpeur lascive, se redressa :

— Il n'y aura pas toujours un Vicra.

— Rien n'est prouvé à son sujet.

— Est-ce que tu crains ce procès ?

Floa la regarda sans ciller puis lentement porta l'index qu'elle avait poussé entre ses lèvres dans sa propre bouche et le suça avec un bruit obscène.

— Et si tu étais aussi derrière tout ça ? C'est pourquoi les Aiguilleurs et Lady Diana auraient cherché à t'éliminer.

— Tu m'ennuies, Yeuse, murmura Floa. Tu ne veux pas faire l'amour ? J'ai donné des ordres, nous serons tranquilles.

— Même en cas de putsch des Aiguilleurs, insinua Yeuse qui avait envie de partir mais qui savait qu'elle le regretterait.

— Nous reverrons-nous, petite amie ? murmura Floa en basculant soudain sur elle et en l'obligeant à glisser en arrière. Je n'en suis pas sûre. Je sais que j'ai commis des erreurs et tout va se régler.

— Se payer ?

Floa appuya sa bouche sur la sienne et poussa sa langue entre ses dents. Yeuse sentit qu'elle plongeait dans un vertige bien connu. Les mains de Floa la caressaient avec une avidité inhabituelle. D'ordinaire la jeune femme était plus câline. Elle eut l'impression que la Transeuropéenne voulait jouir très vite et très fort avant une catastrophe. Elle glissait à ses pieds et lançait ses mains sous sa robe, vers son ventre qu'elles ouvraient assez rudement. Mais c'était excitant d'être violentée par cette femme. Puis la tête de Floa s'enfonça entre ses cuisses comme un coin et elle gémit.

Nue, Floa Sadon alla prendre une bouteille de ce champagne

que l'on faisait pousser à grands frais dans des vignes sous serre. Elle tendit une flûte à Yeuse qui ne comprenait pas comment elle pouvait se trouver sur le grand tapis persan au centre de la pièce, également nue.

— Je voudrais être un homme pour te baisser, dit-elle en s'agenouillant. Et aussi pour continuer la lutte contre tous ceux qui me harcèlent. Si le pape meurt et que frère Pierre monte sur le trône de saint Pierre, je suis perdue. Il me hait viscéralement, me considère comme le mal incarné. Tu sais, je crois qu'il est à l'origine de la disparition de Lien Rag. Les Éboueurs traitaient souvent avec les Néo-Catholiques.

Yeuse continua de boire sans tellement prêter attention et Floa la saisit aux épaules :

— Tu as entendu ? C'est un secret que je ne devrais pas révéler et toi tu restes inerte ?

— Nous nous en doutions.

— Nous ?

— Tous ceux qui aimaiient Lien Rag. Qu'est-ce que ça change ?

— Pierre en avait peur, terriblement peur comme de Harl Mern et de tous ceux qui avaient enquêté sur la papauté. J'en arrive à croire que les Sibériens ont raison et que nous vivons cette ère glaciaire depuis deux mille ans, deux mille trois cent soixante-deux ans... On doit retrouver des preuves dans la bibliothèque du Vatican... Il faudrait une invasion barbare comme autrefois, des peuples surgis du néant pour piller ce fonds, cette mémoire collective et nous dire où nous en sommes... Sinon comment expliquer les Roux, les mutations...

— Nous ne nous sommes jamais habitués au froid en vingt-trois siècles, fit remarquer Yeuse qui reprit la bouteille pour se servir.

— Quand pars-tu ?

— Après-demain par le rapide international qui rejoint directement l'Australasienne.

— Tu évites l'Africana ?

— La banquise de la Méditerranée plutôt. On dit que celle-ci ne peut plus supporter le poids des convois normaux et que bientôt les liaisons directes seront interrompues.

— Oui, en certains endroits on dit que nous perdons un degré tous les six mois, mais c'est très variable.

Elle s'assit en face de Yeuse, mêla ses jambes aux siennes et de son orteil piqueta son sexe :

— Je voudrais encore...

— Non, dit Yeuse fermement, j'ai d'autres rendez-vous, des préparatifs, des achats.

— Des achats ici dans une Concession qui manque de tout ? ricana Floa. Tu exagères.

— Avec de l'argent, tu sais bien qu'on trouve le nécessaire et le superflu.

Elle commença de se rhabiller et Floa se mit à boire au goulot de la bouteille en la regardant aller et venir dans l'immense salon qui occupait la surface de plusieurs wagons. Le palais de Floa pouvait rouler, lourdement et à vitesse réduite, mais tout de même sur une dizaine de voies.

— On dirait que tu es fébrile, comme si tu courais à un rendez-vous. Ruanda t'excite à ce point ?

— Tu sais bien que non.

— Le Kid ? On dit que les gnomes...

— Tu n'arrêtes pas d'être grivoise...

— Qui alors ? Je ne l'ai connue ainsi que lorsque tu rejoignais Lien Rag... En fait c'est lui que tu aimes à travers moi parce que j'ai couché souvent avec lui. N'essayes-tu pas de le retrouver un peu dans mon corps ?

Yeuse alla récupérer ses fourrures et Floa cercla ses genoux pour la regarder avec admiration.

— Moi je grossis mais toi tu restes jeune, très jeune, magnifique. S'il revenait, après dix ans il ne pourrait pas dire que tu as beaucoup vieilli.

— Comment pourrait-il revenir ? fit Yeuse inquiète de cette lucidité ; Floa était fine observatrice.

— Pourquoi pas ? Je n'ai jamais tellement cru à sa mort, moi la première.

CHAPITRE VIII

On avait frappé discrètement à la porte à glissière et avec de grandes précautions, l'arme au poing, il avait ouvert. Oliern se glissa dans l'ouverture et il faillit ne pas le reconnaître à cause de cette fourrure synthétique de couleur noire.

— Vous êtes armé ? On vous cherche...

— Qui, on ?

— C'est un vieillard, marchand semi-ambulant de thé et de sucreries qui me l'a dit. Il faut quitter ce compartiment.

Le démonologue traversa le compartiment et ouvrit le hublot. Un air glacé pénétra dans le petit espace tiède.

— On va passer par là et nous rejoindrons la section d'archéologie, je connais quelqu'un là-bas qui nous cachera.

— Pourquoi nous ?

— Je risque d'être impliqué.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Oliern se tourna vers lui d'un air goguenard :

— Parce que, imaginez-vous cette Concrete Station m'intéresse. J'y vois un symbole satanique. En quelque sorte c'est comme la bouche de l'enfer.

— Je crois...

— Filons maintenant.

Gus enfouit le livre du professeur Marcus dans une poche et tel un animal fantastique, uniquement à l'aide de ses longs bras et de ses mains, il se hissa par le hublot. Oliern l'aida à rejoindre le quai glacé de l'autre côté.

Ils marchèrent longtemps pour contourner la bibliothèque. Tout en « courant » très vite sur ses mains, Gus se disait qu'il n'avait, le premier jour, aperçu qu'une infime partie de la B.A.M. et que celle-

ci s'étendait sur une surface incroyable.

— Nous avons encore un peu de chemin à parcourir, dit Oliern qui s'essoufflait plus vite que le cul-de-jatte.

Ils poursuivirent dans la nuit et le long de quais déserts. Gus croyait sentir l'odeur des feux de camp et celle de la viande en train de cuire, mais ce n'était peut-être qu'une illusion.

— C'est là-bas, la rame aux wagons doubles.

— L'archéologie ?

— Oui. Il existe une section, bien que ce soit mal vu, mais Voltan Khan n'a rien à faire des interdits de la CANYST et il a engagé deux professeurs panaméricains pour faire des recherches sur sa famille.

Ils trouvèrent un sas ouvert, et Gus estima qu'ils avaient un peu trop de chance et que le démonologue n'était peut-être pas aussi innocent qu'il voulait bien le paraître. Il pensait à son pistolet mais pour l'instant avec ses deux mains occupées à le propulser il ne pouvait l'utiliser.

Le wagon était tiède et recouvert d'une moquette épaisse. Ils pénétrèrent dans un salon aux banquettes rondes et aux bois précieux. Une jeune femme était assise en robe de chambre, une cigarette aux lèvres :

— Voyageuse Hilton, dit Oliern... La responsable de l'archéologie.

C'était une femme jeune au visage sévère à cause de lunettes à l'ancienne qui cernaient ses yeux. Elle regarda le cul-de-jatte avec un air bizarre et Gus, bouillonnant de colère, se sentant examiné avec une cruauté insupportable, eut envie de repartir.

— Vous vous appelez vraiment Ragus ?

— Pourquoi ? grogna-t-il.

— Êtes-vous affilié à Lien Rag, le célèbre glaciologue disparu ?

— J'ignore de qui il s'agit.

— Il s'appelle Ragus en fait et je sais que vous êtes affilié. Je ne peux vous dire exactement comment je suis au courant, mais sachez que j'ai fait des recherches en Transeuropéenne sur le français archaïque. Pour étudier certains documents d'archéologie écrits dans cette langue.

— C'était quoi ce type ? On n'arrête pas de me parler de lui.

Voyageuse Hilton le regarda avec hésitation, peut-être surprise par sa façon de s'exprimer.

— Je suis un ancien traîne-wagon et pendant un an j'ai toujours parlé ainsi. Je suis né il n'y a pas longtemps. Je veux dire que je suis amnésique. Je me suis retrouvé avec une bande de Roux et au point de vue langage chez eux c'est réduit, vous le savez...

— Excusez-moi. Vous savez que les Tarphys vous recherchent ? Ils ont profité de l'absence de la cousine du Khan pour obtenir l'autorisation de fouiller la B.A.M. Mais ils ont promis de ne pas vous faire de mal. Ils vous emmèneront à Stanley Station seulement en vertu d'un mandat d'amener. Vous auriez tué un certain Pacra dont le corps a été retrouvé dans un wagon de riz. Pacra était un Tarphys.

Gus frottait ses mains avec application. Malgré les gants épais il ne supportait plus de marcher ainsi sur la glace. Ses doigts le faisaient cruellement souffrir quand le sang recommençait à circuler.

— Ici vous ne risquez rien.

— En quoi la cousine du Khan est-elle dans le coup ?

— Elle protège la B.A.M. et en a fait une sorte de lieu d'asile comme les églises au Moyen Âge en Europe. Mais le Khan est si cupide...

— Vous connaissez cette Moakia ?

Voyageuse Hilton sourit :

— C'est une femme très curieuse de savoir, qui ne supporte pas de vivre dans cette barbarie. Vous avez vu les pendus ce matin ? Il y en a vingt-cinq aux gibets de la ville, exposés pour plusieurs semaines.

— Qui sont ces guerriers ? Je veux dire ils appartiennent à une ethnie ?

— Pas du tout. Un ramassis de bandits de toutes les races avec un mégalomane qui s'est intitulé khan sans avoir la moindre ascendance mongole. Sa cousine n'est pas dupe. Quand je pense que je suis là avec un collègue pour établir sa filiation ! Mais comment faire sinon pour avoir le droit de rester ici ?

Surpris, Gus réalisait qu'elle était donc une des deux professeurs engagés par le Khan.

— Mon collègue dort. Il boit beaucoup le soir car il se supporte très mal dans ce pays. Sans la B.A.M. il serait reparti sur-le-champ mais on trouve ici la plus colossale mine d'archives de toute nature.

— Moakia venait souvent ?

— Très souvent. Elle s'intéressait à l'archéologie de l'océan Indien... C'est un domaine assez réduit, en fait, et je ne crois pas qu'il y ait foule de documents sur le sujet.

— Vous a-t-elle parlé d'une station mystérieuse qui existerait dans la Dépression ?

— Ah ! cette stupide histoire de Concrete Station ? Bien sûr... Mais j'ai essayé de lui expliquer que c'était de la fausse science, de l'archéologie de bazar. Je crains d'avoir échoué, ajouta voyageuse Hilton avec suffisance.

CHAPITRE IX

Liensun avait dû céder. Le capitaine Jem était sur le point de reprendre l'air avec le dirigeable *Soleil de Liberté* et tous les Rénovateurs avaient décidé de rembarquer. Juguez avait dû déployer toute sa diplomatie pour empêcher ce coup de force et Liensun avait dû accepter que le train des réfugiés soit conduit à la périphérie de la capitale Evrest Station.

— Ils ont besoin de renouer des contacts sociaux, de voir des boutiques, de rencontrer d'autres gens, de s'asseoir dans un bar, un restaurant. Ils sont restés des années isolés. Il vous faut les comprendre.

— Ils vont traiter les Tibétains comme des sous-hommes.

— Je ne crois pas. Nous en avons souvent discuté.

— Ici c'est une civilisation ancienne, d'apparence primitive, mais ce serait une erreur de prendre ces gens-là pour des imbéciles.

— Il n'y aura pas d'incidents.

Le Conseil Provisoire de Gestion, réuni d'urgence, lui fit part de ses craintes. Les nouveaux venus inquiétaient les Tibétains, surtout le dirigeable qu'ils appelaient la « Mère de la Mamelle », la « Mamelle » étant le premier appareil, plus petit, qui leur avait été donné de voir.

— Je suis responsable, dit habilement Liensun, et si vraiment nous ne sommes pas satisfaits nous les obligerons à repartir. Mais ce sont des gens qui apportent de grandes connaissances. Je pense qu'on pourra vite résoudre le problème de la nourriture des yacks.

C'était la ressource principale. La bête fournissait le lait, le beurre, la viande, la laine, et les Tibétains se suffisaient avec l'élevage, la culture de riz et de thé, l'exploitation de mines de charbon, la bouse de yack étant insuffisante pour lutter contre les

grands froids.

— Il va en venir d'autres ? demanda un vieillard qui possédait un troupeau important.

— Un autre grand dirigeable. La grand-mère de la « Mamelle ». Et puis ce sera tout. Deux mille personnes en tout. Ne pouvez-vous recevoir deux mille personnes ?

Il préférait ne pas parler de *Soleil du Monde* et du réacteur nucléaire qui servait de moteur et qu'il pensait utiliser ici pour alimenter toute la Compagnie en énergie. Il y avait eu un précédent désastreux et il avait fallu noyer le réacteur dans le lit d'un torrent pour mettre un frein à son emballement.

Depuis l'eau sortait à dix-huit degrés de la glace, fumait et les Tibétains y voyaient une manifestation des puissances des ténèbres.

— Les lamas ne sont pas descendus de la montagne, dit quelqu'un. La prophétie n'est donc pas réalisée.

Liensun garda son calme. Depuis le dernier dictateur, les lamas s'étaient réfugiés dans les temples accrochés aux flancs des falaises. On avait dit qu'à la chute d'Hel matt ils étaient redescendus, mais seuls quelques groupes étaient venus voir le dirigeable, avec leurs clochettes, leurs cymbales et leurs xylophones. Depuis on ne les avait pas revus.

— Ils redescendront. Nous allons leur faire de grandes offrandes et les inviter à partager désormais notre existence. Ils sont absolument nécessaires.

— Les étrangers n'ont pas de religion.

— Peut-être n'attendent-ils qu'une occasion d'en choisir une, la vôtre ?

— On dit que dans le prochain groupe il y a le dieu vivant des Hommes Roux. L'adorez-vous également ? Pourquoi avez-vous deux façons de penser, en Homme du Chaud et en Homme du Froid ?

— Je ne connais pas ce dieu-là, fit Liensun furieux.

— Ne dit-on pas qu'il est votre demi-frère ?

Les Rénos avaient donc parlé de Jdrien, de son miracle permanent, le fait qu'il oblige l'amibe géante à respecter la vie des gens qui s'étaient réfugiés au centre de sa masse monstrueuse. Lui n'avait jamais songé à le faire. Il aurait pu mais il savait qu'il lui manquait une chose essentielle : assez d'amour et de dévouement

pour ses frères pour accomplir le même prodige. Il n'essayait pas de se masquer la vérité. Il n'était pas Jdrien. Il était un homme avec quelques pouvoirs surnaturels mais jamais il ne serait un messie, un dieu de bonté et de compassion. Ses ambitions, ses passions, sa sexualité le dominaient le plus souvent et il ne le regrettait pas.

— C'est un hasard... On n'a jamais pu prouver que nous avions le même père.

— Toi tu peux accomplir des miracles ?

— Nous ne sommes ici que pour gérer la situation et préparer les élections futures, dit-il.

Il pouvait lire dans l'esprit de chacun mais il n'osait plus le faire désormais. Il avait peur de compromettre à jamais ses chances de vivre dans cette petite Compagnie.

— Si ce Messie vient ici, que feras-tu ?

— Je l'ignore. Nous en parlerons plus tard.

CHAPITRE X

Lienty Ragus estimait qu'il aurait pu se cacher des années dans l'immense bibliothèque sans jamais être découvert, à la seule condition que, comme tout le monde, il se déplaçât sur deux jambes au lieu de peiner sur ses mains. D'après le peu de renseignements dont il disposait, deux inconnus arrivés depuis peu dans la B.A.M. le recherchaient, et il pensait qu'il s'agissait des Tarphys. Voltan Khan leur avait donné l'autorisation nécessaire, mais les bibliothécaires n'admettaient pas cette violation du droit d'asile, et leur complicité permettait au cul-de-jatte d'échapper aux deux tueurs à gages.

Il continuait ses recherches dans la section archéologie mais ne trouvait pas grand-chose sur Concrete Station. Seul le livre du professeur Marcus sur les « stations mirifiques » lui donnait encore quelques raisons d'espérer.

Durant plusieurs jours il essaya de rencontrer voyageuse Hilton pour cette affaire de filiation avec un certain Lien Rag, mais elle n'était jamais disponible. Il pensait qu'elle le fuyait.

À plusieurs reprises on lui avait parlé de ce glaciologue Lien Rag, depuis qu'il voyageait dans la Dépression Indienne, mais il ne connaissait pas grand-chose de lui. Parfois ce nom éveillait en lui comme un écho lointain mais à la vérité il se demandait si, avant qu'on ne lui parle du personnage, il aurait éprouvé la même impression.

Ce jour-là, vers midi, voyageuse Hilton surgit dans les rayons consacrés à l'archéologie de la Dépression.

— Ragus, suivez-moi vite. Il ne faut pas rester là.

Sans plus réfléchir il lui obéit et galopa sur ses mains à sa suite, jusqu'à ses compartiments non loin de là. Elle referma la porte avec précaution.

— On vient de me téléphoner qu'ils venaient vers ici. Les petits marchands les surveillent nuit et jour. Ici c'est un endroit spécial et on n'aime pas ce genre d'hommes.

— Il s'agit bien des Tarphys ?

— Sans aucun doute. Vous avez vraiment tué l'un de leurs parents, un certain Pacra ?

— En état de légitime défense, oui.

Elle retira ses lunettes sévères et son regard prit un flou assez touchant.

— Quel drôle d'homme vous faites !

— Moitié d'homme, fit-il sarcastique.

— Je vous en prie.

Elle le conduisit dans sa propre chambre, lui indiqua la salle de bains.

— Restez-y quelques jours. Ils finiront par repartir. Le Khan prépare une expédition guerrière et il ne tient pas à ce que ces deux-là voient certaines choses contraires aux Accords de New York Station. Les Tarphys représentent la CANYST. Tout le monde le pense du moins et le Khan utilise un peu trop les animaux, les chevaux. Pour tirer des véhicules sur rails mais aussi pour sa cavalerie. Il ne tient aucun compte des lois de la guerre conventionnelle.

— Attendez avant de partir. Vous m'avez parlé de ce Lien Rag, de vos recherches sur le français archaïque... Ne pouvez-vous pas m'en dire plus ?

— J'ai rencontré des gens qui font partie d'un mouvement littéraire : « Maintenance de la Langue Française », et ce sont eux qui m'ont appris l'importance de la famille Ragus dans ce domaine. Une ancêtre qui vous est commune, à Lien Rag et à vous, a écrit un livre assez surprenant : *Mémoires d'une Femme de Langue Française*. Ce livre a cent cinquante ans d'âge environ, peut-être un peu moins. À cette époque les gens qui s'obstinaient à parler le français archaïque étaient traqués dans les hautes vallées des Alpes de la Transeuropéenne. La Compagnie voulait imposer l'anglais puisque tous les termes ferroviaires sont dans cette langue. En l'imposant on imposait également la Société ferroviaire.

— Vous avez ce livre ?

— Il y en a même deux exemplaires ici, section des langues

anciennes. Vous comprenez le français ?

— Je ne sais pas, dit-il. Depuis mon amnésie j'ai oublié beaucoup de choses. Certaines reviennent parfois, d'autres non.

— Et vous ne savez pas qui était Lien Rag ? Vous n'avez pas non plus entendu parler de la « Voie Oblique » ?

— Ça me dit quelque chose, fit-il avec prudence pour ne pas la décourager.

Il s'était hissé sur une banquette et n'osait s'appuyer dans les coussins. Voyageuse Hilton était debout devant lui, dans cette combinaison bleue qui faisait partie de l'uniforme des bibliothécaires. La couleur changeait selon les sections.

— Détendez-vous, dit-elle, prenez du repos. Je vous apporterai ce livre. Nous en parlerons ensuite. Je voudrais savoir si vous avez eu la même impression que moi.

Un bruit leur fit tourner la tête vers le grand hublot et ils aperçurent une file de plates-formes tirées par des chevaux à longs poils qui se dirigeait vers le Nord.

— Le Khan croit qu'on va l'attaquer et masse des forces à sa frontière.

Il y avait jusqu'à douze chevaux attelés à certains wagons trop lourds. Aussi loin que portait le regard, on voyait ces files ahurissantes qui se déplaçaient lentement dans les nuages de vapeur que rejetaient les naseaux des animaux. Il y avait aussi des bœufs à longs poils, peut-être des yacks.

— Jamais de machines ?

— Quelques-unes pour le très gros matériel. Quand la guerre est fructueuse, on dépense beaucoup de combustible, mais en ce moment c'est la pénurie et les bouses de yacks et de chevaux servent à alimenter les feux de camp.

Elle se dirigea vers la sortie :

— Je vais chercher votre livre et essayer de savoir ce qui se passe avec les Tarphys. Je suis certaine qu'ils vont devoir s'en aller bientôt.

En attendant il s'installa confortablement et reprit le livre du professeur Marcus sur les « stations mirifiques ». Il y avait un autre témoignage, celui d'un ethnologue qui avait travaillé durant des années sur la vie et le comportement d'une tribu de Roux. Une tribu du sel qui s'efforçait de le récolter dans certaines régions de la

banquise pour l'échanger avec d'autres tribus.

L'ethnologue se nommait Tramwski.

Tramwski avait réalisé un film sur la tribu du sel qu'il appelait tribu Jdale, car c'était à partir de cette racine que les hommes et les femmes confectionnaient leur nom propre. Les Jdale étaient les plus gros fournisseurs de sel de la Dépression Indienne et en revendaient même aux Hommes du Chaud sous forme de lingots pesant une dizaine de kilos. Du moins ils l'échangeaient contre de la nourriture sucrée et de l'alcool.

L'ethnologue avait mis des années pour mettre ces Roux en confiance et leur faire dire d'où ils tiraient tout ce sel que la tribu transportait en grosses quantités en utilisant des peaux de phoques que chaque membre, même les enfants, même les vieillards, tirait sur la banquise. Un homme adulte pouvait tirer jusqu'à cent kilos, un enfant de dix à vingt. Ce qui représentait plusieurs tonnes de sel. Ils en utilisaient une grande partie à leur usage et pour leurs cérémonies religieuses.

Ils finirent par parler de la Grande Mer Intérieure qu'ils fréquentaient depuis la nuit des temps. Une mer dans la Dépression Indienne due à un réchauffement des eaux qui avait entraîné l'effondrement de la banquise sur des kilomètres carrés. Les phoques y étaient nombreux et le sel se déposait sur la glace des rivages ; il n'y avait qu'à le détacher.

D'après Tramwski, les Jdale, autrefois, ne quittaient jamais ce troupeau de phoques qui leur fournissait tout ce dont ils avaient besoin, mais un jour, il avait été impossible de dater avec précision cet événement, des Hommes du Chaud étaient arrivés et les avaient obligés à fuir. Tramwski pensait qu'il s'agissait de chasseurs de phoques et que leur intervention remontait à quatre-vingts ou cent ans.

Il n'ajoutait pas tellement de foi aux dires des Jdale qui parlaient de la grande montagne qui s'élevait à côté de la mer et qui, d'un seul coup, s'était mise à hurler durant des jours et des jours. Il pensait que c'était la part de légende ou que les Hommes du Chaud avaient trouvé de quoi impressionner les primitifs pour les obliger à fuir.

La tribu s'était rapidement éloignée à plusieurs journées de

marche mais elle ne trouva pas d'autres trous à phoques et commença de dépérir. C'est alors qu'un groupe décida de retourner vers la Mer Intérieure voir si les Hommes du Chaud étaient toujours là, et si la montagne continuait de pousser ses cris horribles qui faisaient aussi fuir les phoques et les harengs.

Tout était redevenu calme et la tribu avait décidé de revenir sur les lieux en usant de grande prudence, et, au bout de cinq grossesses, les Roux comptaient ainsi les années, le même phénomène se reproduisit. Un grand feu, des hurlements et le retour des Hommes du Chaud.

Tramwski pensa alors à un volcan dont les éruptions irrégulières avaient pu impressionner la tribu des Jdale. Avec en plus l'arrivée de chasseurs de phoques venus du Chaud.

Il demanda aux Jdale de lui apporter des débris qu'ils trouveraient autour du volcan, mais les Jdale lui dirent qu'il était impossible de prélever un seul morceau. L'ethnologue pensa qu'effectivement la lave en se refroidissant devenait trop dure pour les outils d'os et quelques couteaux de mauvais fer des Roux. Il leur procura un burin en acier spécial ainsi qu'une cassette et leur promit beaucoup de nourriture et d'alcool s'ils rapportaient quelques échantillons de cette lave. Il avait confiance en eux, les Roux n'essayent jamais de tricher.

Il dit qu'il attendit deux années le retour de la tribu. Il se trouvait dans le sud de la Dépression Indienne, dans une station nommée Mozambic où, pour survivre, il travaillait dans une publication locale. Il ne donnait pas d'articles mais corrigeait ceux des autres.

Les Jdale revinrent un jour. D'après ce qu'il savait, il leur fallait des semaines pour atteindre Mozambic Station où ils échangeaient le sel dans les meilleures conditions. Il avait tout essayé pour qu'on lui dise le nombre exact de jours de voyage. S'il l'avait su, il aurait pu avoir une idée de la distance à laquelle se trouvaient la Mer Intérieure et ces millions de phoques qui y vivaient tranquillement. Mais les Jdale, très méfiants, ne le lui dirent jamais, et il apprit qu'ils ne venaient pas directement jusque-là, observaient des arrêts plus ou moins longs.

Mais ils avaient tenu parole et lui rapportaient des échantillons.

Très vite, il se rendit compte que ce n'étaient ni de la lave ni des scories de volcan. Il ne connaissait même pas le nom de cette matière inconnue.

À Mozambic Station il essaya de la faire analyser mais aucun laboratoire ne put satisfaire sa demande. Il lui fallut retourner à Stanley Station et s'adresser à un laboratoire officiel.

Deux jours plus tard, trois inconnus pénétraient dans son compartiment d'hôtel et le menaçaient de leurs armes. Ils le poussèrent dans une draisine blindée et l'emmenèrent dans un endroit inconnu. Une sorte de prison. Il comparut devant un personnage âgé qui lui posa des questions sur les échantillons. Il expliqua comment il se les était procurés mais ces gens-là ne voulaient pas le croire et ils commencèrent à le frapper.

On le tortura pendant une semaine avant de se rendre compte qu'il était un ethnologue de grande renommée. Sa disparition provoquait une telle inquiétude qu'ils durent le relâcher en le priant d'oublier les échantillons en question et de ne plus s'occuper de la tribu Jdale. Il promit.

Il quitta Stanley Station au plus vite et se réfugia dans la Mikado Company. Il lui restait encore des échantillons dans ses affaires, il les donna à analyser à un ami.

Ce dernier vint le trouver le lendemain, catastrophé, en lui demandant s'il n'était pas fou de voyager avec ce produit-là. « Pourquoi, il est dangereux ? » demanda Tramwski. « Il est interdit depuis bien longtemps. C'est du béton. Tu as entendu parler du béton ? » L'ethnologue en avait effectivement entendu parler et ses cheveux, dit-il, se dressèrent sur sa tête. Le béton était le symbole de l'immobilisme, et l'immobilisme était considéré par la CANYST comme l'ennemi, subversif le plus dangereux de la société ferroviaire. Au nom du principe que « la mobilité c'est la vie, l'immobilité la mort ».

Épouvanté, craignant d'être à jamais suspecté et surveillé, il se débarrassa de ses échantillons. Il se réfugia dans une station perdue de la Mikado. Dans son film il fit disparaître cette histoire de volcan mais je fus frappé par le récit des Jdale sur la Mer Intérieure et sur la grande montagne. J'allai rendre visite à l'ethnologue. Il était gravement malade, avait besoin de certains médicaments que je pouvais lui procurer. En échange, il me

raconta l'étrange histoire de ces échantillons de béton. J'en conclus que les Jdale connaissaient l'emplacement de Concrete Station et que Tramwski avait été arrêté, torturé par les Tarphys qui veillaient à l'application stricte des Accords de NYST.

Gus fit la grimace. Ce professeur Marcus concluait bien vite à son avis et le récit de l'ethnologue ne prouvait pas grand-chose. Bien sûr il y avait les échantillons de béton, mais les Jdale avaient pu se les procurer ailleurs.

Ce Marcus lui apparaissait de plus en plus comme un charlatan qui commençait à bâtir une hypothèse et s'arrangeait ensuite pour que les témoignages devant la renforcer, coïncident. Ce n'était vraiment pas scientifique mais il n'avait que ça à se mettre sous la dent. Il se demandait ce que la cousine de Voltan Khan avait bien pu découvrir dans cette section d'archéologie sur Concrete Station, alors que lui-même n'avait rien retenu d'intéressant.

Voyageuse Hilton lui apporta le livre de cette Ragus en même temps que son repas :

— Il y a de quoi manger également dans le garde-manger de la cuisine. Vous n'avez pas à vous gêner, dit-elle.

Elle le conduisit dans un autre compartiment qui donnait sur l'une des cours internes de la B.A.M., là où une verrière spéciale protégeait un peu mieux du froid que celle de la station.

— Voici le livre.

— Il est épais, dit-il embarrassé.

— Ces Ragus élevaient des rennes dans les Alpes de la Transeuropéenne.

Il tressaillit. Les rennes, il savait ce que c'était, n'avait jamais oublié ces gros animaux aux bois compliqués. C'était même la principale chose qui surnageait dans sa mémoire détruite.

— J'ai dû, moi aussi, m'occuper de rennes, dit-il, car je sais comment sont ces animaux, ce qu'ils mangent, comment on trait les femelles. Je crois encore me souvenir du goût de leur viande.

— Vous venez de Transeuro ?

— J'ai mis plus d'un an, comme traîne-wagon. J'ai connu les pires épreuves et j'ai dû défendre âprement ma vie. Les gens ont toujours éprouvé un plaisir sadique à me transformer en souffre-douleur et j'ai dû acquérir une cruauté infaillible, ne faire confiance

à personne.

— Vous vous méfiez de moi ?

— C'est vrai. Je me demande pourquoi vous vous intéressez tellement à moi.

Elle détourna les yeux et commença de le servir.

— Certaines femmes éprouvent pour moi une curiosité malsaine, veulent savoir si je suis encore un mâle. Les femmes Rousses de la tribu qui m'a recueilli, alors que j'errais du côté du cercle arctique, le faisaient franchement et en riant, me donnaient ensuite du plaisir.

Voyageuse Hilton était très rouge et très oppressée. Il la regardait du coin de l'œil en mangeant. Il se demandait si elle n'avait pas trop sacrifié aux études jusque-là et si elle n'éprouvait pas à son égard un sentiment bizarre. Si les hommes l'impressionnaient, peut-être qu'une moitié la rassurait en quelque sorte.

— Vous cherchez à m'insulter ? demanda-t-elle un peu hagarde.

— Pas du tout. Je m'excuse même de ma franchise, mais je commence à avoir un certain cynisme.

— Et si j'étais aussi en proie à une curiosité malsaine ? fit-elle d'une voix basse mais nette.

— C'est votre droit, comme c'est le mien de ne pas y répondre. Je sais trop bien ce qui suit la satisfaction de ce genre de perversion.

— Vous exagérez ! explosa-t-elle. Il n'y a pas de perversion. Je vous trouve...

— Beau ? ricana-t-il.

— Non, mais vous m'intriguez intellectuellement et vous me troublez physiquement. Jugez-moi comme vous voudrez mais je voulais que vous le sachiez.

CHAPITRE XI

Depuis une demi-journée elle harcelait les employés d'Arabian Station qui voulaient la faire changer de wagon. Ils prétendaient qu'ils ne pouvaient lui garantir qu'il serait convenablement chauffé sur le restant du parcours.

— Je l'ai loué jusqu'au terminus d'Afgha Company et je ne l'abandonnerai pas. Vous n'avez qu'à installer un poêle, tout est prévu pour cela.

Le chef de station ne se laissait pas impressionner par cette voyageuse ambassadrice, même si elle appartenait à la Compagnie de la Banquise. Ici on était entre deux mondes, même quatre mondes différents. Il y avait des lignes de la Sibérienne, de la Transeuropéenne, de l'Africania et de la Fédération Australasienne. Toutes ces Compagnies n'arrêtaient pas de lui compliquer la vie et il s'efforçait de ne pas se laisser marcher sur les pieds.

— Votre wagon restera sur une voie de garage.

— J'y resterai aussi.

— Il sera complètement débranché. Plus de chauffage, plus d'eau ni d'électricité.

— Mais j'ai loué pour aller...

— Je sais, mais vous avez été escroquée.

Il faisait très chaud sous la coupole moderne de l'Arabian Station. Yeuse savait qu'il y avait beaucoup d'huile minérale dans le coin et que les usines électriques produisaient une partie du courant alimentant les lignes intercompagnies de l'Australasienne.

— Je suis prête à être escroquée encore plus, dit-elle.

— Voyageuse ambassadrice, vous m'insultez, dit le gros homme consterné. Je mets gratuitement un compartiment à votre disposition et vous refusez. Je n'ai plus rien à dire. Vous allez rater

le convoi qui part dans une heure.

Yeuse décida de se résigner mais estimait que le prestige de la Compagnie de la Banquise était diminué par son acceptation.

— Je fais transporter vos bagages. Vous serez assurée du chauffage une bonne partie du trajet mais à la frontière de l'Afgha c'est autre chose. Ils vous installeront un poêle si vous payez.

Elle attendit quelques secondes qu'il lui explique pourquoi cette Compagnie refusait d'acheter le courant électrique, avant de demander s'il avait entendu parler d'une certaine Gravel Station.

— Non. Nous produisons notre sable nous-mêmes. Pour sabler les voies. Notre sous-sol en contient des montagnes. Le sable et le pétrole, voilà nos deux productions.

Sur les *Instructions Ferroviaires* il n'y avait aucune station de ce nom, mais elle aurait dû se procurer une édition plus ancienne qu'on ne trouvait que dans les bibliothèques de stations plus importantes. Arabian Station n'était qu'une cross station en pleine solitude glaciaire et ne vivait que du rail.

De loin son wagon la fit sourire car il ressemblait à une mosquée, sa cheminée étant semblable à un petit minaret. Son compartiment lui parut délicieusement désert, avec ses sofas à gros ramages défraîchis et ses tables basses vissées sur le plancher. À peine était-elle installée qu'une grosse femme voilée lui apporta du thé et des pâtisseries dégoulinantes d'un miel rouge synthétique. Il empestait la rose mais elle la remercia gentiment.

D'après ses renseignements, Gravel Station, où Lien Rag aurait été vu la dernière fois en compagnie de Kurts le pirate, se trouvait à proximité de Market Station, un grand centre agricole de l'Australasienne Nord. Pour atteindre cette Market Station elle devait aller jusqu'en Afgha Company. Le chemin le plus court aurait été par Karachi Station, mais on lui avait déconseillé ce trajet à cause de la population guerrière de cette Compagnie. Un seigneur de la guerre la dirigeait et se livrait à des expéditions sanglantes sur ses frontières. De plus il était hostile à l'établissement des liaisons régulières entre l'Australasienne et les autres grandes Compagnies, surtout la Sibérienne, et de ce fait la sécurité des convois n'était pas garantie. Elle regrettait Karachi à cause de son extraordinaire bibliothèque d'archives manuelles unique sur la planète. On pouvait y retrouver presque tout ce qui avait été écrit depuis que

l'imprimerie avait été inventée jadis. Mais Yeuse se demandait si ce n'était pas une belle légende, une sorte de mirage pour attirer dans cette Compagnie sauvage des gens qui feraient une excellente monnaie d'échange. Des bruits couraient sur le sujet.

Le convoi démarra peu après et elle termina l'inspection de son domaine. Il y avait bien une salle de bains, une baignoire assez extravagante avec ses deux extrémités qui s'enroulaient en forme de crosse, mais l'eau était fournie par brocs à la demande.

Elle s'abstint d'aller au wagon-restaurant où, lui dit la domestique, il n'y avait que des femmes voilées. Elle risquait de créer des perturbations qu'elle ne souhaitait pas.

CHAPITRE XII

Seul, il s'était enfermé dans la salle de bains, avait pris un bain prolongé. Il y avait des hammams dans la bibliothèque mais lorsqu'il avait découvert que c'étaient surtout des lieux de débauche, il n'y était plus retourné. Il se hissa ensuite sur un tabouret pour raser sa barbe, couper ses cheveux. Dans ce miroir il pouvait penser qu'il était debout sur ses jambes et cette supercherie l'irrita. Cette voyageuse Hilton le conduisait à s'étudier, à regretter son infirmité. Il lui en voulait. Lorsqu'elle revint et lui demanda s'il avait lu les *Mémoires d'une Femme de Langue Française*, il haussa ses épaules massives :

— Juste feuilleté ; c'est très ennuyeux, j'ai l'impression.

— Il y est question de votre famille, pourtant, fit-elle désolée, mais ce n'est pas tout. Il y a dans ce livre une autre raison d'émerveillement.

— Je n'ai rien ressenti de tel.

— Lisez-le avec attention et vous comprendrez de quoi il s'agit.

Il faisait nuit et il avait tiré les stores bien avant qu'elle ne revienne. Elle prépara le repas tout en lui parlant de ce qui se passait dans la B.A.M.

— On ne voit plus les Tarphys mais ça ne veut pas dire qu'ils soient repartis. Ils doivent se cacher quelque part. Peut-être dans la section idéologie. Celui qui dirige ce service est un ultra-ferroviaire. Il a pu leur offrir l'hospitalité. Il a constitué tout un département de livres à la gloire des Accords de NYST et de la Panaméricaine. Il prépare une biographie de Lady Diana et je sais qu'il déteste Lien Rag. Ce dernier a travaillé pour Lady Diana.

Gus bougonna. Que lui importaient ces précisions.

Ce qui le tracassait c'était de savoir s'il était menacé ou non.

— Puis-je reprendre mes recherches ? J'ai envie d'aller à la section des techniques prochainement. Je veux me documenter sur le béton.

Elle parut soudain fâchée et posa le premier plat sur la table :

— Désolée, mais les fourriers du Khan ont fait main basse sur tout le ravitaillement disponible. On ne trouve qu'un peu de riz et de la volaille. Ils font suivre les bêtes de boucherie. Si vous regardiez par le hublot vous verriez que le défilé continue.

— C'est une grande armée ?

— Plus de cent mille hommes, femmes et enfants. C'est assez impressionnant.

— Il n'y aura plus de feux de camp et l'odeur de fumée et de viande grillée.

Elle pencha la tête avec une expression enfantine.

— Ça vous gêne ?

— Oui, ça me gêne, ce genre d'odeur. Ça me procure un malaise.

— Une angoisse ?

Il cessa de décortiquer un morceau de poulet et releva la tête :

— C'est ça, une angoisse. Vous avez eu l'air de désapprouver lorsque j'ai parlé de béton. Je ne sais pas ce que c'est et je veux me documenter. Il doit exister des constructions faites avec ce matériau, une nomenclature, pourquoi pas Concrete Station ?

— C'est dangereux. Ce sont des livres interdits et le responsable de section a besoin d'une autorisation du conservateur. Je vous déconseille de continuer dans cette voie.

— C'est complètement absurde.

— Pas tant que les Tarphys seront dans la bibliothèque. Ils vont vous guetter.

— Alors dites-moi ce que la cousine du Khan a découvert dans votre service ?

Interloquée, voyageuse Hilton le regarda sans répondre sur-le-champ.

— Elle a découvert quelque chose, n'est-ce pas ?

— Mon département n'abrite pas des stupidités... Les stations mirifiques, les stations fantômes et autres balivernes. Nous travaillons sur du sérieux, sur des fouilles soigneusement répertoriées. Les livres de mon département sont les œuvres de gens compétents et non farfelus. Votre professeur Marcus était un

charlatan. Il se produisait à une époque comme illusionniste et ventriloque dans les cabarets de bas étage.

Gus prit son verre de bière et le but d'un coup. Il se resservit abondamment :

— Vous, vous savez quelque chose... Vous vous défendez mal.

Il reprit du riz et un morceau de poulet.

— Pas bien gras les poulets dans le coin. Je croyais que la B.A.M. avait droit à des attributions spéciales de nourriture...

— Il y a de plus en plus de consultants. On ne trouve plus un compartiment à louer et depuis hier certains doivent coucher dans de vieilles yourtes appartenant à l'armée. Cela ne s'est jamais vu.

Il mangeait avec ses mains, tout le poids de son corps pesant sur ses moignons et ses fesses. Lorsqu'elle se leva pour reprendre un pot de bière, il constata que sa combinaison bleue collait à son corps. Il ne l'avait pas remarqué lorsqu'elle l'avait conduit chez elle. Ou alors elle en avait choisi une moins flottante. Il se demanda ce qu'elle pouvait porter là-dessous.

— Vous pourriez aller chercher vous-même les bouquins sur le béton. Il doit y avoir des revues. Le mieux serait d'avoir le fichier. Bon sang, une station construite en béton ce n'est quand même pas banal... Les stations mythiques sont toujours fabriquées dans d'autres matériaux...

— À part dans le sous-sol, on ne l'utilise plus depuis des siècles.

— Donc Concrete Station date de plusieurs siècles, dit-il avec triomphe.

Il se reversait de la bière, la surveillait du coin de l'œil. Elle paraissait avoir envie de dire quelque chose ou de prolonger le repas.

— Je vais aller me coucher, dit-il. Je vous ai fauché votre compartiment ?

— Il est possible... Je veux dire que j'irai peut-être chercher quelques objets personnels... Sans vous déranger... Vous ne voulez pas boire autre chose ? J'ai de la vodka que j'ai achetée à China Voksal lors de mon dernier voyage. On trouve une foule de choses là-bas, des alcools, de la nourriture, des vêtements. C'est un immense bazar. Je vais chercher cette bouteille.

Une fois encore il lorgna ses fesses qui lui parurent parfaites. Comment s'arrangeait-elle pour donner l'impression d'être asexuée

quand on la rencontrait pour la première fois, alors qu'elle était agréable à contempler dans l'intimité ? Elle revenait avec un flacon ciselé.

- Vous allez lire mon livre cette nuit ?
- Qu'est-ce qu'il y a donc à découvrir ?
- Je préfère que vous le fassiez vous-même.

Ils avalèrent plusieurs verres de cet alcool assez doux, elle comme si elle cherchait le courage de dire quelque chose. Il ne la harcelait plus, espérait qu'elle finirait par lui faire des révélations.

- Vous allez rester encore longtemps ici ?
- Tant qu'on m'acceptera. Je ne sais pas où aller.
- Votre Compagnie la Panaméricaine...
- On s'y méfie de l'archéologie.
- Mais le fameux tunnel dont on me parle tant... Il y a de quoi en faire de l'archéologie là-bas dedans.
- Encore faut-il avoir des recommandations et un passé irréprochable.

Gus reposa son verre sans y avoir touché :

- Vous n'avez pas un passé irréprochable ?
- Elle secoua la tête et il crut voir des larmes dans ses yeux.
- Vous avez eu des aventures ?
 - Qui, moi ? rit-elle. Oh ! non pas des masses ! Mais j'étais une contestataire... Et puis si vous voulez savoir, je suis une Réno.

Il secoua la tête puis se souvint. On lui en avait déjà parlé de ces gens-là :

- Rénovatrice du Soleil, c'est ça ?
- Oui, je faisais partie d'une section scientifique... Nous pouvions prouver que le Soleil existe au-delà de ce ciel croûteux, de cette peau blafarde qui s'est répandue sur le monde, mais on ne pouvait tolérer que nous nous mêlions de ça. De toute façon les voyageurs ne savent même plus ce qu'est le Soleil. Ils nous riaient au nez. Je suis venue en Australasienne parce qu'on m'a dit qu'il existait des foyers de Rénos. Je n'ai rencontré que des groupes confinés dans la sorcellerie. Vous savez ce genre de gens qui croient aux incantations, aux grimoires...

- Aux stations mirifiques, gloussa Lienty Ragus.
- Oh, je n'ai pas voulu vous offenser, fit-elle désolée. Ces Rénos-là croient qu'il suffit de l'invoquer pour qu'il réapparaisse. Je

veux parler du Soleil. Les scientifiques sauraient le faire revenir s'ils ne craignaient pas une catastrophe écologique. Des inondations fantastiques, des brumes qui mettraient des décennies à se dissiper, un monde d'eau et de boue. Avant que l'équilibre ne se fasse.

— Vous vous appelez vraiment Hilton ?

— Non. J'ai un prénom et un nom, bien que ce ne soit guère à la mode, mais mes parents étaient déjà des Rénovateurs. Ils cultivaient un certain traditionalisme. Mile Anga est mon nom.

— Et pour Concrete Station, vous n'avez rien à me proposer ?

— Vous êtes obstiné, dit-elle. Je me moque bien de Concrete Station. Que ferez-vous si quelqu'un vous révèle ses coordonnées, vous marcherez jusque-là-bas ?

Il n'y avait pas tellement réfléchi. Il se voyait mal tout seul sur la banquise avec juste ses mains pour avancer.

— Y a certainement pas une ligne régulière, fit-il goguenard. Mais je sais que j'irai quand même. Je ne sais pas comment mais j'irai.

Soudain elle reposa le verre qu'elle était en train de boire et le fixa de ses beaux yeux de myope :

— Je crois, dit-elle d'une voix agressive, que je vais aller me coucher avec vous. Après tout c'est mon compartiment et je n'ai pas envie de rester seule sur la banquette du salon.

Elle passa devant lui et pénétra dans le compartiment à coucher, laissant la porte ouverte.

CHAPITRE XIII

Lorsqu'il osa la rejoindre elle achevait de se dénuder et jamais il n'avait aperçu un corps de femme aussi flamboyant. Il ne trouvait pas d'autres mots pour décrire les seins superbes, les hanches fermes et larges abritant une féminité d'un roux épais. Il se sentit humilié, campé sur ses bras avec son propre tronc en bascule. Elle avait aussi dénoué la grosse natte de ses cheveux qui ressemblait à une cascade de feu.

— Je suis chez moi non et j'ai le droit de faire ce que je veux, le défia-t-elle. Vous êtes mon hôte et vous devez au moins avoir le tact, la courtoisie de me laisser agir à ma guise.

Elle se dirigea vers la couchette et s'assit en croisant ses jambes pleines. Il n'avait jamais vu cette blancheur nacrée de peau.

— Excusez-moi, dit-elle, mais je suis maladroite alors que c'est tout à fait naturel. À moins que vous n'ayez pas le désir de faire l'amour avec moi.

Gus sautilla un peu et elle tendit les bras pour défaire la casaque épaisse qu'il portait sur un pantalon dont il avait lui-même coupé les jambes, le renforçant avec un cuir épais.

Il avait un torse à la musculature incroyable et d'une couleur beige. Elle frôla les biceps de son bras énorme, les pectoraux saillants.

— Attendez, allongez-vous... Vous êtes comme une sculpture grecque antique... Vous en avez déjà vu ?

Il ne savait pas de quoi elle parlait mais il s'allongea, ferma les yeux, effrayé à la pensée qu'il serait totalement nu, avec ses moignons hideux. Il souhaitait qu'elle fût assez fascinée par la vigueur de son sexe pour qu'elle ne voie pas ces deux excroissances de chair boursouflée, en petits paquets, recouverts de callosités.

Elle le dépouilla avec douceur et il sentit ses mains fraîches sur ces embryons de jambes. Il faillit lui dire, goguenard, qu'elle se trompait mais elle persistait à les caresser. Il ouvrit les yeux, pensa découvrir son visage tendu, horrifié ou pire, des larmes dans ses yeux, mais il la vit frémissante, et lentement elle s'étendit sur lui, lui mordit la bouche juste ce qu'il fallait. Il était certain que même au-delà de son amnésie il n'avait connu une émotion érotique semblable et, malgré ses efforts, il explosa sans même l'avoir pénétrée, se confondant en excuses balbutiées au sein d'une jouissance presque douloureuse.

— C'était trop, Mile, trop...

— Je sais, je vais aussi savoir, murmura-t-elle.

Deux sevrés d'amour, pensa-t-il, tandis qu'elle enfonçait ses ongles dans ses épaules et ses dents dans son cou. Deux sevrés maladroits qui tombent en pâmoison au premier contact avec un corps offert. Sans même avoir vraiment esquissé une seule caresse.

Il réussit à faire basculer cette lourdeur de femme pulpeuse et, oubliant le spectacle qu'il pouvait donner, s'acharna sur ce ventre ouvert, de sa bouche puis de son sexe et en triompha une seconde fois.

Lorsqu'il s'éveilla elle tenait fermement son pénis de sa main droite, avec une telle force qu'il était son prisonnier. Ils avaient fini par s'endormir après une sorte de lutte amoureuse qui n'en finissait pas. Depuis un an il n'avait pratiquement pas connu de femme, juste parfois une main secourable de la part d'une traîne-wagon alcoolique ou âgée.

— Tu es réveillé ? demanda Mile Anga.

— Je n'ai jamais dormi ainsi, dit-il. Depuis plus d'une année et certainement avant.

— Tu n'iras pas à Concrete Station, dit-elle, je ne veux pas que tu partes. La cousine du Khan n'en est pas revenue.

— Tu sais quelque chose ?

— Si peu.

— Raconte-moi.

Elle serra un peu plus son sexe et il fut pris d'une brutale érection.

— Voilà, dit-elle. Voilà ce que je veux.

Il se rendormit une fois de plus et crut avoir rêvé lorsqu'il ouvrit

les yeux. La lumière brillait et il était seul dans la couchette. Il écouta les bruits du compartiment mais n'entendit rien.

Elle n'était nulle part et il retourna s'habiller. Il était en train de boire du thé et de manger lorsqu'elle revint avec sa combinaison trop grande, ses lunettes et sa natte.

— Les Tarphys sont bien au département des idéologies et de la philosophie, dit-elle. Ce salaud les a, paraît-il, reçus comme des princes et les a gavés. Mais ils restent vigilants et ce matin ils rôdaient autour de la section d'archéologie.

Elle alla tirer les stores et il vit que l'armée continuait de sortir de la station en une file ininterrompue. On eût dit qu'une bobine de fil n'en finissait pas de se dérouler depuis la veille.

— Je n'aurais pas dû, dit-elle.

— Surtout avec un cul-de-jatte.

— Te parler cette nuit comme je l'ai fait. Je ne te retiendrai pas, je le sais.

— D'où la combinaison trop lâche, les lunettes, l'air sévère ?

Épuisée, elle s'assit en face de lui, se versa du thé.

Elle ne pouvait effacer les cernes de ses yeux, dissimuler la tuméfaction de sa bouche.

— C'est dans ton département, la solution ? Tu veux me faire peur avec les Tarphys ?

— Non, ils sont bien là. On parle de Concrete Station, bien sûr. Comme d'un monument incompréhensible, d'une sorte de temple élevé à un dieu inconnu. Un dieu machine. Une technique incompréhensible. Ça n'a rien à voir avec les stations fantômes ou les stations mirifiques.

— Un dieu machine... répéta-t-il. J'ai toujours eu la certitude de sortir d'une sorte de machine quand, voici dix-huit mois, une tribu de Roux m'a trouvé sur la glace dans le nord de la Transeuropéenne. J'avais l'impression de venir de naître, mais pas d'un ventre féminin. Il y avait une machine rouge de feu et puis une chaleur épouvantable. Est-ce que je vais boucler le cycle et mourir dans une machine ? Dix-huit mois entre les deux ? Est-ce un délai raisonnable de vie, ça ? Et j'ai parcouru plus de la moitié de la Terre. Tu mens.

— Non, je répète ce que j'ai lu dans un ouvrage qui parle de l'archéologie du béton.

— L'archéologie du béton, j'aurais dû y penser... Je suis vraiment démuni pour une si longue quête. Tu peux me procurer ce livre ?

— La cousine du Khan l'a aussi emporté.

Elle soutint son regard.

— Je ne mens pas.

CHAPITRE XIV

Ma Ker ne quittait pas ses lunettes d'approche pour examiner la masse gélatineuse de Jelly qui s'étendait vers le Nord-Ouest.

— Vous êtes sûr de vos mesures ?

On lui répondit que oui et elle regretta sa question. Il n'y avait pas de doutes : les Sibériens avaient trouvé une arme totale contre l'amibe géante et allaient la détruire complètement, lorsque leurs laboratoires seraient en mesure de fournir les énormes quantités de bactéries nécessaires.

— Qu'en pensez-vous, Jdrien ?

Le Messie des Roux n'avait pas besoin de jumelles pour explorer les installations du camp de base des Sibériens installé à la limite de la masse gélatineuse.

— Le produit n'est pas fabriqué ici, dit-il. Je crois savoir qu'il viendrait du Nord, de laboratoires installés à deux mille kilomètres.

— Vous avez lu ça dans les cerveaux de ces hommes en bas ?

— C'est une pensée constante chez eux, rassurante. Ils savent qu'ils ont trouvé la solution réaliste contre cette chose inadmissible pour leur logique qu'est Jelly. Et ils en sont si fiers qu'ils y pensent constamment. C'est ainsi que j'ai découvert comment et où se fabrique le produit.

— Nous pourrions bombarder les laboratoires ?

Jdrien ne répondit pas et son visage resta sans expression.

— Vous désapprouvez le bombardement, je sais, gronda Ma Ker, mais je dois retarder la progression des Sibériens contre mes amis les Rénovateurs. J'avais cru leur trouver enfin un refuge, un foyer dans le corps monstrueux de l'amibe, et cette base est à nouveau menacée. Je suis prête à tout pour retarder cette invasion, le temps que nous arrivions à monter le réacteur nucléaire sur le grand

dirigeable. Alors nous pourrons embarquer tout le monde et partir rejoindre Liensun, voire faire le tour du monde si nous le souhaitons.

Elle soupira, pleine d'un espoir qu'elle n'osait trop manifester :

— Imaginez... L'indépendance énergétique totale... Nous pourrions défier toutes les Compagnies, parcourir la planète pour nous faire connaître, reconnaître, aimer, prouver que nous ne sommes ni des terroristes ni des hurluberlus.

Jdrien regardait les Sibériens, leur formidable armada qui avait progressé de façon impressionnante en quelques jours. Il y avait les cuirassés, les croiseurs, toute la flotte sur rails de cette grande Compagnie et Ma Ker n'était qu'une femme frêle à la tête d'un millier de personnes.

— Croyez-vous bon d'aller dans la Sun Company ? Vous finirez par en dominer les habitants.

— Où voulez-vous que nous allions ?

— Je voudrais en discuter avec mon demi-frère Liensun, lui proposer mon aide pour créer une Concession. Pourquoi pas sur la banquise du Pacifique ? Je suis certain que mon père adoptif, le Président Kid, accepterait d'étudier cette proposition. Il a besoin d'un État tampon dans le nord de sa Compagnie pour se protéger des Sibériens et des Panaméricains.

— Il n'agira pas contre les accords de NYST et nous sommes des gens qui ne respectent pas ces accords. Il nous faudrait renoncer aux dirigeables et c'est tout à fait impossible.

Sur l'ordre de Ma Ker le dirigeable commença de s'élever. De cinq mille mètres il passa à dix mille puis à quinze mille et ils durent coiffer les masques à oxygène. Ils découvraient une bonne partie de Jelly l'amibe, pas toute puisque l'animal recouvrait près de cinq cent mille kilomètres carrés. Ils apercevaient les rails du Réseau des Disparus qui longeaient la masse protoplasmique en direction de l'Ouest.

— Elle risque de se déplacer vers la Panaméricaine, dit soudain la vieille dame.

Elle se tourna vers Jdrien :

— Et si c'était le but secret des Sibériens ? Obliger Jelly à se déporter à la fois vers l'Est et vers le Sud ?

— Pour empêcher mon père adoptif de faire progresser son

Réseau du 160° vers le Nord ?

— Et s'emparer d'un territoire immense, très riche puisque depuis des décennies Jelly y a déposé les restes des animaux qu'elle ne peut phagocytter, fourrures surtout, ossements et ivoire.

Avec une jumelle puissante on pouvait distinguer ces entassements de fourrures et d'os à la périphérie de la masse transparente. Certains avaient des hauteurs incroyables. Et les peaux étaient admirablement conservées par le froid.

Le dirigeable piqua vers l'Est car elle voulait vérifier son hypothèse. Depuis longtemps elle avait fait faire des relevés précis du territoire de Jelly et pouvait dire, à un mètre près, si celui-ci s'était modifié. Le petit dirigeable manœuvrait avec une précision qui émerveillait Jdrien.

CHAPITRE XV

Toute une semaine. Il lui avait fallu toute une semaine pour atteindre cette immense station marchande qu'était Market Station. En voulant éviter Karachi Station elle avait compliqué son itinéraire de façon incroyable. Elle ne comptait plus les convois empruntés, les nuits blanches passées dans des couchettes sordides, toutes ces mains d'homme qu'il lui avait fallu écarter de son corps. Même en se fagotant dans des fourrures achetées d'occasion elle restait une femelle qui voyageait seule, et qui de ce fait guettait l'aventure.

Par contre dans Market Station nul ne faisait attention à elle. Les étrangers plus nombreux que la population locale d'origine indienne venaient de toute la planète. Ici se négociaient surtout les céréales produites sous serres, le blé, le riz, le soja, mais aussi des animaux d'élevage, surtout des yacks et des moutons à la toison si épaisse qu'on ne distinguait jamais pour ces derniers la tête de l'arrière-train. Ces grosses pelotes crasseuses d'un jaune sale s'entassaient dans des wagons à bestiaux cloisonnés en hauteur pour former des cages où ils ne pouvaient même pas se dresser sur leurs pattes.

Descendue dans un traintel luxueux elle put enfin prendre un long bain, changer de vêtements et se reposer. On lui apporta les *Instructions Ferroviaires* qu'elle avait demandées et qui dataient d'une dizaine d'années. Gravel Station y figurait. Juste dans une description d'une ligne et demie : *Gravel Station sur ligne des Maldives, réseau des Seychelles, mine de sable abandonnée, 30 h, pas de ravitaillement.*

Elle fit la grimace. Pas de ravitaillement, donc aucune raison de s'y arrêter. Les *Instructions* déjà anciennes donnaient un aperçu peu encourageant de l'endroit. Juste un point sur la ligne des

Maldives. La situation n'avait pu que se dégrader au cours des années suivantes, jusqu'à ce que le nom de Gravel disparaîsse même des nouvelles *Instructions*. Ce qui signifiait deux choses : soit que la station était totalement inhabitée et détruite par les grands vents et les congères coureuses, soit qu'elle avait mauvaise réputation et qu'il était dangereux d'y faire halte. Il y avait des milliers de stations que les *Instructions Ferroviaires* ne citaient pas pour ces deux motifs. De plus en plus de marginaux, de bandes de délinquants s'installaient dans ces endroits-là, vivant de rapines, de chasse et revendant tout ce qu'ils trouvaient ayant encore un peu de valeur, et jusqu'aux vitres des verrières, les vieux poêles, la ferraille.

Vers midi elle prit une draisine-taxi pour le marché des occasions et passa des heures à rôder entre les vestiges d'une civilisation enfouie sous la glace, mais surtout ceux de la Société ferroviaire qui n'en finissait pas d'évoluer. On trouvait à peu près tout dans les stands, jusqu'à des aiguillages périmés et des rails d'acier.

Elle disait qu'elle cherchait du sable à acheter, du sable pour des petites Compagnies de régions montagneuses qui en consommaient beaucoup pour leurs lignes en pente. Il n'y avait pas beaucoup de sable à vendre dans le coin, juste quelques sacs pour des usages autres que la lutte contre le verglas. On lui fit comprendre que le marché du sable était très surveillé par les inspecteurs de la CANYST. Avec du sable et un liant quelconque, voire de la colle, on fabriquait un matériau durable, interdit.

Soudain un témoin du dialogue avec le marchand lui fit un signe discret et Yeuse le suivit, peu certaine d'avoir bien compris que ce geste de la main lui était destiné. L'homme pénétra dans un salon de thé et lui désigna le fauteuil en face de lui. L'endroit était un wagon à claire-voie recouvert d'une peinture dorée et décoré de feuillages en plastique dur.

— Vous mangez quelque chose ? Des galettes à la viande et du riz. Je me nomme Engol et je suis intermédiaire pour l'achat de bestiaux sélectionnés. Je travaille avec la Compagnie de la Banquise surtout et je me suis souvent rendu à Kaménépolis pour les grands concerts. J'adore la musique ancienne et je vous ai reconnue. Vous cherchez vraiment du sable à acheter ? Pour votre Compagnie ?

Elle examinait la carte des plats avec attention, se demandant si

elle n'était pas tombée dans un piège, mais Engol lui tendit son accréditation auprès du Service des Achats de la Compagnie de la Banquise.

— Les producteurs de viande se sont regroupés, et pour économiser l'énergie recherchent des bêtes à fourrures très épaisses. Ils pourront réduire la température des serres d'élevage de soixante à soixante-dix pour cent. Un yack, un mouton karakul peuvent très bien vivre à la limite du zéro sans risques et sont assez sobres.

— Que faisiez-vous donc au marché des occasions ?

— Je cherche des objets de jadis, surtout de la vaisselle. Je vous ai reconnue et je vous ai suivie. Je vous ai toujours admirée. Je me souviens qu'une fois, lors d'un concert, on jouait Mozart et Brahms, vous aviez une merveilleuse robe de soirée d'un mauve léger. Vous étiez la plus belle des femmes et je ne l'ai pas oublié.

Une émotion agréable envahit Yeuse, faite de l'évocation de cette période merveilleuse où elle pouvait organiser à sa guise la renaissance culturelle de Kaménopolis, vivait en compagnie de gens extraordinaires, des créateurs, des interprètes, des femmes et des hommes passionnés par l'art. Mais il y avait aussi l'hommage de cet homme Engol qui, avec respect, la dévorait du regard. Elle redécouvrait le désir des hommes, qu'elle avait trop négligé depuis sa séparation avec le général sibérien Sofi.

— Dès que j'en avais terminé avec Titanpolis, Hot Station et tous ces centres agricoles d'élevage sur le 160°, je prenais vite le Spécial pour Kaménopolis. Le pire c'était Titanpolis, la ville cristal aux vingt-cinq coupoles de verre de silice. Je n'ai jamais aimé cette ville, ses habitants qui gravitent autour du Président Kid et qui ont un goût détestable, ne songent qu'à leur standing et leur confort. Kaménopolis c'était autre chose. De ses ruines effroyables naissait un pur joyau d'intelligence. Votre mari Ruanda, le célèbre écrivain est retourné là-bas ? Il vivait avec vous à Grand Star Station ?

— Non. Il avait été expulsé. En raison de ses livres et surtout de sa pièce...

— « Papa, la rivière ne bouge plus », précisa Engol avec un air pénétré. Quelle merveille ! On la joue un peu partout dans l'Australasienne et j'ai assisté à trois représentations dans différentes Compagnies, dont une ici même. Les gens sont saisis, soudain remplis d'une nostalgie durable lorsqu'ils découvrent que

jadis on vivait au Soleil et...

Il se tut, regarda autour de lui :

— Ne croyez pas que je sois un Rénovateur mais je dois être prudent. Ici on ne les aime guère.

— Comme partout, dit-elle. Vous ne m'avez pas invitée uniquement pour me parler de culture et de la pièce de mon mari ?

On leur apportait la grande théière en porcelaine, le petit réchaud à plaques pour réchauffer les crêpes à la viande, le riz teinté de rouge. Elle avait faim et se laissa copieusement servir.

— Vous cherchez vraiment du sable ? J'aurais pu éviter au Président Kid de vous envoyer... Je sais où il y a du sable mais les gens qui le détiennent ne veulent pas le vendre... Du moins ils ne le voulaient pas mais depuis six mois les choses ont changé.

Yeuse tenait ses renseignements de Sernine, l'ambassadeur sibérien auprès de la Transeuropéenne. Mais lui-même n'avait pas caché que ces informations étaient déjà anciennes et donc la situation avait pu évoluer.

— Les gens qui habitent là-bas sont interdits sur la ligne des Maldives.

— Quelles gens ?

— Excusez-moi... Il existe une mine dans cette région, une mine de sable. Une station est établie juste sur l'inlandsis d'une petite île de l'ancien océan Indien. Une île qui dans le temps faisait la joie des touristes amateurs de plage, de soleil et de mer. Cette île n'est qu'une masse de sable. Longtemps on l'a exploitée pour sabler les rails, mais depuis l'introduction de nouvelles techniques, les rails en fibre bactérienne, par exemple, on n'a plus besoin de sabler. Sauf dans quelques régions reculées et mal équipées. L'exploitation a été interrompue. Depuis une quinzaine d'années la station a été rachetée et maintenant il y a deux à trois dizaines de personnes qui vivent là-bas.

— Que leur reproche-t-on ?

— Je n'en sais rien mais ils sont interdits de circuler et ils crèvent lentement, faute de ravitaillement. Ils en sont réduits à piéger les goélands et les rats. Il n'y a pas de phoques dans le coin. La glace est bien trop épaisse pour qu'ils puissent creuser leur trou habituel.

— Mais comment peut-on leur interdire la circulation sur la

ligne des Maldives ?

Il sortit un crayon et une feuille de papier.

— On a shunté leur ligne. Le trafic est détourné par Gen Station et Cross Bi Station. L'aiguillage d'accès est détruit après Gen Station et dans Cross Bi il est sous contrôle des Aiguilleurs. Il paraît que la portion de ligne ainsi isolée du réseau se détériore rapidement.

— On ne peut plus accéder à Gravel Station, fit-elle désespérée, mais qui a pu ordonner une telle monstruosité ?

— Protection sanitaire. Gravel Station serait contaminée par des radiations dangereuses.

Elle pensa à la monstrueuse locomotive de Kurts le pirate qui, lui avait dit Sernine, se trouvait dans Gravel Station dissimulée dans un hangar sous un tas de sable. Un déserteur de l'endroit avait spécifié qu'il y avait six tas de sable normaux et un septième faux. La locomotive de Kurts, cent personnes pouvaient vivre dans ses entrailles sans se gêner, fonctionnait à tous les combustibles mais n'avait jamais été dotée d'un réacteur nucléaire.

— Ce sont les Aiguilleurs qui ont pris cette décision, spécifia Engol.

Elle le regarda plus attentivement. Au début il lui semblait banal et elle n'aimait pas sa moustache qui chapeautait un sourire souvent malicieux. Mais il n'était pas si mal et elle ne relevait aucune ombre suspecte dans son regard clair.

— Vous vous méfiez de moi et vous avez raison. J'ignore pourquoi vous voulez aller là-bas mais le fait que les Aiguilleurs l'aient interdit me prouve que vous cherchez autre chose que du sable. On dit que la station est peuplée d'anciens pirates. Il y a des tas de pirates dans l'Australasienne, vous le savez autant que moi, et même certaines Compagnies ne vivent que de ça et on ne les étouffe pas d'un blocus aussi rigoureux.

— Gravel est inaccessible ?

— Oui et non. Si vous avez assez d'argent pour vous payer un aiguillage d'occasion on peut passer tout de suite après Gen Station. Par contre par Cross Bi Station c'est tout à fait inutile. Mais je ne vous cache pas que l'expédition risque de vous coûter cher. Il faut du matériel, des hommes et surtout du ravitaillement pour les survivants de Gravel. Vous voulez les interroger, n'est-ce pas ?

Il marqua une hésitation, puis dans un souffle :

— Il s'agit de Lien Rag ? demanda-t-il.

Elle reprit du riz, tendit son bol pour qu'il le remplisse de thé brûlant.

— Il faudra une bonne loco avec dispositif spécial de levage et des treuils, un wagon de nourriture, un wagon pour l'aiguillage. En dollars ou en calories, ça représente une jolie somme. Vous disposez d'un crédit sur un établissement bancaire de Market Station ? On trouve ici toutes les banques du monde, même les moins connues.

Elle mangeait avec moins d'appétit, soudain préoccupée par cette question d'argent. Elle ne possédait que quelques milliers de dollars.

— Je repars pour la banquise demain. Voulez-vous que je fasse une commission, porter un message au Président Kid ?

Que dirait-il alors qu'il l'imaginait faisant directement route vers Titanpolis ? Et Ruanda, comment prendrait-il son initiative ?

— Ce shantage est récent ?

— Moins d'un an. Les Aiguilleurs sont très actifs depuis quelque temps dans cette partie de l'Australasienne. On dit qu'ils auraient racheté bien des Compagnies en difficulté, bien que cela leur soit interdit. Mais en sous-main ils auraient constitué un holding qui paierait comptant les actions liquidées. La famille Tarphys serait aussi partie prenante dans l'opération.

— Toujours elle ?

— Donc la Panaméricaine. Vous savez, les gens comme moi, les représentants de commerce, les intermédiaires, sont d'excellents observateurs et de bons agents de renseignements. Bénévoles, je tiens à le dire.

— C'est-à-dire qu'en échange vous recevez certaines facilités ?

— C'est exact. De toute façon j'ai un passeport de la Compagnie de la Banquise et je suis votre covoyageur.

— Gravel les inquiète donc ?

Il ne répondit pas. Voulait-il ainsi prouver à toute force qu'il ignorait tout du but de sa recherche ou bien jouait-il la comédie ? Elle avait appris à se méfier de tout le monde mais, dans ces contrées lointaines, elle aurait tant voulu s'appuyer sur quelqu'un. Engol donnait l'apparence d'un individu dénué d'intentions troubles.

— Quand repartirez-vous de Titanpolis ?

— Dans une semaine.

Elle pouvait revenir auprès de son mari et du Président puis repartir pour Market Station avec Engol, mais la laisseraient-ils libre d'entreprendre ce voyage ?

CHAPITRE XVI

Le Kid avait tenu à ce que R l'accompagne dans son voyage. Ils devaient visiter le Dépotoir proche de la ville de Kaménépolis et ensuite le train spécial du Président remonterait vers le Nord. Brusquement il avait fait ralentir les travaux du Viaduc pour relancer ceux du 160°. La présence des Sibériens sur sa Concession l'irritait de plus en plus, et il souhaitait récupérer ces territoires, qui faisaient partie de la Concession de la Banquise, dans les prochaines années. Des renseignements de différentes sources le prévenaient au sujet des progrès de la flotte sibérienne qui, disait-on, aurait résolu le problème de l'amibe géante qui paralysait près d'un demi-million de kilomètres carrés.

Lady Diana elle-même lui avait fait parvenir un message alarmant. D'après ses patrouilleurs qui n'hésitaient pas à se lancer sur le Réseau des Disparus à partir du Cancer Network, Jelly, devant l'offensive sibérienne, avait tendance à déplacer sa masse gélatineuse à la fois vers l'Est, c'est-à-dire la Panaméricaine et aussi vers le Sud. C'est-à-dire en direction de son réseau du 160°. Certes ces déplacements étaient lents et difficiles pour l'animal, mais Jelly pouvait, un beau jour, s'avérer dangereuse pour les colonies qu'il comptait installer sur les territoires vierges.

Avec R ils visitaient le Dépotoir où les Roux traitaient les déchets de baleines, récupéraient la viande attachée encore aux ossements, la graisse, la moelle, puis broyaient ces os pour l'agriculture.

— Les Roux sont dans la désolation. Leur Messie tarde à retourner auprès d'eux et ils interprètent cette absence comme un désaveu. Ils pensent que Jdrien ne les aime plus. Ils sont très affligés. De plus la chasse aux baleines se déplace de plus en plus

vers l'Est et la Guilde des Harponneurs a créé là-bas une autre unité de récupération plus efficace. Ils n'ont plus que très peu de déchets à traiter et leur prospérité a bien diminué, si bien que la plupart ont repris la vie errante des tribus de jadis.

— Jdrien est toujours dans le corps de Jelly ? Mais est-il encore en vie ?

— Il n'y a qu'une personne qui en est formellement certaine. Une jeune fille rousse qui l'attend depuis des mois à proximité de l'amibe et qui reçoit parfois des messages télépathiques de son amant. Elle se nomme Vsin et habite seule là-bas, près d'un trou à phoques qui lui fournissent sa nourriture. Elle ne désespère pas, elle. C'est un personnage extraordinaire qui pour vivre avec Jdrien n'hésitait pas à se bourrer de thermo-hormones. Son métabolisme basal ainsi modifié lui permettait de rester dans l'atmosphère chaude où Jdrien doit vivre en tant que métis. Elle aurait pu en mourir si elle avait continué. Mais si Jdrien revient elle recommencera.

— Pourtant l'amour d'un seul être n'existe pas chez les Roux qui ne connaissent pas la notion de couple, pas plus que celle de père ou de mère unique.

— Oui, mais Jdrien est le Messie né d'un père connu et d'une mère connue. Jdrien a d'autres mœurs et Vsin vit comme lui.

Il n'y avait plus que quelques chaudières qui faisaient fondre le lard et les déchets de viande. Les Roux en faisaient ensuite des cubes qu'ils revendaient tels quels ou donnaient à des tribus démunies.

Il ne restait que des vieillards pour activer les feux et de jeunes enfants. Les adultes les plus valides s'éloignaient de plus en plus du Dépotoir. Ruanda admirait toujours l'entassement des vertèbres géantes qui formaient des tunnels à claire-voie, des labyrinthes sans fin. Combien de squelettes ainsi reconstitués par les Roux qui commençaient de porter un culte mineur aux baleines, des milliers ?

— Seuls les ossements les plus petits sont broyés. Ils respectent vraiment ces gros animaux.

— Je pense à Vsin, dit l'écrivain. J'en ferai peut-être une nouvelle.

Le Président qui avait peine à marcher sur ses jambes atrophiées haussa les épaules :

— Les histoires de Roux n'intéressent personne... J'ai beau faire, la population, dans sa grande majorité, reste hostile au Peuple du Froid et raciste.

— La faute aux Néo-Catholiques qui les présentent comme l'émanation du Mal absolu. Jadis c'étaient les Juifs qu'on accusait d'avoir crucifié le Christ.

Ils saluèrent quelques vieillards et le Kid échangea aussi quelques mots. Ils racontaient tristement que le Dépotoir finirait par disparaître. La Guilde des Harponneurs avait trouvé un nouveau profit en exploitant les déchets.

— Nous leur avons appris comment il fallait faire, disait un Roux à la fourrure blanche, et maintenant ils veulent le faire seuls. Autrefois ils gaspillaient la baleine mais la baleine maintenant n'emprunte plus les mêmes voies.

C'était un bilan consternant et R ne cachait pas son émotion. Sa sensibilité d'écrivain était bouleversée par cette décadence d'un centre autrefois animé.

— Qu'allez-vous faire pour eux ?

— Je vais essayer de traiter avec la Guilde des Harponneurs, mais c'est toujours difficile avec eux. Le passé est toujours présent et je ne dois pas oublier qu'ils m'ont renversé et ont favorisé l'invasion panaméricaine. La guerre civile a été effroyable, même si nous l'avons gagnée.

Ils retournèrent au train spécial du Kid qui, épuisé, s'effondra dans son fauteuil roulant. Il dut avaler quelques médicaments pour lutter contre la fatigue.

— Mon cœur n'a jamais accepté mon handicap : mes petits poumons. Il s'use très vite d'après les médecins.

— Vous devriez renoncer à ce voyage.

— C'est impossible. Il faut que le 160° Réseau soit relancé au plus vite et ma présence est importante. Il faut constamment apparaître pour que les ordres soient exécutés.

— Vous pensez vraiment construire ces lignes en un temps record ?

— Avec les poseuses équipées de batteries de bactéries, c'est possible. Les nouveaux rails sont merveilleux. Et les bactéries les filent comme jadis les araignées filaient leur toile.

Ce fut le soir que le message arriva de Market Station.

— Yeuse sera là d'ici quelques jours, fit le Kid enthousiaste.
Vous allez revoir votre femme, Ruanda.

R restait discret mais ses yeux brillaient de satisfaction.

— Mais pourquoi diable a-t-elle fait ce détour par Market Station ?

CHAPITRE XVII

Ce matin-là il prit le livre de cette femme qui portait le même nom que lui, Ragus : *Les Mémoires d'une Femme de Langue Française* et essaya de s'y intéresser. Dans le fond de lui-même il n'était pas certain de s'appeler Lienty Ragus, bien que ce dernier nom figurât sur son bras, gravé au fer rouge. Les deux premières lettres étaient presque invisibles et il fallait colorer la peau autour pour les faire apparaître. Peut-être était-ce la marque d'un maître cruel, et il n'aurait été qu'une sorte d'esclave traité comme du bétail ?

Au début de sa lecture il dut faire un effort violent pour ne pas jeter le livre mais, dès que cette soi-disant ancêtre parla de l'élevage des rennes, il commença de se passionner. Lorsque voyageuse Hilton, en fait Mile Anga, revint, elle le trouva plongé dans les *Mémoires*.

Il ne se rendit pas tout de suite compte qu'elle était émue, haletante.

— Lienty, les Tarphys rôdent dans mon département et mon collègue panaméricain leur a dit que tu venais souvent consulter des livres d'archéologie. C'est un mouchard-né. Il va nous nuire. Il faut que je te trouve une autre cachette. Ce ne sera pas facile avec cette pénurie de compartiments. Il est encore arrivé tout un train d'intellectuels qui travaillent sur les bandes dessinées d'autrefois.

Gus ne savait pas ce qu'était une bande dessinée et il regardait le livre qui reposait sur ses moignons. Il avait glissé, un index entre les pages pour marquer l'endroit où il avait été interrompu.

— J'ai apporté de quoi manger... On ne trouve presque plus rien sauf dans les cafétérias. J'ai envie d'aller prendre mon repas là-bas ce soir et d'emporter discrètement le tien si je ne dois pas me faire

prendre...

— Cette femme était bizarre, dit-il soudain, ne voulant pas sortir de l'impression forte que lui procurait la lecture. Je me demande si elle ne possédait pas des dons exceptionnels.

En voyant le visage de Mile perdre son air anxieux et s'épanouir de satisfaction il sut qu'il avait vu juste.

— En fait elle possédait un don de voyance... Je veux dire qu'elle était capable de lire dans le cerveau des gens ce qu'ils étaient en train de penser. Le plus fort est qu'elle ne s'en vante pas et laisse au lecteur le soin de le découvrir. Si on ne lit pas attentivement l'ouvrage on peut passer à côté de cette découverte.

— Comme je suis heureuse, soupira-t-elle. Sans ces Tarphys ce serait ma plus belle journée. Tu te rends compte, Lienty ? Une ancêtre télépathe, ce qui explique que le fils de Lien Rag, Jdrien le Messie des Roux, possède des pouvoirs surnaturels.

— Doucement, n'embrouille pas tout. Personnellement si je suis un Ragus je suis tout à fait normal, tristement normal. Et je t'en prie, ne m'appelle pas Lienty mais Gus. Je ne m'y habitue pas.

Elle préparait du riz avec du poisson séché qui en cuisant dégageait une odeur forte.

— Je crois que c'est de la baleine... Ou du phoque. On ne trouve plus rien. Les magasins sont réquisitionnés pour ces barbares qui partent en guerre. Cette femme n'a pas écrit ce livre pour raconter uniquement ses souvenirs. Il y a un sens caché mais pour le découvrir il faudrait posséder à fond le français archaïque. Pour y parvenir j'aurai besoin de l'étudier encore durant deux ou trois ans, à condition d'y sacrifier plusieurs heures par jour. Le mieux serait que je retourne en Transeuropéenne et que je travaille avec ces gens de « La Maintenance de la Langue Française ». Mon passeport panaméricain est périmé et impossible à renouveler, puisque je suis cataloguée comme une Rénovatrice du Soleil. Les Transeuropéens ne m'accepteront jamais.

Gus trouva une feuille de papier pour marquer sa page et descendit de son divan. Il se hissa sur un tabouret à hauteur de Mile et la prit par la taille. Elle frissonna sous sa combinaison informe.

— Je vais essayer de trouver une autre cachette. Si seulement..., dit-elle en se mordant les lèvres.

— Oui, continue.

— Excuse ma brutalité, mais si je pouvais trouver des jambes artificielles ?

— Je ne sais pas marcher avec.

— Tu as peut-être su.

— Non, j'ai essayé des pilons en plastique avant de venir dans la Dépression Indienne et je me suis cassé la gueule chaque fois.

— Il faut que nous trouvions une solution.

— J'en ai une, dit-il d'une voix très ordinaire ; c'est de les tuer tous les deux.

Elle sursauta et il crut qu'elle s'était brûlée avec la casserole de riz.

— Ne parle pas ainsi, hurla-t-elle. Pas comme ces barbares d'ici.

— C'est la seule façon d'obtenir un sursis. J'ai tué Pacra, je peux tuer ceux-ci.

— Tais-toi, tu me fais peur.

Ils déjeunèrent en silence puis elle repartit très vite reprendre son travail, lui recommanda de fermer soigneusement la porte. Il démonta son pistolet, l'essuya avec soin avant de le remonter. Les Tarphys allaient bientôt le découvrir mais il ne voulait pas penser qu'à eux. Il y avait ce livre fascinant à terminer.

Par l'un des hublots il pouvait se glisser en dehors du compartiment et disparaître sous les wagons d'habitation et de la B.A.M. Nul ne pourrait le suivre là-dessous car le vent avait accumulé la glace, ne laissant que des passages étroits. Un homme normal aurait dû ramper et n'aurait pu le faire des heures. C'était la seule solution envisageable.

Il reprit sa lecture avec avidité. Au bout d'une demi-heure il dut arrêter car il éprouvait une sensation de vertige et il ferma les yeux. Tout tournait dans sa tête. Il aurait été incapable de se mouvoir sur ses mains sans tituber.

Il reprit le livre et eut l'impression que les lettres flottaient sur le papier, pouvaient se déplacer, se rapprocher, s'éloigner. Surtout dans ce passage où elle expliquait en anglais comment les mots français avaient été déformés et incorporés dans la nouvelle langue officielle. Il dut une fois de plus refermer le livre, craignant de subir une sorte d'envoûtement. Plutôt une hypnose, et ce n'était pas le moment le plus adéquat avec ces tueurs aux aguets.

Il alla chercher ses fourrures, fixa le livre à l'intérieur d'une

doublure et prit un peu de ravitaillement dans le garde-manger. De ce poisson séché qui devait être de la baleine, mais ça n'avait pas du tout le goût de viande.

Sans difficulté il passa au-dehors du wagon, put refermer le hublot avant de se laisser choir sur le quai. Il disparut sous les wagons et, une fois passées les congères de bordures, put normalement marcher sur ses mains. Il faisait de grands détours pour éviter les quais centraux, les plates-formes tournantes. La B.A.M. s'étalait sur des kilomètres en un véritable labyrinthe de culture. Comment en était-on arrivé là ? Voltan Khan avait-il obscurément conscience que sa gloire posthume viendrait de cette institution et non de ses faits d'armes crapuleux ? Ou bien la bibliothèque géante avait-elle un autre but ? Il ne pensait pas qu'elle servait à attirer des hommes utiles pour la Compagnie, des intellectuels qu'on pouvait garder en otages et rendre contre rançon. Sauf quelques cas, peut-être.

Il découvrit sa première trappe à côté d'une sortie d'égout. La tuyauterie devait se boucher parfois à cause du gel et il fallait que quelqu'un se glisse sous le wagon pour casser le bouchon de glace. Karachi Station était très peu chauffée et la température toujours en dessous de dix degrés. Les eaux usées, sitôt sorties des sanitaires, se solidifiaient, et il devait y avoir des corvées chargées d'évacuer les blocs d'inclusion des ordures humaines et ménagères. Curieux qu'il n'y ait pas de Roux affectés à ce sale travail, pensait Gus tout en examinant la trappe.

Il trouva très vite comment l'ouvrir et faillit même la recevoir sur le crâne. Il se hissa dans le sanitaire et découvrit une salle de bains très propre. Lorsqu'il en sortit il vit qu'elle était réservée aux femmes. Il déboucha dans une coursive déserte et pensa que c'était une suite de compartiments d'habitation. Il ouvrit une porte au hasard, n'eut que quelques fouilles à faire. L'homme qui logeait là s'intéressait à la poésie persane d'autrefois. Gus ignorait ce qu'étaient les Persans. Mais il se trouvait dans le département de la poésie universelle qui occupait des dizaines de wagons à étages. Rassuré, il se reposa un instant dans ce compartiment, essaya de comprendre ce qui était écrit dans plusieurs petits livres illustrés d'enluminures, mais renonça.

Il continua sa visite et, dans un autre compartiment, il fit une

découverte merveilleuse : un plan global de la bibliothèque fixé à la cloison. Un plan avec tous les départements, les sections, les sous-sections, les services, les offices spécialisés.

Avec précaution il décolla le plan, le plia et repartit le long de cette coursive. Entendant du bruit il n'eut que le temps de pénétrer dans un sanitaire pour hommes. Il se rassura en voyant que là aussi existait une trappe.

— S'il vous plaît.

Quelqu'un frappait à la porte avec obstination.

— S'il vous plaît, j'ai oublié ma trousse de toilette.

Il hésita puis parvint à vaincre son appréhension, entrouvrit la porte et tendit la fameuse trousse oubliée sur le lavabo. Il ne vit pas son interlocuteur mais, en ramenant sa main, il découvrit horrifié que sa manche de fourrure était restée coincée dans l'ouverture et que son marquage au fer rouge était resté visible durant quelques secondes. Il espéra que l'inconnu n'y avait pas attaché d'importance, bon nombre de gens portant des tatouages.

Lorsqu'il ressortit le couloir était vide et il progressa très vite vers le noyau central de la bibliothèque vers le département des techniques d'autrefois.

CHAPITRE XVIII

— Ce dogme est une absurdité, déclara brutalement Ruanda.

Il avait écouté sa femme raconter comment les Sibériens travaillaient scientifiquement sur la période de la Grande Panique Glaciaire et sur le mystère des périodes intermédiaires.

Jusque-là Yeuse avait été si heureuse de le retrouver, ainsi que le Kid. Ils dînaient dans son train spécial, les deux hommes étant venus la chercher à la frontière avec la Mikado Company, mais cette réaction de Ruanda l'irrita :

— Tu tranches bien vite. Il est certain que certaines lacunes existent... Lien Rag a, par exemple, mis en relief que la succession des papes n'était pas aussi évidente que la Nouvelle Rome voulait le laisser croire.

Elle faillit ajouter que frère Pierre avait été convoqué à Vatican II à cause de la grave maladie du pape actuel et qu'on laissait entendre, en Transeuropéenne, qu'il pourrait à son tour devenir pontife.

Mais Ruanda, toujours agressif, ne lui en laissa pas le temps :

— C'est faire fi des G.I.D., des Gisements Intellectuels Diversifiés. Ils existent et nous avons pu reconstituer certaines périodes grâce à des journaux d'époque, des lettres personnelles, des photographies. Pour ma part c'est avec le journal d'une famille de la région de Nice, assistant jour après jour à la montée du froid et à la descente des glaciers, que j'ai pu écrire ma pièce de théâtre. Et je ne suis pas le seul à avoir travaillé sur ces G.I.D.

— Pourquoi ne seraient-ils pas disposés précisément pour être découverts ? On en a trouvé un grand nombre à une époque, et depuis plus rien.

— Tu vois un complot général partout et la main de Lady Diana

sous chaque chose. Il y a aussi les Aiguilleurs, bien sûr, qui visent à l'hégémonie du monde... Mais il faut être clairvoyant. Les G.I.D. auraient été placés sous la glace pour être découverts et pour renforcer la thèse officielle. Si les Sibériens inventent un nouveau dogme, c'est qu'ils y ont intérêt. Qu'en pensez-vous, Président ?

Le Kid dégustait son dessert avec des mines gourmandes et un air amusé. Il regarda Ruanda puis Yeuse :

— C'est intéressant.

— Vous qui connaissez certains secrets, insista Ruanda faisant allusion à une scène qui s'était déroulée entre eux, et au cours de laquelle le Kid, démoralisé, avait failli lui faire des révélations dangereuses ; vous qui fréquentez Lady Diana, est-ce que ce dogme pourrait avoir un millionième de base vérifique ?

— Je ne me prononcerai pas, dit le Kid. Il y a plus de mystères sur cette terre que d'étoiles dans le ciel.

Yeuse applaudit :

— Bravo, c'est du Shakespeare, ça... ou à peu près.

— Vous ne vous compromettez pas, grogna Ruanda fâché que son ami ne vienne pas à son secours. Je sais, Yeuse, je sais que vous avez de grandes affections pour les Sibériens, pour l'ambassadeur Sernine et un certain général, mais tout de même !

Elle ne rougit même pas, le regarda avec une dignité blessée.

— Ces Sibériens qui sont en train de repousser Jelly vers nous, ajouta l'écrivain au comble de l'exaspération.

— Voyons R, dit le Kid avec indulgence, laissez la politique.

Il sourit à Yeuse :

— Vous avez bien fait de revenir. Nous avons besoin de tout savoir sur les événements qui ont jalonné votre séjour, depuis la mort criminelle de ce journaliste Zeloy, en passant par votre voyage en Sibérienne et le putsch contre Floa Sadon et la tentative d'assassinat contre vous. J'ai envoyé un message très dur à Lady Diana à cette époque... Et j'étais prêt à tout pour vous venger.

— Je préfère parler de la Sibérienne, dit-elle conciliante. Et des trésors que j'ai aperçus sur la banquise nord, ces peaux, ces ivoires. Un trésor fantastique dont j'ai exigé qu'il soit gardé intact.

Ruanda faisait la tête et elle pensa que le général Sofi le rendait soupçonneux. Il devenait donc jaloux désormais, alors que les joies sexuelles ne l'intéressaient que peu autrefois ?

— Et la capitale ?

— Étonnante. Je me souviens d'une coupole en forme de bulbe byzantin assez extraordinaire... C'est une très grande Compagnie qui se remet lentement de la guerre, alors que la Transeuropéenne connaît de graves difficultés. L'aide de Lady Diana est mesurée et toujours marchandée. Les derniers événements vont fermer le robinet.

— Elle connaît des difficultés avec son Tunnel. Une bonne partie se serait éboulée. On accuse les Rénovateurs du Soleil de sabotage mais en réalité elle manque de glaciologues compétents.

Cette allusion directe à Lien Rag par le Kid surprit Ruanda. Il était assez intelligent pour comprendre que le Kid ne supportait pas ses éclats ridicules. Il n'osa pas s'attaquer à Lien Rag et cette petite dérobade lui ôta, tant il en était agacé, son agressivité.

— Jelly est-elle aussi monstrueuse que l'on dit ?

— Un monument de gélatine transparente. Des collines de protoplasma à l'infini. C'est indescriptible et j'ai vu ces peaux, ces ossements. Les Sibériens ne voulaient pas croire à l'existence de cette amibe géante et ont lancé contre elle des attaques dérisoires. Ils ont perdu un monde fou. Il y a eu aussi ce glacier géant, un iceberg de banquise que les vents violents ont projeté sur la flotte. C'est vraiment le pays de la démesure là-haut.

— Comment Jelly peut-elle nous menacer ?

— Les Sibériens semblent avoir trouvé la façon de la détruire, dit le Président.

On apporta d'autres sucreries et des liqueurs.

Ruanda se fit servir un grand verre et Yeuse remarqua ses poches sous ses yeux tombants.

— Je me demande, dit le Kid, si je ne vais pas vous envoyer en Sibérienne.

Ruanda redressa la tête :

— Je pensais que Yeuse retournerait à GSS.

— Moi aussi, mais il va falloir jouer serré avec les Sibériens. J'aimerais assez que ce général Sofi soit nommé ambassadeur à Titanpolis, ajouta-t-il négligemment. Qu'en pensez-vous ?

La jeune femme resta de marbre et son mari haussa les épaules :

— Pourquoi pas ?

— J'ai besoin d'un congé pour convenances personnelles, choisit

alors de dire Yeuse.

Les deux hommes en restèrent stupéfaits.

— Je vais retourner à Market Station mais j'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent.

CHAPITRE XIX

Le collègue de voyageuse Hilton se nommait Spencer et faisait des recherches sur la filiation du Khan, alors qu'il était venu à Karachi Station pour étudier les monuments de l'ancienne péninsule indienne. Il se rapprocha de Mile qui choisissait des livres pour un groupe de chercheurs.

— Vous savez ce qu'est devenu le type qui marche sur ses mains ?

— Pas du tout.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il pourrait se trouver ?

— Non, pourquoi ?

— Des gens le cherchent. Vous savez qu'il est accusé de crime ? Ce n'est pas exactement le genre de personne que nous désirons voir ici.

— C'est vous qui le décrétez, Spencer ?

L'homme pâlit sous sa barbe mal taillée :

— Le conservateur...

— Le conservateur est la tolérance même et ce sont des types comme vous et aussi Stamp du département des idéologies qui gâchez tout.

— Voyageuse Hilton, ricana Spencer, nous savons tous quelle contestataire vous faites... Au fait, et votre passeport ? L'avez-vous retrouvé ?

Elle faisait mine de l'avoir perdu mais il était périmé depuis longtemps, et si les services de police de Voltan Khan l'apprenaient, elle risquait d'être expulsée. Par chance il n'y avait aucun service officiel panaméricain auprès du Khan considéré comme un vulgaire chef de bande. De plus la B.A.M. n'intéressait que médiocrement les

intellectuels de sa Compagnie.

— Vous allez me contrôler ?

— Vous devriez vous montrer prudente avec ce cul-de-jatte. Il est activement recherché.

Elle dut se modérer pour ne pas filer jusque chez elle prévenir Gus. Elle dépassa même l'heure pour ne pas attirer l'attention.

Lorsqu'elle eut découvert qu'il n'était plus chez elle, un désespoir affreux la saisit et elle s'effondra sur sa couchette, pensa que les Tarphys avaient fini par le découvrir. Pourtant son compartiment était en ordre et la porte n'avait pas été forcée.

Peu à peu elle acquit la conviction qu'il était parti de lui-même et la découverte du hublot mal fermé lui donna la solution. Elle se pencha au-dehors et crut apercevoir des traces sur la glace. Peut-être ne lui faisait-il plus confiance ? Ou bien voulait-il lui épargner des ennuis ?

Elle se rendit également compte qu'il avait emporté le livre de son aïeule Ragus, ce qui la réjouit mais l'inquiéta. Elle devrait le rendre prochainement au département des langues mortes.

Comme elle allait ressortir dans l'espoir de l'apercevoir ou d'avoir de ses nouvelles par les petits marchands de la bibliothèque, on frappa à sa porte.

Deux hommes la saluèrent et elle reconnut les Tarphys.

— Nous voudrions vous demander votre collaboration, dit le plus âgé. Nous sommes mandatés pour retrouver un criminel et nous avons un permis du conservateur pour l'interpeller. Comme il a été vu en votre compagnie assez souvent nous pensons qu'il a pu éventuellement venir chez vous.

— C'est exact. Il faisait des recherches à mon département et je l'ai invité ici mais je ne l'ai pas revu depuis plusieurs jours.

— Quelles recherches ?

— En fait je l'ignore car il arrivait du département des mythes et légendes, et les gens qui viennent de là-bas me semblent manquer de sérieux et de bon sens. Mais comme il connaissait la Transeuropéenne nous avons bavardé sur ce sujet. J'ai séjourné assez longtemps dans cette Compagnie.

— Nous permettez-vous de jeter un coup d'œil ?

— Suis-je obligée ?

Ils avaient effectivement un permis du conservateur mais de

durée limitée. Vingt-quatre heures et elle se rendit compte que la date était forcée. Elle le leur fit remarquer et ils sourirent.

— Nous avons déposé une demande et nous avons oublié d'aller chercher le nouveau permis.

Elle avait été sur le point de les laisser fouiller son compartiment, mais soudain une bouffée de mépris pour ces gens-là lui monta à la tête et elle s'obstina :

— Dans ce cas je suis désolée. Vous reviendrez avec le nouveau permis, n'est-ce pas ?

— Comme vous voudrez, dit le plus grand en se dirigeant vers la porte.

Elle ne s'y attendait pas et le coup fut tel qu'elle se sentit projetée contre l'angle dur de l'encadrement de la porte et qu'elle s'effondra.

— Maintenant nous allons jeter un coup d'œil.

Elle les entendit aller et venir, défaire les couchettes, ouvrir les placards.

— J'ai l'impression qu'il était là il n'y a pas si longtemps, dit le plus âgé.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ?

CHAPITRE XX

Les responsables du département des techniques d'autrefois paraissaient très intrigués par sa présence. Gus s'était hissé sur une sorte de banquette pour consulter les fiches et les surveillait discrètement. Il existait deux moyens de communication entre les différents départements et les services administratifs, le téléphone et un tube acoustique. Gus craignait de les voir prendre l'un ou l'autre appareil pour demander des renseignements sur lui. Il n'y avait guère de monde qui s'intéressât à ces techniques anciennes.

Il cherchait dans les fiches celle qui lui permettrait de demander des ouvrages autorisés sur le béton. Il n'en voyait qu'un, sur *L'évolution de la demeure familiale de la préhistoire à l'an 2000*. L'ouvrage se composait de quatre volumes.

Lorsqu'il déposa sa demande les trois responsables se penchèrent d'un même mouvement vers le formulaire.

— C'est un très gros ouvrage, dit l'un d'eux. Vous ne pouvez l'emporter. À cause du poids. Nous pouvons vous appeler un glisseur. Pouvez-vous nous donner votre adresse dans la bibliothèque ?

Il donna celle du département des mythes et légendes, redoutant de les voir sourciller, mais ils restèrent sans réaction.

— Je veux les consulter sur place, dit-il.

— Les quatre en même temps ?

— C'est cela, en même temps.

On lui indiqua une table et peu après on les lui livra sur un chariot spécial. Ils étaient vraiment très gros, remplis d'illustrations, photos et plans détaillés.

Il les parcourut avec attention et finit par se passionner pour toutes ces formes d'habitat qui s'étaient succédé au cours des

millénaires. Il dut faire un effort pour s'intéresser principalement au béton.

Un employé vint allumer les lampes à huile. Il n'y avait pas suffisamment d'électricité pour toute la B.A.M. et des coupures tournantes étaient effectuées. Il se rendit compte qu'il était tard et qu'il devait trouver un endroit pour dormir. Il pouvait manger de la baleine séchée dont il avait rempli une poche mais avait besoin d'une couche.

— Vous gardez les ouvrages ? Je veux dire demain ? Nous allons fermer et nous pouvons les laisser sur la table, lui dit-on.

— D'accord. Je reviendrai à l'ouverture.

Il était dix heures du soir et il n'avait pas vu passer le temps. Il dut s'exposer aux regards curieux en descendant de son siège et en marchant sur ses mains. Tant qu'il restait assis à une table personne ne le remarquait, mais dans les coursives c'était autre chose.

Dans un recoin de wagon, entre les toilettes et le soufflet de communication, il acheta un verre de thé à un petit garçon à la peau très foncée, accroupi devant son réchaud et une sorte de samovar. En fait c'était une petite chaudière avec des robinets à différentes hauteurs et un sifflet qui faisait soupape.

— C'est vous l'homme-pingouin ? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux.

Gus répondit par un grognement. Mais le gosse ne cherchait pas à se moquer.

— Tous les marchands vous connaissent, dit-il. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Oui, d'une couchette, dit Gus sans réfléchir.

— Je peux vous arranger ça pour un demi-dollar.

Gus se balançait sur ses mains après avoir reposé son verre vide.

— Avec un repas chaud en plus. C'est tout à côté. J'ai la concession des toilettes de six wagons. Aucun homme ne peut se glisser par les trappes de visite à cause de la hauteur des congères dans le coin. Nous sommes mal exposés. Moi je peux. Et j'ai droit à un abri, le sanitaire 17 au bout de l'autre wagon. Vous y entrez et vous vous servez de cette clé pour la porte condamnée à gauche. Vous pouvez grimper six marches ? Bon. C'est en haut. C'est étroit mais chaud.

— Et toi ?

— Je dormirai sous la couchette. J'en ai encore pour deux heures. Les poivrots qui sortent de la cafétéria ont toujours besoin de thé fort ensuite.

Gus longea la coursive suivante. La plus dangereuse puisque c'était celle de la cafétéria. Celle-ci était bondée et des bouffées grasses s'en échappaient. Gus affamé dut cesser de respirer. Il espéra qu'on le prendrait pour un de ces petits garçons qui étaient nombreux dans la B.A.M. Ils servaient de coursiers, de glisseurs, s'installaient comme marchands dans les coins les plus délaissés. C'étaient eux, il venait de l'apprendre, qui surveillaient le bon fonctionnement des sanitaires, devaient évacuer les effluents congelés sous les wagons.

Lorsqu'il referma la porte de l'ancienne guérite du serre-frein, il soupira de soulagement, grimpa les marches et découvrit un espace très bas de plafond tout entier occupé par une couchette étroite. Sans hublot. Il s'allongea là-dessus, s'efforça de penser à autre chose que son estomac vide. Il aurait pu mordre dans la viande de baleine mais cette pensée le dégoûtait.

Il sommeillait lorsque le petit marchand le rejoignit. Il apportait une lampe à huile. Et de la nourriture. C'est-à-dire du riz avec du poulet.

— C'est tout ce que sert la cantine depuis quelques jours. Ils attendent des arrivages mais les soldats risquent de tout prendre. Je les déteste.

— Quel est ton nom ?

— On m'appelle Ali. On m'a trouvé dans d'autres toilettes de la B.A.M., au département des littératures enfantines. Ça vous fait sourire ? C'est une vieille dame de ce département qui m'a élevé mais elle est morte et j'ai dû me débrouiller.

— Tu n'as jamais quitté la bibliothèque ?

— Pour quoi faire ? C'est une station ici. Je peux marcher des jours avant d'en faire le tour.

— Pourquoi m'abrites-tu ?

— Vous avez des ennuis. Tous les marchands ont eu des ennuis avec les gens du Khan et nous avons créé une société de secours immédiat. Ici on vit sous la loi du droit d'asile. La même que pour les livres, les manuscrits, les documents. Il a bien fallu cette loi pour empêcher les barbares de tout saccager ou de revendre les livres de

prix. Nous en bénéficiions aussi et nous n'aimons pas ces deux étrangers qui vous recherchent. Mangez, c'est chaud.

— Et toi ?

— C'est fait. L'ennui, voyez-vous, c'est que si je grandis je perdrai la concession de ces sanitaires. Je ne pourrai plus passer par les trappes. Alors je ne mange pas trop et j'évite tout ce qui fait grandir. Au département de médecine, section diététique, j'ai lu des tas de bouquins sur le sujet, mais je n'y comprends pas grand-chose. C'est vrai qu'il existe une hormone de croissance ? On l'appelle aussi S.T.H. ?

— Je n'y connais rien, avoua Gus qui puisait dans le plat avec ses doigts.

Ali soupira :

— C'est bien ma chance. J'arrive pas à me faire expliquer ces choses-là et les médecins qui viennent consulter les ouvrages ici se fichent bien de moi.

— C'est pourquoi tu ne manges pas ? fit Gus soudain interdit.

— Oui. Et je m'installe dans le recoin le moins chauffé pour éviter de grandir. Il paraît que le froid rapetisse, et j'ai lu que jadis les plus petits étaient les Esquimaux, les Lapons. Je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir.

— Mais ton commerce ?

— C'est pas suffisant pour me payer un compartiment, même pas une couchette ni une demi. La demi c'est celle qu'on partage avec un autre une nuit sur deux. Mais ça fait toujours des histoires et si l'autre tombe malade on peut quand même pas l'envoyer dans les couloirs glacés.

Il regardait le plat de riz avec un air crispé et dans la lumière faible de la lampe son visage luisait. Gus s'arrêta de manger.

— Vous ne finissez pas ?

— Ça suffit comme ça. Je vais te régler la pension.

— Ça presse pas.

Mais il prit le demi-dollar. Gus lui demanda s'il pourrait lui faire une commission le lendemain.

— Je fais tout ce qu'on me demande, dit Ali. Et si vous me voulez dans votre couchette je suis prêt.

Stupéfait, Gus secoua la tête et dit qu'il avait besoin de dormir. Ali souffla la lampe, se glissa sous la couchette. L'infirme ne

parvenait pas à s'endormir. Il sentait qu'il dispersait ses recherches mais s'avouait que cette bibliothèque gigantesque le fascinait, et qu'il éprouvait peut-être le besoin d'y séjourner encore longtemps, à la recherche d'une culture qu'il avait possédée jadis avant son amnésie.

Ali le secoua très tôt :

— Faut que j'aille découper les blocs de saloperie, dit-il, et j'en ai pour un moment. Je vais vous chercher du thé bien chaud et vous pouvez faire réchauffer le riz sur la lampe. J'en aurai pour deux bonnes heures et j'irai ensuite faire ce que vous me demanderez. Je n'ouvre mon commerce que vers dix heures.

Gus refit chauffer le riz gluant, avala son thé sucré en se forçant. Il lui faudrait des forces. Au bout de deux heures trente Ali revint.

— Je suis petit mais costaud, vous savez, et j'arrive à porter de gros poids sur mon dos, presque cent livres. Je ne parle pas des livres écrits mais du demi-kilo. Si vous avez une grosse charge, n'hésitez pas.

— Tu ne fais pas comme les autres qui tirent les objets lourds et les voyageurs sur une sorte de couverture ?

— Je n'ai pas le droit. C'est un syndicat et il faut s'inscrire sur une liste d'attente. Moi je suis porteur libre, sur mon dos il m'est arrivé de porter des gens qui ne peuvent pas marcher et si vous voulez je peux vous porter aussi.

— Allons donc, je suis trop lourd.

— Je ne pense pas. Vous avez déjà perdu la moitié au moins avec vos jambes. Les jambes c'est pas croyable ce que ça pèse.

Il ramassa une poignée de riz et la poussa dans sa bouche.

— Si tu ne manges pas tu ne peux pas avoir assez de force pour me porter.

— On peut essayer. Pas ici c'est trop étroit, mais en bas. Il n'y a personne pour le moment.

— Écoute, je veux que tu ailles voir une voyageuse. Elle travaille au département d'archéologie et...

— Je la connais. Elle m'a souvent appelé pour porter des livres et elle est gentille, mais on ne dirait pas avec ses lunettes et son regard... Que dois-je lui dire ?

— Je veux d'abord savoir si elle est venue à son travail ce matin.

— Bien c'est facile et ensuite ?

— Tu lui diras que je veux la rencontrer, mais je ne sais où. À ton avis ?

— Il y a le grand compartiment amphithéâtre pour les réunions du conseil de gérance de la B.A.M. Il ne sert pas souvent. Je sais comment on y pénètre et vous serez tranquilles. Il faudra vous vêtir chaudement car il n'est pas chauffé tout le temps.

Ali partit rapidement et Gus descendit aux toilettes. Mais il ne trouva rien pour se jucher et se regarder dans la glace et dut faire des acrobaties. Il avait besoin de se raser et de prendre une douche. Celle de ces toilettes était glacée et il renonça, remonta dans la guérite pour attendre le jeune garçon. Dans la vague clarté du petit hublot qui éclairait le bas de l'escalier il continua la lecture de l'ouvrage de l'aïeule Ragus, *Les Mémoires d'une Femme de Langue Française*. Très vite il se laissa envoûter par le texte et la typographie hallucinante.

CHAPITRE XXI

Lorsqu'il le découvrit assis sur la deuxième marche du petit escalier, Ali recula d'effroi :

— Hé ! c'est moi Ali... Votre copain... Qu'est-ce qui vous arrive, vous avez bu de la vodka ? Non, vous avez fumé des bouts transeuropéens ? C'est ce salaud de Mahed qui vous les a vendus ? Il trafique avec la drogue, ce salaud, et nous aurons des histoires si jamais le Khan l'apprend. Il n'y a que lui qui a le droit de faire ce commerce.

Gus regardait l'enfant sans le voir, dans un nuage pourpre et jaune. Il était au centre d'un brasier énorme et ne parvenait pas à s'en sortir.

— Manquait plus que ça, gémissait Ali, nous voilà beaux. Je peux pas vous laisser là. Faut remonter. Oui, remonter... Voyageuse Hilton ne viendra pas. Elle est malade chez elle. Elle a envoyé un message acoustique.

— Voyageuse Hilton ?

Dans son ivresse purement mentale, Gus découvrait une réalité à laquelle s'accrocher.

— Oui, voyageuse Hilton que vous m'avez envoyé chercher, vous vous souvenez ?

— Voyageuse Hilton, voyageuse Hilton...

Répétant sans cesse ces deux mots, Lienty Ragus réussit à s'évader du brasier imaginaire où il avait failli perdre la raison. Ali, voyant qu'il sortait de ses hallucinations, ne cessait de lui répéter la même chose et soudain Gus sourit faiblement :

— Salut, petit... J'étais mal parti. La faute à ce satané bouquin que je lisais.

Il lui avait échappé des mains et Ali le ramassa avec l'air de

douter des paroles de Gus.

— C'est ça votre drogue ?

— Tu n'y crois pas, et pourtant... Tu as vu voyageuse Hilton ?

— Vous ne m'avez pas entendu ? Elle est malade chez elle.

C'était bien ce qu'il craignait. Et cette maladie n'était pas normale.

— Tu n'as pas repéré les deux étrangers qui me cherchent ?

— Pas encore, voyageur, pas encore.

— Tu peux m'appeler Gus.

— Pingouin Gus ? fit Ali moqueur. Écoutez, je peux retourner aux nouvelles, mais je vous en supplie, ne vous droguez plus.

— Tu te trompes, petit, tu peux fouiller dans mes poches j'ai pas de drogue.

— Même pas des bouts rouges transeuro ? Mahed ne vous a pas vendu sa camelote ?

— Non. Juste ce livre.

Il remonta dans la couchette mais garda le livre fermé. Ali ne revint qu'une heure plus tard, disant qu'il avait parcouru la plupart des départements où les Tarphys auraient pu se trouver.

— Rien du tout.

— Ils sont chez voyageuse Hilton, dit Gus. Ils me tendent un piège.

— Comment savent-ils que vous pourriez retourner là-bas ?

— C'est leur dernière chance. Ils savent que je peux me cacher des années dans la bibliothèque.

— C'est sûr. Moi-même en douze ans je n'en ai pas encore visité tous les wagons. Paraît qu'il y a de drôles d'endroits, des wagons hantés.

L'air incrédule de Gus le fit enrager :

— Je vous assure que c'est vrai. On dit que des tas de gens reviennent voir leur livre, de grands écrivains, de grands philosophes. Je connais un vieux qui a rencontré un certain Victorogo et depuis on l'appelle comme ça, Victorogo. Pour rien au monde il ne retournerait dans ce wagon-là. Et puis il y a les wagons aux vers. Paraît que c'est des milliards de vers qui bouffent des bouquins et qu'on n'a rien trouvé pour les empêcher. Pour qu'ils ne se répandent pas ailleurs on leur jette des livres trop abîmés.

— Qu'est-ce que c'est des vers ? demanda Gus.

— C'est une bête longue sans pattes...

— Comme moi ?

— Vous n'avez jamais vu des livres avec des trous, des galeries ?

C'est leur travail. On raconte que des gens sont allés là-bas et qu'on ne les a jamais plus revus.

Gus se souvint alors du plan de la bibliothèque qu'il avait trouvé dans un compartiment d'habitation et le sortit de sa poche.

— Aide-moi à le fixer au mur.

— Avec le riz ? Ça colle ?

— Si tu veux. Le papier est imperméable.

Ils le plaquèrent contre la cloison et Gus soudain sursauta :

— Dis donc... Tu ne trouves pas que ça ressemble à quelque chose de précis ?

— Si, à un champignon. Y a un type qui en cultive ici sur du crottin de cheval, même que ça pue drôlement.

— Un champignon si tu veux mais aussi un cerveau humain, non ?

Ali plissa ses paupières :

— Peut-être, fit-il sans enthousiasme. Comme ces planches qu'on peut regarder au département de la médecine section anatomie, sous-section du système nerveux ?

— C'est assez extraordinaire, dit Gus. Y a-t-il une volonté à l'origine pour organiser la B.A.M. selon les circonvolutions cérébrales ?

— Y a plus d'un siècle qu'elle a été créée, vous savez, et chaque année on ajoute une rame, souvent beaucoup plus. Elle n'arrête pas de grandir. C'est elle qui absorbe l'hormone de croissance, ajouta-t-il sinistre.

Gus repéra les chemins d'accès jusqu'au compartiment d'habitation de Mile. Il était le seul à la connaître sous sa véritable identité et devait surveiller ses paroles.

— Le mieux c'est de passer par là, dit le gosse, on traverse le département de la littérature enfantine où j'ai passé mon enfance et on tombe sur celui du droit écrit. Brr ! c'est sinistre là-bas et les responsables sont sévères. Mais on tâchera de passer sans se faire remarquer.

— C'est pas facile avec moi, dit Gus.

— Justement. Vous grimperez sur mon dos et on va trouver une

pelisse qui descendra jusqu'à terre. Tout le monde sera roulé. On cherche un bonhomme qui se trimbale sur ses mains pas un grand gaillard de un mètre quatre-vingts.

— Je serai trop lourd pour toi.

— S'agit pas de faire tout le trajet mais juste les endroits délicats.

— Et une fois devant la porte de voyageuse Hilton ?

— Faut y réfléchir. Ces types peuvent pas venir ouvrir, dévoiler qu'ils sont là. Ils vont l'obliger, elle, sous la menace d'une arme. Vous pouvez lui glisser un message.

— Un message, répéta Gus.

— Vous allez la surprendre parce qu'une fois juché sur mes épaules vous serez grand, aussi grand qu'elle. Il faudra lui faire signe de rester tranquille.

— D'accord, dit Gus, je sais quel message je lui donnerai. Je pense qu'on peut venir à bout de ces deux types... Maintenant imagine qu'il leur arrive quelque chose.

— Quelque chose de grave ?

— Oui, un accident.

Ali grimaça. Il regarda le plan de la B.A.M. avec un air pénétré.

— On n'aime pas les accidents dans le coin. Nous sommes au milieu de fous furieux, des guerriers assoiffés de sang, des barbares, et ici tout le monde s'emploie à observer la non-violence. Il y a des petits trafics, des combines, des magouilles, mais le sang est rarement versé. C'est un univers protégé.

— Tu parles bien, ironisa Gus.

— Chaque mois il y a une conférence obligatoire et on nous dit de telles choses, et nous y croyons parce que nous avons besoin de survivre au milieu de ces orgueilleux, malades de l'envie de tuer. Je ne fais que répéter mais je finis par y croire et nous y croyons tous, à la Société de Secours Immédiat.

— D'accord. Je devrai donc me débrouiller si jamais il leur arrivait un accident.

— C'est-à-dire qu'on pourrait les faire disparaître. Une fois qu'il fera nuit.

Il pointa son doigt sur le plan-cerveau :

— Ici, dans le wagon aux vers.

Gus se demanda à quelle région du cerveau correspondait cet

endroit.

CHAPITRE XXII

Sur le chantier du Réseau du 160° accouraient des travailleurs de toute la Compagnie. Des machines utilisées sur le Viaduc transbanquisien étaient prêtes pour rejoindre le grand Nord.

En compagnie de Yeuse, de Ruanda, le Président Kid tint à se rendre jusqu'au terminus. C'était Lichten, l'ancien maître Aiguilleur, ancien chef de la police limogé par le Kid, qui dirigeait les travaux.

Après avoir piétiné des années, le Réseau allait recevoir une impulsion nouvelle et, en écoutant les explications de Lichten, le Kid se sentait envahir de regrets. Pendant des années il avait tout sacrifié au Viaduc et à Titanpolis alors que dans cette zone la banquise était la plus résistante du monde, la moins tourmentée.

Lichten prévoyait, si les promesses étaient tenues, de progresser de mille kilomètres par an, peut-être même plus.

— Dès que la première poseuse de rails à fibres bactériennes sera sur place, tout sera simplifié. L'infrastructure ne pose que des problèmes mineurs, sauf en quelques endroits. Nous devrons certainement éviter une région chaotique où se forment les plus grosses congères courueuses du monde. Les vents y dépassent les quatre cents kilomètres à l'heure et peuvent emporter un homme dans les airs.

— Il y a les glaciers mobiles, dit Yeuse. On les appelle improprement icebergs, et ils sont fantastiques. J'en ai vu un justement entre le 44^e et le 45^e qui ravageait la flotte sibérienne. Un million de tonnes. Il a creusé dans la banquise un canyon profond.

Au retour, le Kid lui fit signe de la suivre à l'écart et lui demanda pourquoi elle voulait de l'argent et un certain matériel.

— S'agit-il toujours de Lien Rag ?

— J'ai une piste sérieuse. Il serait en vie et aurait, avec Kurts le

pirate, trouvé la « Voie Oblique ». On l'a vu pour la dernière fois...

— Toujours lui, soupira le Kid. Vous êtes prête à avaler n'importe quelle ânerie. Depuis dix ans on le voit partout, on le signale aux quatre coins de la planète, on connaît des gens qui connaissent des gens qui... Vous ne comprenez pas qu'il a donné naissance à une légende qui devient chaque jour plus forte, plus dangereuse, car Lien est mort, et c'est passer sa vie à poursuivre un fantôme que d'agir ainsi.

— J'ai confiance en Sernine qui m'a donné ces renseignements. Lien Rag et Kurts se sont trouvés à une époque à Gravel Station, dans la Dépression Indienne, sur la ligne des Maldives. Je veux aller là-bas. Il se trouve que les Aiguilleurs, sous des prétextes fallacieux, ont shunté la station, construit une ligne qui la rejette et cela en dépit des règlements de la CANYST.

Le Kid secouait la tête avec commiseration.

— Vous devez m'aider. C'est la dernière fois que je vous parlerai de Lien Rag. Si j'échoue, vous disposerez de moi à votre guise.

Le Kid tressaillit et pendant une seconde se laissa envahir par ce très vieux fantasme qu'il avait soigneusement enfoui toute sa vie. Lui, l'avorton, s'assouvisant dans le corps de Yeuse.

La jeune femme eut la révélation fulgurante de cette pulsion irraisonnée et ne fit rien pour dissiper le trouble qui s'ensuivit.

— De l'argent, répéta le Kid, je peux vous en donner, du matériel, mais il vous faudra des hommes... Et je ne peux engager des covoyageurs de la Banquise dans cette affaire.

— J'ai quelqu'un, dit-elle.

— Un amant ?

— Non. Mais il m'aidera.

— Vous avez demandé un compartiment séparé et Ruanda n'a rien dit.

— Nous n'éprouvons que de l'amitié l'un pour l'autre, et vous le savez bien.

Dans la semaine, le train spécial retourna vers Hot Station où Yeuse devait retrouver l'agent commercial Engol. Ils s'étaient donné rendez-vous dans un bar discret du centre commercial du centre de la station.

— J'aurai l'argent et le matériel, dit-elle.

— Vous êtes très habile. Vous avez parlé de moi au Président ?

— Oui. Il sait que vous êtes un excellent acheteur et vendeur pour la Compagnie.

— Il approuve votre expédition vers Gravel Station ?

— Disons qu'il ne la désapprouve pas.

— Et c'est pour bientôt ?

— Tout va aller très vite. Je dois me rendre à Kaménépolis pour deux jours.

Il sourit :

— Toute la station est en effervescence. La créatrice de la nouvelle Kaménépolis est de retour et on va lui faire une réception triomphale. Votre mari est déjà là-bas ?

Elle inclina la tête :

— Le matériel, un train spécial, sera disponible du côté d'Amertume Station.

— C'est de la folie. Les C.C.P. sont toujours aussi dangereux là-bas. Même si depuis des années ils sont sous haute surveillance.

— C'était plus prudent d'emprunter ce réseau que de rouler sur celui de l'Ouest. C'est une exigence du Kid. De même nous aurons un matériel d'apparence vétuste, un vieux train, mais l'aiguillage de remplacement sera en excellent état. Si vous acceptez de collaborer avec moi, soyez à la frontière dans une semaine au plus tard. Nous emprunterons des lignes secondaires pour ne pas attirer l'attention. Officiellement nous serons des revendeurs d'huile de phoque.

Il fit la grimace :

— On va vivre dans cette odeur désagréable.

— Je sais, mais c'était préférable. Nous aurons ainsi du carburant disponible sans qu'on puisse s'en étonner. Nous ferons quelques ventes en cours de route. Il y aura un wagon rempli de ravitaillement pour les malheureux de Gravel Station.

— Si nous trouvons des survivants.

Yeuse blêmit :

— Vous croyez qu'ils auraient pu tous mourir ?

— Crever, oui. Il n'y a rien là-bas et la banquise est trop épaisse pour les phoques ou pour forer des trous de pêche. Il n'y a pas de serres, paraît-il, rien que du sable extrait d'un puits certainement écroulé depuis longtemps. Que puis-je espérer de ma collaboration ?

— Le Kid vous accorderait des exclusivités d'exportations et d'importations. Vous aimez la franchise, n'est-ce pas, et vous ne

faites rien pour rien ?

— Comme vous-même, dit-il en levant son verre de jus d'orange pour lui porter un toast.

Autour de la ville il y avait les plus grandes serres arboricoles de la planète, avec des orangers à perte de vue. L'exportation commençait à prendre de l'ampleur.

— J'aime assez votre cynisme s'il est le reflet de votre efficacité, dit-elle. Vous avez prévenu votre femme que vous partiez en ma compagnie ? Sait-elle que j'ai une réputation de dévoreuse de mâles ?

Un instant il ne sut que dire puis éclata de rire :

— Vous êtes bien renseignée. Peu de gens savent que je suis marié et que j'ai deux enfants, mais le Président Kid a une excellente police. Il a fait faire une enquête, je suppose, afin de savoir si j'étais capable de vous seconder et si je ne visais pas seulement le fric ?

— Vous avez deviné. Nous aurons aussi des *Instructions Ferroviaires* encore plus précises sur Gravel Station, sur cette Gen Station où nous devrons installer notre aiguillage. Il faut avoir la certitude que la voie secondaire shuntée n'a pas été démontée. Je sais que ce serait contraire aux lois mais il faut s'attendre à tout.

Dans la soirée elle reprit un train régulier pour Kaménépolis. Même pas un rapide, un simple train express bourré de gens qui allaient passer la fin de semaine dans la ville réputée pour ses spectacles et ses distractions.

D'après les conversations, Yeuse comprit que les choses s'étaient quelque peu dégradées dans Kaménépolis, et qu'on y trouvait désormais beaucoup plus de night-clubs et de maisons de plaisir qu'à son époque. Il y avait aussi de grandes attractions foraines et un centre nautique extraordinaire où l'on pouvait passer plusieurs jours et plusieurs nuits sans jamais s'ennuyer une minute. Ces gens-là vantaient aussi les restaurants raffinés, les traînels de luxe.

Elle fermait les yeux et la même image lui revenait désormais assez souvent. Elle était dans le train spécial du Kid et lisait dans son compartiment. Vers minuit elle se levait, enfilait une robe de chambre et allait retrouver le Kid qui travaillait dans son bureau. Elle ne disait rien, mais poussait son fauteuil jusque dans le

compartiment à coucher voisin. Elle refermait la porte et défaisait sa robe de chambre sous laquelle elle était nue. Ensuite elle s'était refusée à fermer les yeux et avait regardé le Président se déshabiller. Lui aussi ne la quittait pas du regard, surveillant le moindre changement d'expression, la moindre lueur sardonique, mais elle était sereine, sans états d'âme. Ensuite elle avait concentré son attention sur son sexe qui méritait la réputation que les porteurs de ragots lui faisaient. Elle était restée toute la nuit.

« — Je suis comme un vilain petit singe accroupi sur toi », lui dit-il soudain.

« — Tu n'es qu'un homme, lui avait-elle répondu. Je ne retiens que l'homme qui me pénètre. »

Il lui avait dit que son geste était inutile, que sa décision était prise depuis leur première conversation et elle avait attendu sans frémir. Il avait dit oui et c'était mieux ainsi, mais aurait-il dit non qu'elle se serait débrouillée autrement, et de la même façon s'il avait fallu.

CHAPITRE XXIII

Engol était à la frontière depuis deux jours et la surprit quand elle descendit de sa draisine qui l'avait conduite jusqu'aux nombreuses voies de garage. Leur train se trouvait dans un coin perdu, à côté de congères noircies par les fumées. Le chauffeur de la draisine avait eu une moue de mépris pour cette vieille loco et ces wagons branlants :

— Vous allez loin avec ça ?

— Vous inquiétez pas, voyageur, lui répliqua-t-elle en lui donnant un billet.

Outre Engol, il y avait trois hommes, le chauffeur et le mécanicien, plus un ami d'Engol, un certain Sala, une force de la nature.

L'agent commercial était en train de dîner lorsqu'elle entra dans la salle à manger. Il se leva et les trois autres en firent autant puis ils applaudirent :

— C'était un beau triomphe. Nous en avons vu une partie à la télé du bar le plus proche. Vous avez été reçue comme une reine d'autrefois.

— Parlons d'autre chose, voulez-vous, fit-elle sèchement.

Engol ne parut pas surpris si les autres échangèrent un regard entendu. Ils devaient comprendre qu'elle était celle qui donnait des ordres et Engol un collaborateur comme eux.

— Vous avez tout vérifié ?

— C'est parfait.

— Voyageuse, dit le mécanicien, voulez-vous manger quelque chose ? Il reste du gigot et des légumes.

— Ça sent d'ailleurs très bon. Vous faites la cuisine, Stewe ?

Elle connaissait leur nom, le Kid lui ayant communiqué tous les

renseignements.

— Oui, mais Enrique le chauffeur est aussi fort que moi.

Ils appartenaient à une équipe qui faisait partie des services de la Présidence, le Kid ne voulant prendre aucun risque.

— Tout est en ordre, dit Engol. Les pleins sont faits, il ne manque rien. Nous avons même un schéma de route, cette vieille loco étant dotée d'un lecteur d'itinéraire électronique. Il est heureusement camouflé dans le tender.

— Nous pouvons partir, dit-elle à leur grande stupéfaction. Je mangerai un morceau pendant ce temps et puis je rejoindrai mon compartiment.

Le chauffeur et le mécanicien disparurent. Sala également et Engol s'assit en face d'elle, suivant chacun de ses gestes avec attention.

— Je crois que tout ira bien, dit-il. Vous m'avez assigné ma place et je préfère.

Elle continuait de manger et il alluma une cigarette, se planta devant un hublot.

— On va escamoter le poste-frontière banquisien, mais les Cellules de Coordination Populaires ne vont pas nous louper. Que faire si jamais ils veulent tout fouiller ?

— C'est prévu. Ils ont été payés. Un péage.

Engol aperçut ces visages figés lorsque le convoi ralentit. Ils étaient sur les quais détruits, armés jusqu'aux dents, le regard haineux. Depuis longtemps l'idéologie n'était plus qu'un prétexte. En fait c'étaient des fous sanguinaires, jeunes, mais fous sanguinaires tout de même.

— Il suffit que l'un d'eux craque, murmura-t-il. Ils ont des lasers. Qui est assez fou pour les doter de lasers ? Ils n'auraient jamais pu se les payer sinon. Si l'un d'eux appuie sur la détente, le tender explose.

Yeuse continuait de manger. C'était très bon, très bien cuisiné.

— Ils ont encore abaissé l'âge limite. Vingt-cinq ans. Au-delà on est rejeté de la société et on n'a plus que le droit de crever. Ils ont toujours une organisation concentrique avec des cercles d'âges. L'enfer c'est au milieu où la survie n'excède pas six mois. Pourquoi le Président tolère-t-il cette monstruosité à nos frontières ?

— Abcès de fixation. Exemple pour les idéologues qui pensent

sérieusement que la Banquise est une dictature.

Elle lui demanda une cigarette et lui tint le poignet quand il lui donna du feu. Engol trouva sa main chaude et s'en émut.

— Je vais me coucher, dit-elle, ces stupides festivités, m'ont brisée.

— Vous n'avez pas aimé ?

— Il y a désormais plus de bordels dans ma ville que de théâtres ou de cinémas ; c'est un signe, non ?

Dans son compartiment elle s'attendrit sur les tissus un peu trop riches, la décoration trop chargée, les petits meubles vissés au plancher ou aux cloisons. La salle de bains était tout aussi délirante, avec un cuveau de vieil acajou poli comme baignoire. Le Kid avait dû racheter cette antiquité de musée un prix fou.

Elle s'immergea dans l'eau brûlante, se revit dans la salle de bains du président, comme dans un rêve imprécis, encore suffoquée d'avoir connu des jouissances inattendues. Elle découvrait une inconnue qui cohabitait avec elle depuis vingt ans, depuis le cabaret *Miki* où elle jouait les strip-teaseuses intellectuelles et le Kid, qu'on appelait le Gnome, l'aboyeur obscène. Se pouvait-il qu'elle ait alors souhaité que le Gnome fasse avec elle ce qu'il avait accompli vingt années plus tard ? Avait-elle vécu sans le savoir avec ce désir enfoui au plus profond d'elle-même comme une tare ? C'était possible. N'avait-elle pas un jour découvert qu'elle aimait aussi les femmes, et qu'elle n'avait osé se l'avouer qu'après une adolescence enfiévrée par toutes ses luttes contre sa nature profonde ?

On frappa à la porte du compartiment et elle eut un sourire indulgent. Engol tentait sa chance et c'était tout à fait normal. Elle fit couler de l'eau et se mit à chantonner pour le décourager.

Dans la nuit elle s'habilla entièrement et se rendit à la salle à manger. Le train roulait désormais à bonne allure et on devait traverser la Mikado Company. Elle avait connu le gros poussah qui la dirigeait et que personne n'avait vu depuis des années. Il vivait dans son train spécial qui ressemblait à un palais hindou, en compagnie d'un harem choisi.

Elle prépara du café et se rendit dans la locomotive avec le plateau. Le mécanicien et le chauffeur la regardèrent comme une apparition. Elle avait prévu trois tasses et ils burent en silence.

— C'est une brave loco, dit Stewe. Nous n'aurons pas de

problème avec elle. Le seul ennui c'est du côté de Stanley Station. Si jamais il y a eu des fuites... Les Tarphys vont nous guetter.

CHAPITRE XXIV

Dans son igloo Jdrien soignait une femme qui se plaignait du cœur. Par la pensée il pénétrait dans son corps, dans ses artères, suivait le flux du sang et se rendait compte que l'artériosclérose bouchait les artères. Il allait lui recommander d'aller trouver les médecins du camp lorsque Ma Ker entra, très surexcitée.

— Je parlerai à vos docteurs, dit-il.

La femme sortit et Ma Ker explosa :

— Jelly nous laisse sur place. Elle se déplace vers le Sud-Est en respectant cette sorte d'oasis. Le protoplasma glisse de chaque côté de nos installations et, d'ici quelques jours, nous serons directement sous le tir des armes sibériennes.

— Elle n'a trouvé que la fuite contre les arrosages bactériens.

— Vous avez l'air de l'excuser.

— J'essaye de la comprendre, dit le Messie.

— Dans une semaine peut-être... Vous rendez-vous compte, et le réacteur qui ne parvient pas à s'accoupler avec le moteur du *Soleil du Monde*. C'est tragique. Nous allons devoir évacuer par petits groupes, mais pour où ? Nous ne pouvons pas nous installer en pleine banquise et Sun Company est vraiment hors de portée. Plus tard nous pourrons essayer de l'atteindre.

— Je connais un trou à phoques vers le Sud. Ma compagne m'y attend.

— Votre compagne ! fit la vieille femme avec hargne comme si elle était désagréablement surprise.

— Elle s'appelle Vsin et elle m'aime. Pour vivre avec moi elle se bourrait de thermo-hormones malgré le danger que cela représente.

Mais la physicienne n'écoutait plus :

— Elle défile à plusieurs mètres seconde désormais. C'est un

mouvement irréversible, une telle masse en progression. Une chance qu'elle soit d'une si faible densité, sinon... la banquise ne l'aurait pas supporté, se serait froissée, plissée, et les répercussions auraient été effroyables. Vous ne pouvez pas l'arrêter ?

— Moi arrêter une amibe qui recouvre un demi-million de kilomètres carrés ?

— Les Sibériens ont reçu trois trains de wagons-citernes. Cent wagons, quatre machines par convoi et des compresseurs énormes qui pulvérissent à des centaines de mètres. Le problème pour eux était d'empêcher que le liquide ne gèle. Ils doivent utiliser un type de bactérie fragile. D'ordinaire elles supportent un froid absolu, mais certaines, plus virulentes, meurent très vite. Je suis allée observer les Sibériens, ils la détruisent nuit et jour. Elle disparaît.

— Pour la poursuivre ils devront construire des rails et nous obtiendrons un répit.

Ma Ker se laissa aller sur un siège et il lui prépara du thé.

— Ce trou, il est loin ?

— Quelques journées de marche pour les Roux.

— Et les phoques abondent ?

— La dernière fois ils étaient en grand nombre, mais je ne vous conseille pas une chasse intensive quand vous aurez choisi d'aller là-bas.

— Vous savez que j'ai déjà choisi, n'est-ce pas ? Vous lisez dans l'avenir ?

— Ce n'est pas tout à fait ça. Je vous vois là-bas c'est tout. Mais je ne peux pas dire ce que vous y faites.

— M'accompagnez-vous là-bas que je me rende compte ?

— J'ai des gens qui attendent dehors. Ils ont besoin de moi pour se réconforter.

— Vous jouez les rebouteux maintenant ?

— Celle qui est sortie a une angine de poitrine et vous ne disposez pas d'appareils pour la diagnostiquer de façon précise. Si je peux le faire pour vos docteurs, pourquoi pas ?

— Vous n'avez pas envie de revoir votre petite amie là-bas près des phoques ? Elle vit seule ?

Il revoyait Vsin, cette belle fille de quinze ans à la fourrure dorée si douce. Il eut brusquement envie d'elle et inclina la tête :

— Nous pouvons y aller.

— Reste à savoir si Jelly ne cherchera pas à s'étendre vers là-bas, attirée par les phoques. Elle doit avoir très faim, besoin de nourriture pour affronter ses ennuis. Cette lente progression doit l'épuiser.

Le petit dirigeable prit lentement l'air. Son frère, le géant *Soleil du Monde* en partie dégonflé, était aux mains de plusieurs centaines de techniciens qui essayaient de le doter de ce fameux réacteur.

— Nous pourrions utiliser cet endroit comme étape avant de nous décider pour la Sun Company.

— Bien des Rénovateurs ne sont pas d'accord, n'est-ce pas ? fit-il. Ils se méfient de mon demi-frère Liensun ?

Elle ne répondit pas, le visage tourné vers le Sud.

La banquise défilait sous eux à huit cents mètres de distance environ.

CHAPITRE XXV

À la grande surprise de Gus, le jeune garçon le portait sans difficulté durant une bonne minute. Ali ne pouvait cependant pas s'accroupir pour le charger et se relever, mais le cul-de-jatte, s'aidant de ses mains, parvenait à s'installer sur les frêles épaules. Il n'avait ensuite qu'à laisser retomber la cape imperméable que son jeune compagnon avait dénichée chez un confrère. De loin on apercevait un homme de bonne taille qui marchait lentement, d'un pas compassé, vêtu d'une cape de couleur verdâtre.

Avec le nombre d'étrangers qui fréquentaient la bibliothèque, cette silhouette, parfois hésitante, ne surprenait personne et ceux qui la croisaient de près n'avaient en général pas l'idée de la détailler, même s'ils étaient étonnés. Gus s'arrangeait pour soulager Ali de son poids lorsqu'il le pouvait, s'accrochant aux canalisations. Dès que possible ils se séparaient et Ali marchait alors en tête pour lui servir d'éclaireur.

Dans le département du droit écrit, ils durent reconstituer leur étrange silhouette. Les gens graves qui fréquentaient ces différentes sections parurent sinistres à Gus. Sinistres mais aussi très méfiants, comme si l'étude des lois anciennes et nouvelles les transformait en juges implacables. Gus sentait leurs regards inquisiteurs sur son visage, sur la cape qui le recouvrait jusqu'au sol. On ne pouvait voir les pieds menus d'Ali qui glissaient sur le parquet soigneusement ciré. La traversée de cet endroit n'en finissait pas. La partie la plus envahie par les chercheurs était celle de la CANYST qui avait installé une exposition permanente avec des graphiques, des cartes géographiques qui situaient toutes les compagnies, même les plus minuscules, et indiquaient en rouge celles qui respectaient le moins les accords de NYST. Gus remarqua au passage que la Compagnie

de Karachi Station n'était pas dans le lot.

Ali trouvait son chemin grâce à deux trous minuscules pratiqués dans la cape et maintenus toujours ouverts par un peu de colle qui amidonnait les deux ouvertures, mais souvent il ne parvenait pas à suivre les mouvements de la cape et à plusieurs reprises ils heurtèrent ces grands personnages très imbus de leur importance.

— Ne pouvez-vous pas faire attention, que diantre ! grommelaient certains avant de découvrir le visage renfrogné de Gus.

Plus loin ils purent se séparer dans les toilettes et Ali se massa les épaules :

— J'ai bien cru qu'on n'en finirait pas avec ce département. Il y en a des détours.

— Comme dans un cerveau, dit Gus ; des circonvolutions. Plus elles sont complexes, plus l'intelligence est développée.

— Cette idée de vivre dans un cerveau ne me déplaît pas, fit Ali ravi. Croyez-vous que l'ambiance puisse imprégner les gens qui passent leur existence ici ? Dans ce cas d'ici vingt ou trente ans je serai peut-être un grand savant.

Gus lui tapota le crâne. Il était assis sur le lavabo depuis qu'ils s'étaient séparés.

— Crois-tu pouvoir tenir encore longtemps ?

— Il le faudra bien. Vous avez préparé le message pour votre amie Hilton ?

— Bien sûr...

— Vous m'inquiétez, voyageur Gus, dit le petit garçon. Vous m'inquiétez vraiment. Je sens que vous allez entreprendre quelque chose de terrible. Je ne voudrais pas que la violence pénètre dans la bibliothèque. Depuis les hublots nous la découvrons tous les jours dans les camps de ces barbares. Ils n'en finissent pas de pendre, de torturer, de violer. Quand ils reviennent de leurs expéditions ils ont du butin mais aussi des prisonniers des deux sexes. Ils ne savent qu'imager pour se distraire avec eux. Ils les crucifient, les empaillent, les écorchent vivants, les font bouillir. Ils violent les femmes mais aussi les enfants des deux sexes, ils tranchent des têtes avec lesquelles ils jouent ensuite montés sur leurs chevaux. L'enjeu consiste à envoyer la tête dans un petit portique planté dans la glace. Ils n'en finissent pas avec ces malheureux. Mais un jour

quand ils les ont finalement tous tués, alors ils se battent entre eux. Au début ils appellent ça des combats courtois et puis cela dégénère très vite, et c'est alors que le Khan doit intervenir brutalement et rendre une justice expéditive. Il en fait écarteler quelques-uns, pendre d'autres, mais la tension demeure. Si bien que Voltan doit préparer une seconde expédition.

— Connaissais-tu la cousine de Voltan Khan, Moakia ?

— Je la voyais quelquefois au département de la littérature enfantine. Voyez-vous, j'y retourne assez souvent. C'est en quelque sorte mon lieu de naissance, mon pays natal, et j'aime bien respirer l'odeur des livres et des illustrés. Ils n'ont pas le même parfum que les autres. Enfin c'est une affaire personnelle peut-être. Et puis toutes ces couvertures de couleur qui tapissent les rayons me replongent dans mon enfance. Ma mère adoptive était si gentille que je la retrouve là-bas. Moakia venait et se montrait très bonne avec moi. Elle me faisait raconter mes histoires.

On essaya d'ouvrir la porte et ils comprirent qu'ils devaient repartir. Lorsqu'ils sortirent, ne formant qu'un, celui qui s'impatientait regarda le visage de Gus avec respect. Ils n'avaient plus qu'une halte à faire avant d'atteindre le compartiment d'habitation de Mile Anga, alias voyageuse Hilton.

Toutes les toilettes étant occupées, ils durent trouver un autre endroit pour que Gus se retire des épaules d'Ali. Ce fut dans un compartiment en réparation où le hublot avait été cassé.

— De temps en temps les barbares tirent sur la bibliothèque. Ils ne peuvent supporter qu'elle soit là et la haïssent. Un jour ils se révolteront contre Voltan Khan et nous assiégeront. Ils finiront par entrer et saccageront tout, nous extermineront. C'est une provocation constante pour eux.

— Pourquoi le Khan la protège-t-il ?

— Parce que son aïeul était un homme sage très cultivé qui avait toute sa vie sacrifié ses revenus à la B.A.M. Et ce prince avait alors eu l'idée, avant de mourir, de faire une prophétie, disant que le sort de la dynastie des Voltan était lié à celui de la bibliothèque. Si celle-ci disparaît, le Khan également. Celui qui règne de nos jours nous déteste également mais il doit le cacher. Il aurait même souhaité qu'une sorte de milice soit créée et que nous nous armions dans le cas où ses guerriers se révolteraient, mais personne n'a jamais aimé

cette idée.

— Elle ne cesse de s'agrandir, dit Gus. Crois-tu qu'un jour elle dépassera ses limites ? Je veux dire qu'elle empiétera sur l'espace vital des barbares ?

— Cette limite est déjà atteinte d'après ce que j'entends dire, et vous voyez, ce hublot a été pulvérisé par un petit missile. Le barbare a dû payer de sa vie ce geste sacrilège, mais d'autres recommenceront. Ils se moquent de la mort.

— C'est tout de même étrange cette bibliothèque qui semble s'organiser d'elle-même, sans intervention extérieure, en forme de cerveau humain. Comme si une volonté unique émanait de tous ces livres, de tous ces documents, ces archives regroupées ici par millions. Peut-être le conservateur est-il dans le secret de ce phénomène ?

— Le conservateur, fit Ali, je ne pense pas. Il est trop frileux. Il a peur du Khan, il a peur des étrangers, des marchands forains. Il passe sa vie à trembler.

Gus se souleva à la force de ses bras, ses mains cramponnant la couchette supérieure du compartiment, et se laissa retomber avec douceur sur les épaules d'Ali. Il le sentit vaciller sur ses jambes.

— Ça ira ?

— Je tiendrai, voyageur Pingouin, je tiendrai. Je serai vos jambes aussi longtemps qu'il le faudra. Cette fois nous allons directement au but et nous risquons d'y laisser notre peau, si ces deux hommes sont vraiment aussi dangereux que vous le dites. Mais je viens de réfléchir. Nous ne pouvions pas laisser la violence glisser une patte dans notre tranquillité. Ces deux hommes sont comme des vers dans les livres. Ils finiraient par nous dévorer tous.

Gus ignorait si Ali deviendrait un grand savant, mais la fréquentation des départements de philosophie et de quelques autres en faisait déjà un dialecticien quelque peu pompeux.

Ils croisèrent plusieurs personnes connues à proximité du département d'archéologie, et certaines, qui avaient déjà aperçu Gus dans le coin, se retournèrent sur la silhouette drapée dans une cape. Il s'efforçait de dissimuler son visage avec le capuchon.

— Seriez-vous un prêtre Néo ? lui demanda une grosse dame qu'ils croisèrent. Je cherche le département des religions précisément.

Ali, comprenant son embarras, essaya de lui souffler qu'il n'était qu'une section du département idéologies et philosophies mais Gus bafouilla n'importe quoi.

— Vous n'êtes pas bien, mon père ? Allez-vous enfin dire une messe ? Depuis des semaines je ne trouve pas un seul endroit pour prier. Dans ce pays de sauvages il n'y a rien et dans cette bibliothèque on n'a rien réservé pour les cultes.

— Je suis en train de m'en occuper, fit Gus avec plus d'assurance.

C'était cette maudite cape qui prêtait à confusion. Déjà en l'enfilant il avait eu un vague pressentiment, mais ne se souvenait pas d'avoir fréquenté autrefois des Néo-Catholiques.

— Je vous reverrai ? À la cafétéria des philosophes peut-être ?

— Peut-être, je suis très occupé par mes recherches sur Jérusalem.

Les yeux de la Néo brillèrent et, bien qu'Ali ait commencé de marcher, elle suivit la silhouette drapée de vert :

— Le tombeau du Christ ? Vous pensez qu'on puisse le retrouver ? Et Bethléem ? Avez-vous des précisions à me donner ? Je suis aussi journaliste, correspondante de la Compagnie de la Sainte Croix qui appartient à la Fédération. Êtes-vous déjà allé à Jesus Christ Station, mon père ?

Il grommela vaguement quelque chose.

— J'assure les reportages radios et en ce moment je fais une enquête sur cette bibliothèque dont le contenu pourrait être néfaste pour les générations à venir si le nombre des visiteurs devait s'accroître.

Ali essayait d'aller plus vite pour la laisser sur place mais il s'essoufflait, se fatiguait si bien qu'il tituba et que Gus n'eut que le temps de se raccrocher à une saillie de porte coulissante.

— Qu'y a-t-il, mon père, un malaise ? Voulez-vous que je vous aide ?

— Oui, fit Gus avec exaspération, allez me chercher un verre d'eau que je puisse prendre mon médicament. Je vous attends ici.

— Tout de suite, mon père, tout de suite.

Dès qu'elle eut disparu, Gus sauta à terre et Ali se redressa avec une grimace en frottant ses reins :

— Quel pot de colle ! Il faut filer vite car il y a une fontaine d'eau

à deux pas d'ici. Le plus long pour elle sera de trouver un gobelet mais ce genre de bonne femme en a toujours un dans son sac. Je les connais celles-là. Elles chipotent tout, trouvent mon thé pas assez chaud, trop chaud, pas assez sucré, trop.

Ils couraient dans la coursive heureusement vide et finirent par trouver un sanitaire où ils purent reconstituer leur fragile équilibre.

— Je tiendrai, vous en faites pas pour moi. On est tout à côté maintenant. L'ennui serait de tomber sur cette journaliste. Vous ne savez pas, bien sûr, que la Compagnie de la Sainte Croix existe et qu'elle est un foyer de missionnaires pour toute la Fédération Australasienne ? Il vous faudra rester de longues années dans la B.A.M. pour vous refaire une culture, dites donc.

Il l'emporta sur ses épaules, d'un pas beaucoup plus assuré.

— Dès que nous serons dans l'appartement, sois prêt à me laisser tomber, sans te soucier de moi et planque-toi où tu pourras. Ces types-là ne font pas de cadeaux.

— Ça promet, dit Ali sans paraître s'effrayer. Je me laisserai choir sur mes genoux, ça ira ?

CHAPITRE XXVI

Mile, voyageuse Hilton pour les deux Tarphys, se trouvait dans sa couchette surveillée par l'un des deux hommes, le plus âgé, l'autre allant et venant dans le compartiment.

— Il sera forcément obligé de revenir ici, dit le plus âgé qui s'appelait Fura. Il passe difficilement inaperçu et nous avons des alliés dans la bibliothèque, voyageuse Hilton. Nous avons aussi des renseignements sur vous et ils ne sont pas très bons. Vous avez égaré votre passeport et nous pensons que Hilton est un nom d'emprunt, et que vous seriez une scientifique ayant des sympathies pour les Rénovateurs du Soleil. Nous attendons d'autres précisions de la Panaméricaine.

C'est alors qu'on frappa à la porte du compartiment. L'autre Tarphys revint en hâte, il se nommait Talud d'après ce qu'elle avait cru comprendre.

— Vous attendez une visite ?

— Non, dit-elle.

— Levez-vous et allez ouvrir, et attention si c'est lui. Vous ne pouvez rien pour le protéger, sinon vous sacrifier.

On frappait à nouveau et ils s'embusquèrent de part et d'autre de l'ouverture. Elle se leva et encore vacillante du coup reçu la veille se dirigea vers la porte. Elle commença de la faire glisser, découvrit une haute silhouette, aperçut un visage flou dans le fond d'un capuchon verdâtre.

— Je suis le médecin de la B.A.M. Votre collègue du département d'archéologie m'a demandé de passer. Il était très inquiet sur votre état de santé.

Elle reconnut la voix de Gus qui du menton lui faisait signe de s'approcher.

— Je vais beaucoup mieux, réussit-elle à dire effrayée... Je vais reprendre mon travail.

— Il faut que je vous examine.

Il tendit la main gauche et la saisit par l'épaule pour essayer de la tirer vers l'extérieur. En même temps il braquait son pistolet, celui de Pacra, le premier Tarphys qu'il ait tué. Mile finit par réagir et se jeta brusquement à quatre pattes et jaillit dans la coursive. Elle ne comprenait pas comment Gus pouvait avoir grandi, paraître se tenir sur des jambes. Elle commit l'erreur de vouloir s'accrocher à lui. Ali ne put résister et tomba à genoux.

Gus se sentit partir en avant et eut le réflexe de faire un tour complet sur lui-même. Au passage il percuta violemment Fura qui avait réalisé que Mile s'échappait. Il l'envoya contre la cloison avec brutalité.

Déjà il se hissait de sa seule main libre sur la tablette du coin-cuisine et de là plongeait derrière une banquette placée en travers.

— Attention, crie Ali en se propulsant dans les jambes de Talud qui surpris, éberlué par ce dédoublement d'une silhouette unique, eut deux secondes durant l'impression de vivre un cauchemar.

Il perdit un temps précieux et lorsqu'il se releva imprudemment une balle le tua net entre les deux yeux.

Ali fit le mort en surveillant Fura qui à moitié assommé tentait de se relever. Il aperçut alors l'arme que le Tarphys avait laissé tomber et sa petite main crochue la saisit bien avant celle poilue du tueur.

— Je vais tirer, fit-il d'une voix tremblante.

Mais Gus surgit par-dessus la banquette et tira en même temps. Talud bascula sur Ali qui crut entendre ses côtes se casser en plusieurs endroits.

— Ne bouge pas, dit Gus qui referma la porte.

Il préférait le faire à cause des passants. Plus tard il enverrait Ali chercher la jeune femme en espérant qu'elle ne préviendrait personne dans son affolement.

— Tu peux te relever ?

— Oui, si vous le retirez de sur moi. Pouah ! il saigne sur mon visage. Je n'aime pas cette odeur.

Il se releva et porta ses mains à sa poitrine maigre :

— Je suis tout froissé... Ils sont morts ?

— Je crois, dit Gus. Peux-tu rejoindre voyageuse Hilton et la rassurer ? Ne revenez pas tout de suite. Entraîne-la jusqu'à une cafétéria pour lui faire boire quelque chose. Dans une demi-heure vous pourrez revenir.

— Si jamais elle a prévenu le service de surveillance ?

— C'est un risque à courir. Il me semble qu'ils seraient déjà là. Peut-être s'est-elle réfugiée dans les toilettes les plus proches d'ici.

Seul il tira les corps en dehors du passage, les recouvrit avec tout ce qu'il trouvait. Il effaça les traces de sang avec soin, alla se nettoyer dans la salle de bains. Il dissimula son pistolet à l'extérieur du compartiment, sur le rebord du hublot. Il aurait fallu s'approcher de très près pour le découvrir, mais le givre s'était formé depuis que le compartiment était sur-occupé.

Il trouva à boire un peu de bière et on frappa peu après. Mile revenait avec Ali qui fit des grimaces mystérieuses.

— Où sont-ils ? murmura-t-elle. Depuis hier c'était infernal.

— Je sais, fit-il avec douceur. Mais je devais imaginer un plan.

— Où sont-ils ?

— Dans le recoin salon.

— Tu les as tués ?

Il ne répondit pas, se hissa sur la banquette et regarda Ali qui se tenait toujours les côtes et paraissait avoir du mal à respirer.

— Il faut que tu voies un médecin, dit-il. Il y a bien une infirmerie ?

— Je vous en prie, dit Ali d'un drôle d'air, ça ira très bien.

— J'insiste. Mile, pouvez-vous l'emmener à l'infirmerie ? Il y a bien un endroit où l'on soigne les gens ?

— Oui, dit-elle, mais Ali n'y a pas droit. S'il se présente là-bas on le dirigera vers l'hôpital de la Compagnie.

— À l'extérieur de la B.A.M., murmura le garçon avec épouvante. Dans la salle commune avec ces barbares blessés. Je ne veux pas aller là-bas.

— Que pouvons-nous faire, Mile ?

— Je peux trouver un médecin qui acceptera de venir ici le soigner. Je pense qu'un pansement très serré, une sorte d'enveloppement suffira, ainsi que du repos. Mais tant que... Je ne peux pas supporter l'idée qu'il y a deux cadavres ici ! explosa-t-elle soudain.

Elle sanglotait nerveusement, à la limite de la crise d'hystérie. Il la considéra avec étonnement et regarda Ali qui, plus indulgent, faisait signe de laisser la jeune femme épuiser sa tension. Gus alla prendre un peu d'alcool et la força à boire. Elle le regardait avec une sorte de haine qui l'affligeait.

— Pourquoi êtes-vous intervenu dans ma vie ? Ne suis-je pas assez persécutée ? Ceux-là savaient que je ne suis pas voyageuse Hilton.

— Moi non, voyageuse, dit Ali avec gentillesse, et je préfère ne pas savoir qui vous êtes réellement. Ne vous inquiétez pas. Nous allons vous en débarrasser.

— Toi, ça m'étonnerait, dit-elle avec dédain. Tu n'es qu'un sale petit voyou. Comme tous les marchands de la bibliothèque. Vous parasitez cet endroit.

— Oui, voyageuse, c'est vrai. Je vais aller chercher des amis du Syndicat des glisseurs. Ils ne vous prendront pas cher et ne se montreront pas curieux. Il suffit de les envelopper de façon à dissimuler leur apparence. Vous voyez ce que je veux dire, voyageur Pingouin ?

— Très bien. Je vais m'en occuper.

Il fallait faire vite avant que les corps ne refroidissent. Avec des cordelières, Gus les tordit en forme d'arc. Une fois enveloppés de couvertures personne ne pourrait voir qu'il s'agissait d'êtres humains. Ali, malgré la douleur, alla chercher des couvertures, Gus lui donnant l'argent nécessaire. Pendant ce temps, Mile reposait dans son compartiment à coucher, la tête sous l'oreiller, ne voulant rien entendre. Gus était déçu de cette réaction. Il l'avait crue forte, compréhensive, mais elle était depuis trop longtemps enfoncée dans un égoïsme dû à la solitude et aux tracasseries.

— C'est bien, dit Ali en contemplant les deux demi-cercles que Gus avait obtenus. On pensera à n'importe quoi quand les glisseurs arriveront. Je vais les accompagner jusqu'au wagon dont je vous ai parlé. Je me suis permis de commander un glisseur spécial pour m'éviter de marcher.

Ils arrivèrent peu à peu avec leurs couvertures et leurs sangles. Ali s'assit en tailleur, se tenant aux sangles et le glisseur commença de le tirer avec aisance. Les deux autres suivaient avec les Tarphys emmaillotés.

CHAPITRE XXVII

Ce fut en pleine nuit que, sur le cadran du détecteur aux infrarouges, apparut pour la première fois Gravel Station. L'ami d'Engol, Sala, spécialiste de ce genre d'appareil, étudia les différents clichés avant de se prononcer.

— Il y a plusieurs sources de chaleur. La plus élevée est celle du centre.

— La verrière ?

— Si l'on veut. On peut estimer la température à deux, trois degrés au-dessus de zéro.

— C'est-à-dire qu'elle pourrait être faiblement chauffée ?

— Je ne sais pas, dit Sala, peut-être recouverte de glace comme un immense igloo. Ce qui autoriserait une température de cette valeur. Il y a une autre source de chaleur sur la gauche, mais plus faible.

— Et ces minuscules points rouges ?

— Des êtres vivants, dit Sala.

— Des hommes ?

— Je ne peux encore me prononcer. Il faut que je pousse mes analyses, établisse des comparaisons. Ce sont peut-être des phoques.

— Il n'y en a pas dans le coin, la banquise est trop épaisse, précisa Yeuse.

— Des loups, peut-être.

— Où sont les hommes ?

— Possible qu'ils soient dans la partie verrière.

La loco immobilisée sur la petite ligne était toute environnée de vapeur. Régulièrement les soupapes s'ouvraient et Yeuse croyait entendre battre un cœur de géant.

— Nous devons attendre le jour mais je voudrais qu'on établisse un tour de garde, dit Yeuse. Je prends les deux prochaines heures.

— Vous avez des inquiétudes ? s'étonna Engol.

— Jusqu'ici tout s'est déroulé sans incidents, un peu trop facilement même. Nous avons installé cet aiguillage en un temps record. Déjà nous n'avions connu aucune entrave, aucun retard. J'en arrive à me demander si on ne nous a pas facilité la tâche pour que justement nous nous jetions sans perdre un instant dans un piège.

— Les habitants de Gravel Station ?

— D'anciens pirates. Kurts les tenait dans sa main de fer mais Kurts a disparu depuis des années. Que sont devenus ces gens-là livrés à eux-mêmes ? Comment survivent-ils ? Pour éviter de nous faire remarquer nous nous sommes abstenus tout au long de notre voyage de poser des questions. Même à Gen Station.

— Vous avez peut-être raison, dit Engol. Je vais rester avec vous.

— Nous vous relèverons, dit le mécanicien désignant son chauffeur.

— Et moi, dit Sala, je reste en plan ?

— Scrute ces photos aux infrarouges. Il nous faut savoir où sont les hommes.

Pendant leur temps de veille ils prirent d'autres photographies. Yeuse n'avait pas l'impression d'un très grand changement chaque fois. Pourtant Engol désigna une minuscule tache dans un coin.

— Ça c'est quoi ?

— Un animal ? Et les sept collines de sable où sont-elles ?

— Couvertes de glace, leur masse thermique, à supposer qu'il reste un brin de chaleur, est masquée.

Sala les rejoignit plus tard :

— À mon avis nous ne devrions trouver personne dans cette ruine. La verrière est certainement percée. J'enregistre ici, sur cette photographie, une fuite de calories. Oh, vraiment minime, car la verrière n'a plus rien à perdre, mais si j'en juge par l'étalement de ces quelques calories en fuite il y a un trou gros comme cette loco.

— D'où viendrait la chaleur ?

— Ça c'est autre chose. Une source faible mais continue.

— Si la verrière était étanche, ça donnerait quoi ? demanda la

jeune femme qui préparait du café.

— Oh, une bonne température... Pas celle d'une serre mais dans les dix degrés. De quoi aller et venir sans se les geler et dans les wagons avec un appareil de chauffage ça serait très confortable.

Ils attendirent que le jour soit vraiment levé pour reprendre leur approche, c'est-à-dire vers neuf heures trente. Au-dessus d'eux le ciel était livide, et cette solitude distillait une angoisse profonde.

Yeuse attendait l'apparition des collines de sable et en aperçut deux. Elles atteignaient bien trente à quarante mètres. Puis il y en eut d'autres et l'une d'elles les dominait toutes. Elle pensa que là-dessous attendait la fantastique locomotive pirate de Kurts, avec son avant en forme de crâne, ses sabords de cuivre pouvant démasquer des lance-missiles, ses cuivres, son extraordinaire carapace.

— Roulons, dit-elle.

Ils étaient tous armés ; ils avaient décidé de se montrer d'une prudence extrême.

— Voilà le sas, dit Stewe qui pilotait. Il est ouvert. La grosse congère devant n'est pas un obstacle pour notre brise-glace et au besoin on peut l'attaquer au laser ou aux ultrasons.

— Je pense qu'on peut rentrer sous la verrière, dit-elle. En vérifiant la continuité des rails.

— Elle est bonne, dit le chauffeur après un regard au diagramme. Il y a un aiguillage central qui sert de dispatching à une douzaine de voies intérieures. Un fuseau très enflé, presque rond. Il semble y avoir pas mal de wagons d'habitations.

Le sas approchait et ils étaient tous crispés, un œil sur les cadrans et les écrans, un autre sur les hublots. Yeuse surveillait l'oscillomètre. Cette histoire de source de chaleur la préoccupait. La locomotive ralentit encore et des nuages de vapeur fusèrent, se transformant vite en glaçons. Malgré le bruit du brûleur ils les entendirent cliqueter en se brisant sur la banquise. Le sas fut lentement franchi et Stewe se laissa « dispatcher » par l'aiguillage, s'immobilisa derrière un wagon d'habitation bricolé, si bien qu'il y avait un étage auquel on accédait par une échelle plaquée contre la façade.

Stewe réduisit la vapeur et les battements de cœur de la machine devinrent très espacés, très sourds. Ils attendaient dans un silence que nul n'osait rompre. Les instruments poursuivaient leurs

investigations et la température extérieure était de quatre degrés. Sala manœuvrait sa sonde thermique installée sur le toit du tender et finit par donner la direction de la source de chaleur, juste sur la gauche.

Yeuse soupira, pensa qu'il faudrait descendre pour aller voir, les habitations mobiles entassées, croulantes, bouchaient la vue de ce côté. Elle remarqua des ordures sur le quai à gauche, elle ne savait quoi mais c'était noir et luisant, laissant échapper un liquide.

Il lui fallait parler, interrompre ce mutisme effrayant.

— Sala ?

— Voyageuse Yeuse ?

— Pas d'autre source d'infrarouges ?

— Non, voyageuse Yeuse, pas pour l'instant.

— Vous pouvez identifier cette source de chaleur sur notre gauche ?

— Malheureusement pas, voyageuse. Nous en sommes à deux cents mètres environ. Je suppose qu'à proximité il doit faire dans les vingt à vingt-cinq degrés.

— Merci.

Elle ouvrit le volet de toit pour regarder la verrière à travers le Plexiglas alvéolaire, grimaça. On ne voyait pas grand-chose, de la suie grasse se collait aux vitres et la glace accumulée au-dessus filtrait le jour. Des stalactites filaient un peu partout et certaines atteignaient les quais en fines colonnes. Plus loin, tout un petit quartier était emprisonné entre ces barreaux de glace.

— Pas de radioactivité, dit quelqu'un, peut-être Engol.

Maintenant il fallait se décider. Les mesures étaient prises, on savait à peu près ce qui attendait au-dehors. Sauf en ce qui concernait la source de chaleur qui paraissait régulière.

— S'ils ne sont pas morts de froid on les a eus par la famine.

— Ils pouvaient avoir des stocks, fit Engol.

— Ils avaient dû s'épuiser.

— Nous pourrions, dit timidement Enrique, faire une offrande. Il suffirait d'aller disposer des caisses de nourriture un peu partout et de revenir ici. Nous attendrions quelque temps avant d'aller voir si elles ont été ouvertes... Nous faisions ainsi avec des tribus de Roux isolés.

— C'est une bonne idée, dit Yeuse, mais avant je veux aller voir

cette source de chaleur.

— Permettez, voyageuse, fit Enrique toujours aussi discret... Et si précisément ils étaient tous là-bas autour de cette source ?

Elle réfléchit avant de donner son accord.

— Trois restent à bord. Moi je vais pousser le chariot de manutention, quelqu'un pour me couvrir.

Elle choisit Engol qui lui avait dit, au cours du voyage, qu'il participait à des concours de tir dans la Compagnie de la Banquise. Elle avait besoin de quelqu'un qui sache se servir d'une arme.

Dans le wagon-soute ils empilèrent un peu de tout sur le chariot qu'elle poussa ensuite sur le quai. Engol suivait, l'œil aux aguets.

Ils firent en partie le tour de la petite station, évitant la zone de chaleur simplement. La verrière était effondrée au nord, sur cent mètres carrés environ. Toutes les vitres étaient brisées.

— Nous pourrions réparer avec du tissu bactérien, dit-elle. En quelques heures.

Ils disposaient les caisses et ce fut dans la glace qu'elle redécouvrit un autre petit tas d'ordures. Elle se pencha, se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'excréments humains.

— Quel animal peut faire ça ? demanda-t-elle à Engol.

— Je l'ignore, je n'ai jamais rien vu de tel. Je crois que nous devrions rentrer.

— S'ils ne peuvent pas ouvrir les caisses ?

— J'ai aperçu des outils abandonnés sur les quais. Ils trouveront bien le moyen s'ils ont faim.

— Engol, si les Aiguilleurs avaient shunté cette ligne... À cause d'un danger réel. Pas la radioactivité mais autre chose d'aussi effroyable ?

CHAPITRE XXVIII

Yeuse avait pris son tour de garde avec Sala jusqu'à minuit mais, ne pouvant pas dormir, elle se releva et se rendit dans l'habitacle de la loco. En traversant le soufflet elle se rendit compte combien celui-ci était fragile malgré l'épaisseur de la matière plastique dont il était fait.

Elle ne fut pas surprise de les trouver tous devant les cadrans, les instruments, en train de boire de la bière et du café. Il y avait de quoi manger sur une tablette.

— Du nouveau ?

— Quelque chose s'est déplacé entre les wagons d'après le détecteur. Un être vivant qui marchait assez vite. Il courait même.

— Un homme.

— Regardez la photographie.

Très vite, grâce à l'échelle que Sala avait tracée, elle se rendit compte que s'il s'agissait d'un homme il ne pouvait se déplacer qu'à quatre pattes d'après la photo. On distinguait une vague silhouette. En fait elle aurait pensé à un mouton à cause des membres grêles.

— Nous pensons qu'ils sont très faibles et qu'ils n'ont plus la force de se déplacer comme des bipèdes.

— Une régression, dit-elle. Kurts et Lien Rag sont passés ici mais quand ? S'il y a dix ou onze ans, ces malheureux ont peut-être perdu la notion d'appartenir à la race humaine. Il y a eu d'autres cas dans des stations coupées des réseaux par des congères coureuses.

— L'ennui, dit Sala, c'est la température. Cet être-là doit avoir de la fièvre si c'est un homme. Je le situe vers les trente-neuf trois.

— J'ai raconté pour les excréments, avoua Engol. Ils n'étaient pas humains.

— Il n'y aurait plus de survivants ?

— Non. Et une race inconnue, animale, les aurait remplacés dans cette station isolée du reste du monde. Nous ne savons pas depuis quand. Les Aiguilleurs peuvent mentir, dire n'importe quoi. Personne ne s'est soucié de Gravel Station avant nous.

— Il y a quatre ans, dit Yeuse, un homme de Kurts a déserté. Il est allé à Market Station. Donc, il y a quatre ans on pouvait quitter Gravel Station sans problème.

— L'homme est parti à pied ? fit Engol moqueur.

— Ça je l'ignore, mais il a quitté cet endroit pour retrouver une vie normale. Ses compagnons, hommes et femmes, surveillaient la septième pyramide de sable, là à l'extérieur. Mais que s'est-il passé au bout de ces quatre ans ?

Et puis Sala poussa un léger cri et leur montra l'écran aux infrarouges :

— Il y en a un autre, puis un autre... Ici.

— Là encore, dit Yeuse en pointant son doigt.

Les photographies se succédaient et Sala en avait déjà tout un paquet dans ses mains. Les silhouettes rouges se déplaçaient tout autour de la machine, à bonne distance.

— Elles vont vers les caisses de vivres.

— Imbéciles que nous sommes ! Il aurait suffi d'un isotope radioactif pour les marquer et suivre leur déplacement à ces caisses.

Mais il y avait d'autres points rouges et, d'après les décomptes photo, ce furent entre vingt et vingt-cinq êtres vivants qui se déplacèrent durant une bonne heure. Leur activité fut intense.

— Fébrile, dit Yeuse.

Ils se regroupaient autour des caisses à plusieurs et, lorsqu'ils examinèrent les clichés plus tard, ils se rendirent compte qu'ils essayaient de les soulever sur l'un, qu'ils y parvenaient sur l'autre mais non sans mal et qu'ensuite ils jetaient la caisse, du moins c'était à supposer, sur les rails en bas des quais. Ce fut confirmé lorsqu'une caisse trop longuement manipulée par ces êtres inconnus changea de température et impressionna le détecteur.

— Aucun doute, ils les jettent sur les rails.

— Sont-ils offensés, vexés ?

— Non, dit Yeuse, ils ne savent pas les ouvrir, c'est tout. Ils les fracassent.

— Ils ne pourront pas non plus ouvrir les boîtes de conserve

isothermiques alors ?

— Il y a de la viande séchée, des provisions plus accessibles, des farines, du lait en poudre.

Au bout d'une heure cette effervescence se ralentit et peu à peu ils retournèrent tous vers la source de chaleur.

— Je me disais aussi que des humains auraient réparé la verrière, déclara Engol. Même avec des tôles, des bouts de plastique. Des hommes auraient trouvé absurde de laisser filer la chaleur.

— Mais comment les animaux peuvent-ils entretenir un feu continu qui donne vingt-cinq degrés ?

— Une pompe à chaleur utilisant la chaleur de l'océan ? Il y a le puits d'extraction du sable.

— On n'enregistre aucun bruit régulier pourtant, répondit Sala. Nos détecteurs sont muets.

Dès que le jour serait suffisant, ils devraient sortir, aller vérifier ce qu'étaient devenues les caisses, et à cette pensée Yeuse avait comme envie de vomir. Elle pressentait un proche avenir terrifiant. Si les Aiguilleurs avaient pris le risque d'aller à l'encontre des règlements de la CANYST, n'était-ce pas pour écarter des réseaux une menace inhumaine ? Une horreur qu'ils n'avaient pu vaincre ou qui les avait terrifiés au point de prendre une décision de retraite ? Mais ces êtres inconnus ne pouvaient-ils pas se déplacer ? Et comment étaient-ils arrivés dans Gravel Station ? Qu'avaient-ils fait des survivants de l'équipage pirate de Kurts ?

— Je ne cherche pas à vous effrayer, dit-elle en s'efforçant de maîtriser sa voix, mais j'ai remarqué que les soufflets d'articulation entre les wagons étaient notre point faible. Un instrument tranchant...

Elle pensait aussi à des griffes monstrueuses, et elle crut lire dans leurs regards la même appréhension :

— ... Suffirait à les ouvrir.

— Il faudrait donc patrouiller, dit Engol. Nos instruments nous signalent heureusement tout ce qui pourrait nous approcher et pour l'instant ces... ces choses-là n'ont pas essayé de venir vers ici.

— Jusqu'à présent, répliqua-t-elle, mais nous avons encore pour plusieurs heures de nuit, six heures en tout. Ils peuvent miser sur notre fatigue. Je pense qu'il faut être raisonnable et que ceux qui sont au repos aillent dormir. Moi la première. Nous aurons besoin

de toute notre énergie demain matin pour découvrir le secret de cette station abandonnée.

— Demain nous pourrions fouiller les wagons les plus proches pour faire des observations, proposa Engol. Avant d'aller plus loin et de prendre des risques.

CHAPITRE XXIX

Vsin raclait une peau de jeune phoque qu'elle venait de dépouiller. Elle avait déjà découpé les lanières de viande qu'elle avait tressées en longs bâtons selon l'usage de sa tribu. Cela lui faisait une belle réserve de viande. Avec la graisse elle avait confectionné des boules qu'elle enfilait sur les bâtons de viande. Maintenant elle raclait la peau sans trop savoir ce qu'elle en ferait. Elle aurait aimé se raser la fourrure de son corps, surtout celle de son ventre, ne laisser qu'un triangle comme chez les Femmes du Chaud dont elle avait souvent découvert la nudité dans des magazines. Avec la peau elle se fabriquerait un vêtement qui cacherait son sexe.

C'est alors qu'un frémissement de l'air l'alerta et qu'elle vit l'énorme monstre qui descendait du ciel. Jdrien lui avait parlé de ces animaux volants qu'utilisaient des Hommes du Chaud qui formaient une tribu à part, ennemie de celle qui vivait dans les stations. Mais quand il la rassurait, le Messie était auprès d'elle et maintenant elle était seule.

Elle se mit à courir en regardant derrière elle et ne savait trop où aller se cacher, sinon dans les chaos de congères assez loin du trou à phoques. C'est alors que la voix de Jdrien tomba de là-haut.

— Vsin. Ne t'effraye pas. Je reviens. Bientôt je serai auprès de toi.

Elle ralentit sans trop y croire, pensant que des démons essayaient de la tromper. Ce monstre ne pouvait permettre à Jdrien d'habiter dans son corps, même si Jdrien avait fendu celui de l'amibe pour rejoindre les hommes qui vivaient dans son ventre.

— Vsin, je suis près de toi, arrête de courir. Bientôt je vais apparaître.

Elle s'immobilisa, se retourna. Le gros phoque volant, elle ne pouvait l'assimiler qu'à un phoque trop gras avec ses plis et sa bedaine, se rapprochait de la banquise et lançait des harpons qui s'enfonçaient dans la glace en fumant. Elle ferma les yeux, mais elle entendait grésiller la glace où les ancrets chauffantes se plantaient.

Dans un grincement strident les treuils firent descendre le dirigeable qui laissait échapper son hélium et aussi de la condensation amassée dans ses ballonnets, si bien que le gros phoque fumait comme une baleine. C'était peut-être une baleine, puisque des Roux venus de loin disaient que maintenant les baleines pouvaient monter dans les airs et nager comme dans l'eau.

Elle reconnut la chevelure de Jdrien, ses fourrures quand il descendit l'échelle de coupée, et alors elle se mit à courir de toutes ses forces. Elle l'attendait depuis si longtemps, et voilà qu'enfin il se souvenait d'elle. Elle avait bien fait de l'attendre.

Lui aussi il courait et lorsqu'elle noua ses bras autour de son cou il lui fit faire trois tours complets. Vsin ensuite noua ses jambes autour de ses hanches et appuya de toutes ses forces son pubis contre son pénis. Elle le sentit déjà très dur sous la fourrure et regretta qu'il ne soit pas un véritable Roux pour qu'ils puissent faire l'amour ainsi, tout de suite. Dans sa tribu on le faisait n'importe quand et personne n'y faisait attention, mais elle savait que les Hommes du Chaud n'aimaient pas voir un homme et une femme le faire en public.

— Je t'ai parlé tout le temps, dit-elle, mais tu ne me répondais pas souvent.

— J'avais l'esprit occupé par l'obligation de maîtriser la bête. Sinon elle se serait refermée sur moi et sur ceux-là qui débarquent.

Elle regarda par-dessus son épaule, et vit les silhouettes en combinaisons blanches qui descendaient du gros phoque de plus en plus plissé.

— Tu préfères vivre avec eux désormais ?

— Ils avaient besoin de moi.

— Moi aussi j'avais besoin de toi et tous tes frères Roux avaient besoin. Tu ne nous aimes plus.

— Si, je vous aime.

Il les aimait mais pas au point de vivre constamment auprès d'eux, surtout dans son palais d'os et de peaux de phoques, là-bas au

Dépotoir de Kaménépolis. Il était aussi attiré par ceux de son autre race et avait besoin de chaleur pour survivre.

— J'ai de la viande, de la graisse. J'ai tué un phoque, un petit, et je suis en train de préparer sa peau pour me faire un vêtement.

Jdrien éclata de rire et elle se vexa, le frappa avec son front sur la bouche, faisant éclater ses lèvres. Il la lâcha de surprise.

— Un vêtement comme celles-là... Tu ris de moi ?

Il essuyait le sang congelé sur son gant et secouait la tête :

— Tu es belle ainsi, Vsin, tu n'as pas besoin de te déguiser. C'est ainsi que je t'aime.

CHAPITRE XXX

Le jeune garçon était toujours dans son coin près du soufflet de communication, vendant du thé et quelques sucreries. Il se tenait très droit à cause de ce pansement qui lui bloquait les côtes.

Gus lui commanda un verre de thé et lorsqu'il fut servi le regarda par transparence.

— Il y a du dépôt ? s'inquiéta Ali.

— Non, je regarde si c'est du verre ordinaire. Tu sais comment on le fabriquait autrefois ?

— Non, pas idée.

— Celui-ci est en plastique épais, mais jadis on utilisait du sable avec d'autres produits comme la soude, du calcaire surtout, et on faisait fondre tout ça.

— C'est quoi du sable ?

— Ce serait difficile à t'expliquer, mais on l'utilisait en grandes quantités. Pour fabriquer des maisons.

— Des maisons, répéta Ali songeur, oui je vois... Elles étaient plantées dans la glace.

— Dans le sol... Avec du sable et un liant, le ciment, on fabriquait du béton. Le concrete.

Ali le regarda fixement.

— C'est fou ce qu'on découvre dans le département de la littérature enfantine. De très vieux livres illustrés d'une série : « Comment ça marche ? » et d'une autre, « Comment c'est fait ? »

Le cul-de-jatte buvait son thé à petites gorgées.

— Je me suis souvenu que tu m'as dit que la cousine du Khan fréquentait le département de la littérature enfantine et j'ai appris qu'elle n'avait pas d'enfants. Une nuit j'ai consulté le fichier. Elle y figurait et j'ai noté tous les livres, les illustrés qu'elle avait consultés

avant de disparaître. Tu sais comment on fabrique ce ciment ? Il faut de l'argile et du calcaire et aussi quelques autres ingrédients...

Il vida son verre, le lui fit remplir.

— Du sable d'un côté et du ciment de l'autre, tu me suis ? Si le sable est désormais inconnu on recherche du calcaire et de l'argile pour différentes raisons, les cultures sous serres par exemple.

— Voyageur Pingouin, vous ne devriez pas vous attarder dans la bibliothèque. Ils enverront d'autres Tarphys quand ils auront compris que les deux premiers n'ont pas réussi à vous avoir, murmura Ali.

— Oh, ça me donne un peu de temps. Il faut que la nouvelle parvienne à Stanley Station, que la décision soit prise, que les nouveaux voyagent à travers toute l'Australasienne, la Dépression Indienne. C'est au moins quinze jours tout ça.

— Et s'ils avaient des agents sur place ?

— C'est un risque, petit, c'est un risque. Mais j'ai presque fini mes recherches.

Ali le regarda avec stupeur :

— Vous avez trouvé cette Station ? Concrete Station ?

— Non, mais j'ai de bons éléments pour poursuivre ailleurs mes recherches. Je ne suis certain que d'une chose : elle se trouve dans la Dépression. Et la Dépression c'est une banquise avec quelques inlandsis, les petites îles d'autrefois. Si Concrete Station est vraiment une station construite en béton on a eu besoin de sable et de ciment. Je suis allé voir au département de géographie la section des vieux atlas et j'ai relevé un certain nombre de villes anciennes où on fabriquait du ciment. En Inde, Madagascar, Afrique Orientale. Bien sûr ces noms ne te disent plus rien et à moi très peu, mais j'ai fait des relevés et je compte me rendre dans ces endroits-là, en espérant retrouver de vieilles archives, pourquoi pas ? Peut-être des légendes, de vieilles histoires.

— Et vous allez partir bientôt, voyageur Pingouin ?

— Sous peu. Comment vont tes côtes ?

— À peu près bien. J'ai du mal pour aller nettoyer les sanitaires, détacher les blocs de déchets mais enfin je m'arrange. Et voyageuse Hilton ?

— Toujours à son département d'archéologie. Je ne la vois pour ainsi dire plus. J'ai trouvé à me loger au traîtel central et c'est très

commode. On dit que Voltan Khan a quelques difficultés aux frontières ?

— Ils ramènent de pleins convois de blessés. Des convois tirés par des chevaux, si bien que les malheureux ont tout le temps de crever.

— Ça doit réjouir un garçon aussi non violent que toi ?

— Non, voyageur, pas du tout. Je me demande si cette bibliothèque n'a pas prospéré justement à cause de cette violence, un peu par défi et provocation. Si le Khan est vaincu, la Compagnie deviendra identique aux autres, et croyez-vous qu'on y trouve un tel regroupement de connaissances humaines ? Avez-vous vu dans les Compagnies plus civilisées l'équivalent de cette B.A.M. ?

— Je ne connais pas toutes les Compagnies, même les plus grandes, mais s'il y avait un tel endroit cela se saurait. Tu as peut-être bien raison, petit. Et c'est tout de même curieux qu'on ne trouve toujours pas une volonté humaine au départ. Tout s'est organisé même en dehors des hommes. Tu veux venir avec moi lorsque je repartirai ? On dit qu'il y aura un train intercompagnie pour Market Station au début de la semaine qui approche. Tu as le temps d'y réfléchir mais je dois retenir les places dès aujourd'hui.

— Je vous remercie, voyageur, mais je resterai dans ce cerveau. J'y suis né très certainement et j'y mourrai sans jamais en sortir. Je n'ai pas eu le temps de le visiter, de l'explorer, et je pense utiliser les années à venir à cette tâche. Ici je trouverai tout ce qui peut satisfaire ma vie, pourquoi irais-je avec vous dans le froid et la peur ? Et pourtant je vous regretterai comme un véritable ami. Voyageuse Hilton ne viendra pas avec vous ?

— Je ne la vois plus. Tu n'as pas entendu quand je t'ai déjà répondu à ce sujet ?

— Excusez-moi, voyageur. Un peu de thé encore, un gâteau avec du miel ?

— Du thé simplement.

Il tendit son verre et regarda le garçon le remplir de liquide bouillant et ambré :

— Si un jour je désespère de trouver Concrete Station, je reviendrais ici et je m'installerai dans un recoin. Je peux faire des tours qui feront rire les gens, ne penses-tu pas ? Je me déguiserai en pingouin et je me dandineraï comme eux.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, voyageur.

— Je pourrais aussi avoir une concession de sanitaires pour les nettoyer et les vider. Je passe très bien par la trappe, moi aussi.

Ali changea de visage, devint triste :

— Vous pourrez prendre ma place dans ce cas. J'ai encore grandi d'un centimètre et bientôt je ne pourrai plus me plier pour aller sous les wagons. Je peux tenir encore un an. Vous pensez être de retour alors ?

Le cul-de-jatte se mit à rire :

— Tu ne me laisses guère d'espoir de trouver cette station, dis donc petit. Tu crois qu'il s'agit d'une utopie, d'un rêve et que je poursuis une chimère ? Il est possible que tu aies raison mais j'essaye de mettre toutes les chances de mon côté. Je crois que je la trouverai.

— Et que se passera-t-il là-bas ?

— Je pense que je pourrai alors récupérer ce qui me manque le plus, mon passé, et que je saurai alors pourquoi depuis qu'on m'a retrouvé errant sur la banquise arctique je ne me souvenais que de ce non Concrete Station et de celui de Dépression Indienne. Comme si on les avait gravés dans mon esprit comme un jour on a dû graver ce nom sur mon bras gauche.

— Vous avez assez d'un an ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Alors je devrai renoncer à vous garder la place, voyageur Pingouin. Il paraît qu'à mon âge on peut grandir de vingt ou de trente centimètres en une seule année et l'administration de la B.A.M. s'en rendra vite compte. Même si je plie les genoux pour paraître plus petit. Il faudra que j'agrandisse mon commerce car le thé et les sucreries ne me rapportent qu'un petit complément à la charge de nettoyeur. Vous reviendrez me voir ?

— On dit que le train se formera au moins quarante-huit heures avant le départ. J'irai m'installer dans ma couchette aussitôt de crainte qu'on ait distribué plus de billets que de places disponibles.

— D'accord, voyageur. Le train se forme en dehors de la B.A.M. et vous savez que je n'en sors jamais. Je vais donc vous serrer la main une dernière fois.

Il la lui tendit au-dessus de son petit éventaire pliant. Gus se tint sur une seule main pour lui tendre la sienne.

— Au revoir, voyageur Lienty Ragus.

— Appelle-moi Voyageur Pingouin, je préfère. Je ne m'habitue pas à ce nom. Si je reviens, je te parlerai des rennes. Je n'ai pas eu le temps mais tu ne dois rien connaître sur les rennes et moi je sais tant de choses sur ces animaux.

Gus s'éloigna dans la coursive et Ali ne put le voir disparaître, car un client vint se faire remplir un grand récipient de thé, ce qui l'absorba pendant une bonne minute.

Gus regagna son compartiment du traînel central. Il avait pris le plus petit, une sorte d'alvéole où il devait se glisser à l'horizontale une fois la porte ouverte. On ne pouvait même pas s'y installer pour écrire.

Il sortit de sa poche *Les Mémoires d'une Femme de Langue Française*. Désormais il avait besoin de sa ration d'hallucinations. Quelqu'un lui avait dit que ce n'était pas un livre imprimé selon les procédés classiques, mais constitué de cristaux liquides à mémoire, si bien que, selon les circonstances, le sens du texte pouvait être complètement bouleversé, et de là venait cette sensation euphorisante, la même que procurait un hallucinogène puissant. Une fois dans un état second il rêvait d'un monde si étrange qu'il en ressentait comme une culpabilité profonde. Un monde de couleurs éclatantes et de sérénité.

Cet état durait plusieurs heures et il en revenait toujours épuisé et angoissé.

CHAPITRE XXXI

Yeuse avait tenu à participer à cette patrouille avec Engol et Sala. Il s'agissait de visiter les plus proches wagons d'habitation pour avoir une idée de ce que les habitants avaient bien pu devenir. Tandis que les deux hommes surveillaient les abords de l'unité d'habitation, elle pénétra dans une suite de trois compartiments. Il y régnait plus que du désordre, un véritable saccage avait tout dévasté et elle ne trouva aucun meuble intact. Elle regarda dans le garde-manger, généralement encastré dans la cloison extérieure de façon à recevoir l'air glacé du dehors, mais n'y trouva rien, même pas une miette. Et ce fut ainsi partout où elle entra. Même plus un objet usuel ni des vêtements. Même pas des poils de fourrure ou des cuirs. Par contre il y avait des lambeaux de vieilles combinaisons en synthétique lacérées avec une rage effarante.

— Toujours rien, dit-elle. Allons voir les caisses.
— Nous prévenons les deux autres.

La première caisse avait été éventrée sur les rails, projetée avec force semblait-il. On avait fait disparaître la viande et le poisson séché, les farines, les poudres de lait et de sucre, mais les conserves isothermes n'avaient pu être ouvertes et gisaient un peu partout écrasées, déformées.

Un peu plus loin la seconde caisse était dans le même état et toujours les conserves écrasées. L'une d'elles avait éclaté et le jus d'orange qu'elle contenait avait été absorbé par la glace crasseuse du quai. Or ils ne virent que l'auréole jaunâtre du jus de fruit autour d'un trou creusé avec un instrument inconnu. Peut-être un tournevis.

— Attendez, dit Sala en se mettant à genoux pour observer les traces.

Il parut abasourdi :

— On dirait qu'on a creusé avec des dents. J'ai vu des loups sauvages mordre ainsi dans la glace pour se désaltérer.

— Allons donc, dit Engol, vous fantasmez.

Yeuse alla regarder elle aussi et fut soudain prise d'une peur sournoise, comme si elle avait déjà vécu cet instant dans des circonstances dramatiques.

— Des dents, murmura-t-elle. Des dents de loup ? Il y aurait des loups dans cette station et ils auraient dévoré les survivants ?

— Allons donc, fit Engol, les spectres de l'infrarouge étaient de plus grande taille, souvenez-vous. Les loups les plus énormes n'ont pas ces dimensions.

Par acquit de conscience ils allèrent voir la troisième caisse avant de revenir vers leur train. Ils furent heureux de s'enfermer dans la loco bien chauffée.

— Durant votre sortie nous avons noté une variation de température du côté de la source de chaleur. Celle-ci a augmenté d'un degré ou deux. Exactement de un virgule six.

— Mais vous n'avez pas situé de silhouettes bizarres ?

— Non. Tout était calme.

— Il faut maintenant songer à nous rendre du côté de cette source de chaleur, dit Engol.

Yeuse venait de se servir du café et le buvait à petites gorgées gourmandes. Le liquide brûlant, familier, la rassurait, mais elle n'oubliait pas cette émotion étrange qui l'avait saisie devant les traces de dents et qui surgissait d'un passé très lointain.

— Qu'en dites-vous, Yeuse ?

— Comment ?... Oui, non il ne faut pas courir de tels risques. Nous devons nous entourer de toutes les garanties. Nous avons besoin de plusieurs analyses. Il faut essayer de se rapprocher de cette source de chaleur, mais avec prudence et la mesurer.

— Voyons, si vous pensez à la radioactivité... Nos appareils fonctionnent tout de même.

— Je sais. Hier nous avons découvert qu'à l'extérieur de la source de chaleur il faisait vingt-cinq degrés. Mais sommes-nous sûrs que la source était proche ?

— Derrière il y a la verrière, dit Engol.

— Nous avons un regroupement de wagons juste sur la dernière

voie avant la verrière. Celle-ci forme des murs de verre sertis dans des cadres en plastique armé d'origine très ancienne.

— La source de chaleur est dans ces wagons. Il y en a dix à douze.

— Possédons-nous un détecteur d'odeurs ? demanda-t-elle.

Ils se regardèrent d'un air gêné comme si elle divaguait.

— Nous n'avons pas prévu ce genre d'appareil. Vous savez que le froid a tendance à...

— Oui, mais ici nous sommes relativement au chaud, et plus nous approcherons de la source plus les odeurs seront perceptibles. Les filtres de nos cagoules ne nous permettront pas de les évaluer.

— Vous ne voulez quand même pas aller là-bas à visage découvert ? s'affola Engol.

— Pas jusque-là-bas mais à proximité.

— Je vous remplace, dit Stewe le mécanicien. Vous avez fait toutes les patrouilles, c'est mon tour. Le Président Kid m'a ordonné de veiller sur vous et jusqu'à présent j'ai été trop laxiste.

Il partit avec Sala et ils restèrent en contact radio avec la locomotive. Ils disparurent derrière la première rame de wagons d'habitation.

— Voilà, disait Stewe, nous allons franchir une autre voie. Il n'y a que des wagons-citernes en piteux état. Je me demande ce qu'ils contenaient, peut-être de l'huile minérale. Ils n'ont aucun signe distinctif.

— Kurts devait les faire rouler ainsi pour ne pas attirer l'attention sur leur contenu, expliqua Yeuse. Que voyez-vous ?

— Une autre zone d'habitation, mais les quais sont dans un état lamentable... On dirait qu'ils ont fondu... Il y a des traces sombres... Oh, oui, on a fait brûler de l'huile en grosse quantité sur les rails et ils ont fondu. Enfin ils se sont déformés car ce sont de vieux rails en acier... Il a dû se produire une catastrophe.

— J'ai retrouvé des os calcinés, dit Sala d'une voix bouleversée. Il y en a des tas... Partout... Mais c'est drôle, on ne dirait pas des os humains... Je n'y connais pas grand-chose... Nous marchons dans des cendres... Je crains qu'il ne s'agisse de cendres d'êtres vivants, brûlés vivants...

— Certains os humains... Les crânes sont plus résistants ainsi que les fémurs... Vous devez en trouver sous les cendres...

— Attendez... Ça sent encore la chair brûlée ici... Mais tout est glacé. Il y a pas mal de temps que cet incendie a été allumé. On a fait couler l'huile des wagons-citernes dans les tranchées occupées par les rails. Comme dans un canal d'autrefois et on y a mis le feu. Je vois que les structures de la verrière au-dessus de nos têtes sont en partie calcinées et toutes déformées comme les rails.

— J'ai trouvé un crâne, dit Stewe.

La voix du mécanicien était complètement métamorphosée au point qu'Enrique, son chauffeur, s'étonna :

— On dirait pas que c'est lui.

— Un crâne qui pourrait être d'homme, seulement il est allongé à l'avant. Il manque la mâchoire inférieure mais la supérieure est en forme de gueule animale... Et si vous voyiez ces crocs...

— Rentrez. Je vous ordonne de rentrer.

— J'ai un os important, lança Sala... Au bout il y a comme le squelette d'une main mais je ne peux pas dire que c'est vraiment une main.

— Rentrez, dit Yeuse, je vous en supplie, revenez très vite au train. Sans perdre un instant.

Puis elle se rendit compte que, la gorge nouée à l'extrême, elle n'était plus audible. Elle dut faire un effort pour hurler dans le micro :

— Rentrez tout de suite !

Engol et Enrique la regardaient avec inquiétude.

— Ça va ? dit Engol. Vous vous sentez bien ?

— Dites-leur de rentrer...

— Yeuse, je vous en prie.

— C'était à Knot Station, sur le petit cercle polaire, le chef de station avait organisé une soirée très chic... Oh oui, ce doit être ça...

Stewe annonçait qu'avant de rentrer il voulait jeter un coup d'œil à l'autre quai.

— Non, revenez ! cria Yeuse d'une voix aiguë.

Il y eut un silence puis soudain un hurlement horrible les bouleversa.

CHAPITRE XXXII

Yeuse appelait les deux hommes mais ils ne répondaient pas. Il y eut plusieurs coups de feu, puis des bruits indéfinissables.

— Stewe ? Sala ?

Engol commençait d'agrafer sa combinaison isotherme comme s'il s'apprêtait à sortir.

— Restez ici, dit-elle.

— Ils sont en danger.

— Vous le seriez aussi.

Puis la voix haletante de Sala surgit avec une force incroyable du haut-parleur, comme s'il voulait d'un bloc se décharger des horreurs qu'il venait de vivre en quelques secondes.

— Stewe est mort complètement lacéré. Un monstre. Un chien énorme avec une tête... Une tête presque humaine, prognathe et des pattes se terminant par des mains... Je vous jure, des mains... Des crocs, des crocs énormes... Il y avait aussi un autre animal avec une gueule de loup et un corps d'homme. Il marchait presque debout, mais plié en deux pour garder l'équilibre sur ses bras, enfin ses pattes avant... Ils nous ont sauté dessus sans qu'on s'y attende...

— Où êtes-vous ?

— Un wagon d'habitation...

— En voyez-vous d'autres ?

— Il y a des bruits atroces... Comme si on sciait les cloisons ou alors... Non, c'est impossible. Des griffes... Des griffes énormes qui fendent la cloison comme du vulgaire carton...

Il tira une rafale.

— J'ai dû l'abattre. Je vais essayer de sortir vers la verrière... Si je peux passer à l'extérieur avec ma combinaison... Ils sont certainement plusieurs sur le côté gauche.

— Ils veulent le rabattre, cria Enrique, vers la source de chaleur. Et qu'ont-ils fait de Stewe ?

Pendant un moment Sala ne répondit pas, puis sa voix encore plus haletante s'éleva :

— Ça va... Je crois que je peux filer maintenant... J'ai repéré un passage sous les derniers wagons avant la verrière... À côté de cette source de chaleur.

— N'y allez pas ! cria Enrique. N'y allez pas !

— Je n'ai pas d'autre issue... Je ferai un grand détour pour vous rejoindre.

— Attendez, dit Yeuse, nous allons sortir de Gravel Station et attendre devant le sas... Ce sera moins long pour vous...

— C'est ça... c'est ça.

Ce devait être ses dents qui s'entrechoquaient. La réaction certainement.

— C'est un type pourtant courageux, dit Engol livide... Vous croyez qu'ils ont réellement vu...

— Des Garous, dit Yeuse. Comme dans le nord de la Transeuropéenne. Des mélanges d'animaux et d'hommes, des êtres invraisemblables, comme si un fou s'était amusé à assembler des corps d'hommes avec des gueules de chiens et même d'ours, des pattes avec des bras. C'est hallucinant, et il faut l'avoir vu pour y croire... Moi-même je doutais jusqu'à ce qu'à Knot Station...

— Je suis sous un wagon, disait Sala et malgré le filtre à air ça pue... Je me souviens d'un zoo que j'ai visité je ne sais plus où... Mais c'est pire, cent fois plus dégueulasse... À vomir... C'est à vomir, répéta-t-il d'une voix rauque.

— On pourrait remonter à l'aiguillage principal, prendre cette direction et le cueillir. Avec les lasers et les armes on détruirait cette saloperie. Des Garous ? Mais c'est quoi ? Jamais entendu des choses pareilles.

Sala continuait à parler sans se soucier d'être écouté, plutôt pour se rassurer mais parfois il s'arrêtait et leur demandait s'ils étaient toujours là.

— Ça pue, c'est pas croyable... il y a des excréments partout et des traces de griffes, de feu, des cendres, des ossements carbonisés, d'autres non, les wagons ont trinqué... Ma combi est toute noire, pourvu qu'elle ne se déchire pas sous les wagons. Bon sang, je vois

des drôles de pattes, avec des pieds fourchus. Il faut que je la boucle.

Mais il continuait à voix basse, avec un souffle rauque qui avait du mal à franchir sa gorge.

— Y en a d'autres maintenant... Des griffes... Je les entends renifler mais je ne vois pas le haut... Je vois des mains et... ce sont des seins de femmes sur un corps de bête, peut-être un ours, je ne sais pas... Il faut que je me terre mais c'est l'odeur. Et il fait chaud, enfin dans les vingt-cinq degrés mais c'est chaud... Dès qu'ils auront filé je foncerai droit devant sous les wagons d'en face.

Yeuse n'osait l'interrompre. Engol, qui s'était absenté, revenait avec des lance-missiles portatifs et des munitions.

— Est-ce qu'il a encore des réserves ?

— J'ai entendu, répondit Sala. Pas grand-chose et j'ai dû perdre des chargeurs quand nous avons été attaqués. Ils pissent là sous mon nez et c'est infect... infect, ça m'éclabousse... C'est pire qu'une ménagerie... Un jour j'ai rencontré un train de cirque en panne, les animaux survivaient dans un demi-mètre de fumier... Ici c'est pire.

— Voyez-vous la source de chaleur ?

— Juste des wagons de marchandise entrouverts... Tout à l'heure j'ai cru voir briller des trucs.

— Quels trucs ?

— Des points comme de petites lumières... Je me demande... Ah ! ils commencent à s'en aller. Je vais devoir ramper dans cette merde, cette pissee mais si je m'en tire je resterai trois jours dans la baignoire de notre wagon, et vous me fournirez en alcool pendant ce temps.

Il y eut des bruits impossibles à identifier. Puis comme des grognements, des jappements.

— C'est chaud... C'est chaud et ça empeste. Je sais je me répète mais si vous sentiez ça, pire qu'un digesteur de matières organiques...

— Vous ne pouvez pas revenir vers ici direct ?

— Je ne crois pas, dit Sala. C'est la verrière que je veux atteindre... J'ai trouvé une sorte de masse pour casser les vitres si jamais elles ne le sont pas, mais m'étonnerait qu'elles soient intactes.

— Nous allons manœuvrer, dit Yeuse.

Enrique lui toucha l'épaule, secoua la tête et lui souffla à

l'oreille :

— On a des ennuis de montée en pression. Le brûleur déconne comme s'il y avait de l'air.

Ce fut Engol qui découvrit, en ouvrant un hublot, que la tubulure d'alimentation était arrachée. Il y avait même des traces de griffes sur le tender-citerne.

CHAPITRE XXXIII

Mais l'homme hésitait à franchir ces quelques mètres pour plonger sous les wagons d'en face, ça ils le devinaient, le comprenaient. Engol, poursuivant son inspection, avait découvert que le wagon aux vivres avait été attaqué en vain et que le dernier soufflet était lacéré en plusieurs endroits. Il les tenait au courant par l'interphone disposé en queue de leur train.

— Bon, faut y aller... Je vais faire un crochet car j'ai repéré des masses sous les wagons qui m'empêcheront de ramper... Je vous dis à tout à l'heure, les gars... Je pense que je vais m'en sortir.

Ils suivirent sa réputation haletante en dehors des wagons, ses hoquets de répugnance quand il dut s'enfoncer dans le fumier répandu sur le quai, puis il grogna quelque chose d'incompréhensible, jura à plusieurs reprises et ils l'entendirent courir.

— Gaffe, Sala ! dit Enrique... Rampez, merde, rampez !...

— Pas possible... Sont après moi... Merde en voilà d'autres. Devant et sous les wagons, partout...

Il essayait de retrouver son souffle...

— Je vais tirer sur une grande femelle... On dirait un grand chien avec un ventre de femme, un triangle de poils, c'est incroyable... Elle se lèche en me regardant d'un œil rouge, elle se lèche... C'est...

Il ne pouvait presque plus respirer, suffoquait et les mots se faisaient rares, sortaient tronqués de sa bouche. Ils compriront qu'il reculait lentement mais qu'il était paralysé par la terreur.

— Tire ! Mais tire donc ! hurla Enrique en transe. Tu peux t'en tirer si tu les descends.

— Oui, je tire mais ça ne marche pas... J'appuie de toutes mes

forces et ça ne part pas...

— C'est une impression. En fait tu es paralysé, dit Enrique... Ordonne à ton index d'appuyer.

Il y eut une rafale, puis une autre et Enrique cria sauvagement, encourageant Sala.

— J'en ai eu deux... La femelle et un qui rampait sur le côté avec des pattes pas possibles... Je crois qu'il avait une tête de cheval ou quelque chose comme ça...

« Un chaos biologique, pensa Yeuse. L'enfer des créatures vivantes...»

— Je crois que c'est cuit... Ils me barrent les issues partout mais ils se tiennent à distance à cause de mon arme. Ils bougent juste devant et ceux de derrière ? J'ai l'impression qu'ils reculent en même temps. Je suis le mouvement en regardant vers les wagons... il y a des portes ouvertes et si je peux je me jette là-dedans... Non, c'est tout cassé ces wagons et je m'empêtrerai dans les débris.

— Sur votre gauche, vers la verrière ? demanda Yeuse.

— Ouais, les wagons de marchandises... il y a des trucs là-dedans mais je ne sais pas ce que c'est... La chaleur arrive par bouffées avec la puanteur...

— Leur bauge... C'est plein de fumier qui ferment et donne de la chaleur..., essaya d'expliquer la jeune femme... Un wagon de marchandises à deux portes face à face en général. Peut-être pourriez-vous trouver une échappatoire.

— Il faut y aller, dit Engol.

— Regardez au-dehors, ricana Enrique.

Les yeux d'Engol parurent jaillir de leur orbite.

Yeuse regarda aussi et les reconnut. Ils étaient comme ceux de Knot Station, là-bas vers le petit cercle polaire... Mais il n'y avait pas que des chiens ou des loups-garous. Toutes les espèces paraissaient s'être mélangées, avoir emprunté des membres, des mâchoires. Aucune trace d'opération ou de mutilation. Cet être à la tête d'homme normale, sauf les oreilles et les yeux, trottait sans peine sur des pattes d'âne, semblait-il. Et celles-ci se raccordaient sans hiatus à son corps de chien.

— Je vais vers les wagons à gauche, vers la chaleur et la puanteur, mais je vais crever si je me retiens de respirer. Ça fermente à tel point qu'il y a comme une vapeur qui voile l'intérieur.

C'est sûr que je peux emprunter l'autre porte et tirer sur tout ce qui se présentera.

— Ils vous suivent.

— Non, on dirait qu'ils s'immobilisent. Je me demande si ces wagons ne seraient pas une sorte de temple... Pourtant ils sont remplis de merde, ils débordent... il y en a des gros paquets sur le quai, les voies en dessous... Je me hisse d'un bond, je traverse...

— Vous êtes sûr..., commença Yeuse, mais Engol lui serra le bras durement pour la faire taire.

— Je fonce.

Un bruit de course puis un choc et puis un vacarme incroyable, fait de centaines de cris aigus, de claquements de mâchoires, de grognements.

Sala prononça quelques mots presque inaudibles et ce fut terminé.

CHAPITRE XXXIV

Engol s'approcha de Yeuse qui surveillait une partie des quais sur la gauche, son lance-missiles bien en main.

— Avez-vous entendu la même chose que Enrique et moi quand Sala est entré dans ce wagon ?

— Je ne sais pas. Quelque chose comme « sery »... Ou « sary »...

— Ce serait plutôt « sery ».

Ils avaient tué trois Garous mais il y en avait trop pour agir à la légère. Il fallait réfléchir, organiser une tactique. Il fallait aussi raccorder le tender citerne au brûleur pour se dégager de là. Enrique était en train d'installer une dérivation provisoire.

— Nous avons tous entendu « sery » mais je suis le seul à avoir saisi le mot en son entier.

— Et c'est quoi ?

— Je voudrais que vous le trouviez sans mon aide, sinon nous aurons des raisons de douter.

— Il faudrait me détendre, n'avoir à penser qu'à ça, dit-elle agacée. Il va falloir allumer les projecteurs car la nuit arrive vite et ils vont nous assaillir sinon.

— Tous ces petits cris, ces claquements de dents... ou de becs... Cette bousculade, cette sorte de frénésie qui a accompagné la fin de mon ami ne vous rappelle rien ? Peut-être n'en avez-vous jamais vu ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je pense à un nid d'oiseaux quand la mère apporte la becquée et qu'ils piaillent et se bousculent.

— Il n'y a guère de nids à part dans les zoos, les livres et les films. C'est surtout dans ces antiquités que j'en ai vu.

— Moi aussi, comme des portées d'animaux, de chats, de chiens

ou de fauves...

Elle le regarda soudain :

— Vous voulez dire qu'il est tombé dans une sorte de portée ?... Ces monstres fabriqueraient aussi des petits ? Ils ne seraient pas stériles comme l'est le produit de deux races différentes ?

Engol secouait la tête.

— Les wagons seraient remplis... La chaleur, hein ? Le fumier et aussi la faim... il faut les nourrir... Et notre arrivée est une aubaine...

Engol serrait les dents en pensant à Sala.

— Nursery, dit-elle soudain... J'en suis sûre. Il a prononcé ce mot insolite de nursery... Comment ai-je pu l'oublier durant une ou deux heures...

Elle s'écarta du hublot.

— Voulez-vous me remplacer un instant ? Je suis désolée mais je me demande si nous allons pouvoir nous en sortir... Ils doivent nous guetter avec cette obsession que leur progéniture a besoin de manger.

Enrique les rejoignit. Sur son visage se lisait la même perplexité sur leur avenir le plus proche.

Fin du tome 28